
3 1761 04747423 4

LA GUERRE
DE LA PÉNINSULE
SOUS
SON VÉRITABLE POINT DE VUE.

LA GUERRE
DE LA PÉNINSULE
SOUS
SON VÉRITABLE POINT DE VUE,
OU
LETTRE A Mr. L'ABBÉ F***
SUR L'HISTOIRE DE LA DERNIÈRE GUERRE;

PUBLIÉE DERNIÈREMENT A FLORENCE.

SUIVIE D'UN APPENDIX ET D'UNE TABLE CHRONOLOGIQUE DES ÉVÉNEMENS LES PLUS MÉMORABLES DEPUIS L'ANNÉE 1803 JUSQU'A 1814;

TRADUITE DE L'ORIGINAL ITALIEN, IMPRIMÉ EN 1816.

> Justitia est constans et perpetua voluntas jus suum cuique tribuendi.
>
> JUSTIN., Jur. Civ.

A BRUXELLES,

CHEZ WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI ET DE LA VILLE.

1819.



DC
231
F814
1819

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR.

Nous n'avons d'autre but en publiant la traduction de l'ouvrage italien, qui parut en Italie en 1816 sur la guerre de la Péninsule, que de contribuer à faire connaître sous son véritable point de vue les événemens de cette intéressante période des guerres produites par la révolution, et de fournir par là aux écrivains de la génération à venir des matériaux pour l'histoire.

L'ouvrage intitulé : *La guerre de la Péninsule sous son véritable point de vue*, nous paraît remplir ce but, soit dans la partie polémique, soit dans la partie chronologique, dans lesquelles l'Auteur l'a divisé. La partie polémique ou argumentative renferme des discussions sur des assertions erronées, qui échappèrent à M. de Pradt et à d'autres Auteurs, qui ont écrit sur les événemens de cette époque. La seconde partie est une table chronologique, faite avec choix et la plus grande exactitude, des événemens les plus mémorables depuis 1803 jusqu'à 1814, c'est-à-dire, depuis la rupture de la paix d'Amiens jusqu'à la restauration des Bourbons sur le trône de France. On pourra contester, si

l'on veut, les opinions de l'Auteur dans la première partie de son ouvrage, quoique basées sur des faits incontestables; mais la seconde est à l'abri de tout doute et de toute critique : elle suffit, elle seule, par un simple inspection et un rapprochement de dates fait expressément pour anéantir la plupart des assertions qu'on a mises en avant depuis la restauration, par des motifs qu'on n'a pas même cherché à déguiser.

Le nom de l'Auteur, si nous ne nous trompons pas, inspirerait de prime-abord aux lecteurs une confiance entière; mais comme il a jugé à propos de garder l'anonyme, nous respecterons ses motifs. Notre soin a été de traduire avec fidélité ses expressions, sans nous permettre de faire des additions au texte: la table sur la campagne de 1814 en a reçu quelques unes, afin de donner une idée plus complette des opérations militaires de cette époque mémorable, opérations qui font un honneur égal aux vainqueurs et aux vaincus. Ces additions extraites de l'*Annual Register*, sont marquées dans la table par un signe particulier (*).

Nous sommes trop près des événemens, trop d'intérêts, que l'on se flattait d'être irrévocablement acquis, ont été froissés, pour qu'il soit peut-être permis de se flatter qu'un ouvrage impartial sur cette guerre paraisse

de nos jours. L'impartialité n'est presque jamais que le fruit du temps, et toujours elle l'est de l'absence des passions qui nous agitent encore. Nous ne pouvons faire que des mémoires ou des relations.

A peine la paix générale était donnée à l'Europe par le rétablissement des Trônes abattus par la révolution, que plusieurs militaires distingués dans les armées françaises s'empressèrent de publier des écrits sur les événemens extraordinaires, qui venaient de se passer. La guerre de la Péninsule a été jusqu'à présent celle qui paraît avoir le plus attiré leur attention; mais comme c'est précisément celle où échouèrent les armées françaises, et qui entraîna leurs désastres subséquens sur d'autres points, ces écrivains paraissent plutôt chercher à former des panégyriques partiels, qu'à écrire l'histoire de manière à faire la part des vainqueurs et des vaincus.

Cette erreur est sans doute très-excusable. Que ne peut l'amour de la patrie, chez tous les hommes bien nés et surtout parmi les militaires, chez lesquels ce sentiment doit être la première des vertus? Mais tout en excusant de si louables motifs, il doit paraître juste et convenable, par la même raison, que les écrivains des autres nations revendiquent pour

elles leur part de gloire, couronnée par le plus beau succès, celui d'avoir replacé l'Europe sur ses bases antiques.

Un officier supérieur de l'armée anglaise sir J. T. Jones sentit la nécessité d'entrer dans cette carrière. Il publia en conséquence une relation de la guerre faite par l'armée alliée dans la Péninsule et dans le midi de la France, afin de réduire à sa juste valeur, par une exposition simple et véridique des faits, les prétentions exhorbitantes de quelques écrivains, qui n'accordent du mérite qu'aux vaincus. Il nous fait connaître lui-même les règles qu'il s'est faites pour atteindre une juste impartialité. Ces règles sont tracées avec une telle candeur et justesse, qu'elles doivent être présentes à tout écrivain qui, dédaignant de flatter les passions du moment, aura la noble ambition d'écrire pour la postérité. Nous avons cru faire quelque chose d'utile, en enrichissant ce volume de la traduction du Discours préliminaire, où l'auteur anglais donne un lumineux développement à ses réflexions sur cette matière; d'autant plus qu'elles confirment ce que l'Auteur italien avance à l'égard du parti que l'on a adopté, d'accorder tout l'honneur de la résistance à un nouveau prodige, celui de la résistance en masse et individuelle des

Espagnols, pour en réfuser le mérite à l'armée régulière commandée par le duc de Wellington.

On ne sera donc pas de longtemps généralement d'accord, car il paraîtrait qu'on ne l'est pas même sur les dénominations, sous lesquelles on qualifiera quelques expéditions. L'entreprise contre le Portugal en 1807 fournit un exemple frappant de cette divergence d'opinions : tandis que les uns s'efforcent de la faire passer pour une conquête, d'autres n'y voyent qu'une simple occupation, opérée sans contestation ni résistance. Cependant ce n'est pas ici une question de mots indifférente; le mot propre fait tout. En effet si les Français ont fait réellement la conquête du Portugal, les actes de spoliation et de rigueur, dont on a eu à se plaindre dans ce pays, quoique odieux, cesseraient d'être illégitimes, parceque la conquête donne des droits reconnus par les nations.

Voyons donc quelle est l'acception vulgaire du mot *conquête*. J'ouvre le Dictionnaire de l'Académie française : *conquête* c'est l'action de conquérir ou la chose conquise. Que signifie *conquérir?* C'est, dit le même Dictionnaire, *acquérir par les armes. César conquit les Gaules, Alexandre conquit l'Asie.* L'Ency-

clopédie dit que la *conquête est l'acquisition de la souveraineté par la supériorité des armes d'un prince étranger ; qui réduit enfin les vaincus à se soumettre à son empire* ; plus loin *toute conquête légitime suppose que le vainqueur eut un juste sujet de faire la guerre aux vaincus.*

Appliquons ces définitions à l'affaire du Portugal, et voyons ce qui a précédé l'expédition du général Junot, en 1807, de quelle manière ce général est entré dans le royaume, et à quelle époque on a mis en avant la prétention de qualifier de conquête l'occupation non disputée de ce pays.

Il est vraisemblable que Napoléon avait depuis longtemps formé le dessein de s'emparer du Portugal, soit pour donner ce royaume à l'Espagne, en échange de ses provinces en deçà de l'Ebre, dont il s'emparerait, soit qu'il eut eu déjà l'intention de détrôner la branche des Bourbons qui régnait à Madrid. Il était difficile de faire agréer cette perfidie à Charles IV. Napoléon risqua néanmoins pour la première fois, et comme en passant, d'insinuer dans le Traité préliminaire de 1801 (1) conclu à Madrid, la possibilité d'un événement qui devait effaroucher la probité personnelle du

(1) Voyez Pièces Justificatives n° 1.

monarque espagnol. La guerre eut effectivement lieu entre le Portugal et l'Espagne, mais le roi catholique, sans doute mécontent de ses hôtes, quoique l'armée française eût observé alors une dicipline sévère en Espagne, se hâta de conclure la paix avec le Portugal, en gardant uniquement la place d'Olivença. Cette résolution déplut infiniment à Napoléon : il refusa de ratifier le traité signé à Badajoz par son frère Lucien et le vicomte Balsemao, plénipotentiaire portugais, précisément parceque le quart des provinces portugaises (à défaut de la conqnête entiére du royaume) ne restait pas dans les mains des Espagnols; ce qui, à cette époque, était la même chose que s'il les faisait occuper lui-même par ses troupes.

En présentant au Corps Législatif dans la séance du 9 frimaire an X le traité conclu entre la république française et la reine de Portugal, l'Orateur du Gouvernement ne fait pas mention de ce traité préliminaire; mais Napoléon a trahi sa pensée dans le discours, qu'il a fait tenir à cet Orateur. (1)

On voit, d'après ce rapport, que Napoléon fut forcé par les événemens, d'ajourner en 1801 l'exécution du Traité préliminaire ci-

(1) Voyez Pièces Justificatives n° 2.

dessus mentionné, c'est-à-dire, ses projets destructeurs contre le Portugal. Nous disons ajourner ; car aussitôt après la paix de Tilsit, l'empereur Alexandre ayant consenti à ce qu'il tournât son ambition contre les états du midi de l'Europe, Napoléon revint avec une nouvelle activité et un grand surcroit de puissance à son projet favori de la conquête du Portugal, pour tomber plus sûrement sur l'Espagne, tout en associant d'abord cette puissance au rôle odieux qu'il jouait lui-même. Nous n'entrerons point dans les détails des négociations, ou plutôt des trames honteuses, qui amenèrent le 26 octobre 1807 la conclusion du traité du simulé partage du Portugal; (1) mais nous ferons observer que tout était prêt à la même époque pour l'expédition contre ce royaume et pour la prise par trahison des places frontières de l'Espagne, alliée de la France.

Il nous reste maintenant à examiner comment le général commandant l'armée de celui qui, le 27 octobre 1807, stipulait le partage et la destruction du Portugal, a rempli les intentions de son maître, qui, d'après le vœu du Traité, devaient être secrètes.

---

(1) Voyez Pièces Justificatives n° 3.

Vingt-un jours après la signature de ce traité secret, le 17 Novembre 1807, le général en chef du 1er. corps de l'armée de la Gironde adresse à la nation portugaise une proclamation comme lieutenant d'un souverain, non seulement ami, mais allié; car il y est dit, « Votre » prince a déclaré la guerre à l'Angleterre, » *nous faisons donc cause commune* (1) ». Le prince régent de Portugal, ayant de son côté pris alors le parti de transférer la résidence de la famille royale en Amérique, durant l'occupation de ses possessions européennes par l'armée française, nomma par décret du 26 Novembre (2), pour administrer le Portugal en son absence, un conseil de régence que S. A. R. chargea expressément de recevoir les troupes françaises en amies, d'éviter toute querelle entre les individus des deux nations, et de fournir aux Français tout ce dont ils pourraient avoir besoin.

Effectivement, le général français, qui avait déjà trouvé accueil et toute sorte de secours à Abrantès et dans les autres villes sur sa route, fut prévenu à son arrivée à *Sacavem*, distant de deux lieues de Lisbonne, des dispositions du décret royal du 26, en exécution desquelles

---

(1) Voyez Pièces Justif., n°. 4.

(2) Voyez Pièces Justif., n°. 5.

le président du conseil de régence lui fit savoir qu'il pouvait librement entrer dans la capitale, où son armée serait reçue comme celle d'une nation amie. Le général en chef, qui n'avait près de lui que quelques centaines d'hommes exténués de fatigue et dans le plus complet dénuement, encouragé par cette invitation, entra dans la capitale le 30, le lendemain du jour que le prince en était parti : ses soldats, au lieu d'être repoussés, furent reçus avec humanité par les habitans, qui leur prodiguèrent spontanément toute sorte de secours; tandis que de son côté ce général continua à tenir le même langage qu'à Alcantara, ne se présentant pas en ennemi, en conquérant, mais en ami, en allié, et disant aux habitans de Lisbonne : « Je suis venu pour vous délivrer » du joug des Anglais. L'empereur m'a envoyé » pour vous protéger, je vous protégerai (1) ». C'est-là tout ce qui s'est passé depuis le 17 novembre, jour de la date de la proclamation du général en chef à Alcantara, avant de franchir la frontière, jusqu'au 30 du même mois, jour de l'entrée du même général à Lisbonne.

Non seulement le général Junot fut loin de se montrer sous l'aspect d'un conquérant, et le 17 novembre à Alcantara, et le 30 du même

(1) Voyez Pièces Justif., n°. 6.

mois à son entrée à Lisbonne, mais il n'a pas même pu s'emparer des postes de la ville que le 3 décembre, faute de troupes en état de les occuper. Ce ne fut que le 1er. février 1808, c'est-à-dire deux mois plus tard, que le mot *conquête* ou l'équivalent fut prononcé pour la *première fois*, quand l'on jugea à propos de publier le décret de Milan du 23 décembre 1807. Le lecteur pourra se mettre au fait de ce qui s'est passé à Lisbonne depuis le 30 novembre de cette année jusqu'au 1er. février de l'année suivante, s'il veut se donner la peine de prendre connaissance de l'extrait historique du décret de Milan, de la proclamation et des décrets du général en chef sous cette date, imprimés sous les numéros VII, VIII, IX, X et XI des Pièces Justificatives (1).

En résumé,

L'armée française marche pour faire cause commune avec le Portugal (17 nov. 1807).

Le prince régent, respectable par ses vertus, se laisse entraîner par des méchans, qui en lui conseillant de partir pour le Brésil, voulaient le livrer à ses ennemis : malgré cela, le général français, envoyé pour protéger la nation portugaise, promet encore de la protéger (30 nov. 1807).

---

(1) Voyez les numéros 7, 8, 9, 10, 11 des pièces justificatives.

Le prince n'est plus le prince régent, mais le prince du Brésil, qui abandonnant le Portugal renonce à tous ses droits à la souveraineté du royaume : les Portugais ne sont pas un peuple, une nation, ce sont des îlotes, qui ne sont plus propriétaires de rien, pas même du sol ; pour redevenir propriétaires il faut qu'ils payent cent millions de francs, pour rachat de toutes propriétés de quelque nature qu'ils soient (1er. fév. 1808).

Tel est le résultat des promesses faites aux Portugais ! Telle est l'exécution du traité de Fontainebleau par rapport à l'Espagne ! Cependant le prince régent de Portugal n'avait fait aucun acte postérieur au 26 novembre ; car il n'a déclaré la guerre à la France que le 1er. mai 1808, après avoir été informé de l'usurpation de ses états, consommée le 1er. février, comme nous venons de le dire.

D'après cela la conquête du Portugal ne fut pas consommée le 30 novembre, comme on le soutient aujourd'hui, mais le 1er. février suivant, et c'est ce que l'on dit dans le temps même de l'événement. Cette conquête ne fut pas une acquisition faite par les armes, comme celle des Gaules par César et de l'Asie par Alexandre, exemples par lesquels l'académie française explique sa définition ; mais par un dé-

cret de Napoléon, comme le fut depuis l'acquisition de l'Oldembourg ou des villes anséatiques. Or, à moins de prétendre que Napoléon eût le pouvoir de changer l'essence de choses, et de faire que ce qui a été, ne fût point, il paraît impossible de soutenir que l'occupation d'un pays, qui n'opposa pas de résistance et qui, au contraire, accueillit les troupes étrangères, comme si elles étaient alliées, puisse jamais être considérée, comme une conquête, c'est-à-dire, *l'acquisition de la souveraineté par la supériorité des armes d'un prince étranger, qui réduit enfin les vaincus à se soumettre à son empire.* Là où il n'y a pas eu d'opposans, il n'a pu y avoir de vaincus.

Le ministère espagnol intervient aussi dans l'entreprise de transmettre à la postérité les événemens de cette époque mémorable, non-seulement par l'encouragement qu'il donne aux écrivains qui s'en sont chargés, en leur facilitant les documens officiels qui sont à la disposition du gouvernement, mais en formant près le ministre de la guerre une commission d'officiers de toute arme, destinée à ce travail. C'est peut-être le cas de dire que le mieux est l'ennemi du bien; car, comment croire que les auteurs jouissent de toute liberté d'émettre leurs opinions, avec cette impartialité, le plus bel

appanage de l'histoire, si leurs écrits doivent être assujettis au double contrôle du ministère et de la censure? Et cela en présence des acteurs des scènes terribles, qui se sont représentées dans l'étendue de la Péninsule; acteurs, dont quelques-uns sont au pinacle de la faveur, malgré leurs pernicieux et imprévoyans conseils, tandis que d'autres, qui se sont opposés à ces conseillers, pour le moins inexpérimentés et à vue courte, sont plongés dans la disgrace?

Ces difficultés, nous n'hésitons pas à l'affirmer, sont insurmontables pour des écrivains, qui doivent juger d'après un ministère, dont les membres se trouvent nécessairement dans une de ces cathégories, et lors qu'eux-mêmes ont été plus ou moins engagés dans cette longue querelle nationale. Les auteurs ont la bonne foi d'en convenir : ils n'ont pas fait difficulté de signaler les écueils, à travers lesquels ils étaient forcés de naviguer. « Tout change de couleur, » disent-ils, à travers le prisme trompeur de la » discorde civile; aux yeux du public l'éloge le » plus mérité, adressé à celui qui peut l'entendre et le récompenser, ressemble à la » flatterie, comme les griefs les plus justes re- » prochés au malheureux qui gémit sans dé- » fense dans un cachot, ou qui traîne loin de » sa patrie le poids de la proscription et du

» remords, paraissent amassés avec un art per-
» fide par la haine toujours injuste. »

Si ces réflexions sont aussi justes que sages, comment les concilier avec celles qu'on lit quelques pages plus loin? « Doit-on, y est-il dit, » dans l'intérêt des états, préférer à l'utilité » générale le bien-être d'un petit nombre et » obscurcir la gloire des bons pour ne point » entâcher le nom des méchans? Il vaut mieux » charger de l'exécration des siècles ceux qui » furent coupables, que laisser sans excuse » ceux qui ne furent que faibles. » Rien de mieux. Mais où se trouve en Espagne ce tribunal impartial? L'Europe ne voit, et probablement la postérité ne verra dans les Espagnols de cet âge, sans en excepter qui que ce soit, que des prévenus, puisque les trois partis, qui, au fond, voulaient tous la même chose, se reprochent mutuellement les maux de la patrie; et ce serait un étrange tribunal pour prononcer définitivement sur des points d'un si haut intérêt, que des hommes qui quittant, de leur autorité privée, le banc des accusés, se seraient assis sur les siéges des juges, pour décider de leurs propres intérêts personnels contre leurs accusateurs!

Nous n'avons que le premier volume de l'ouvrage, intitulé : *Histoire de la guerre d'Espagne*

contre Napoléon Buonaparte : ouvrage, qui vraisemblablement comprendra un grand nombre d'autres, puisque le premier, qui n'en est que l'introduction, contient 416 pages. Cette partie a pour objet, il est vrai, ce qu'il y avait de plus scabreux à manier, savoir : ce qui a précédé le voyage de Bayonne, et ce voyage lui-même ; mais déjà nous pouvons annoncer aux auteurs, d'après l'opinion que nous voyons généralement établie, que leurs craintes n'étaient que trop fondées, et que leurs arrêts, repoussés aujourd'hui par les gens sages, ne seront pas probablement confirmés par la postérité.

Les générations à venir n'auront pas, comme la génération actuelle composée des propres acteurs des événemens, deux poids et deux mesures; et si ceux qui ont conseillé à Ferdinand VII le voyage de Bayonne, malgré les révélations du jeune et loyal Hervas, trouvent grâce devant la postérité par *la nécessité de céder à des circonstances impérieuses*, elle condamnera encore moins ceux qui plus prévoyans, s'y sont opposés, et ne manquera pas de remarquer la bizarrerie de la destinée, qui maintint les premiers dans la faveur, malgré les malheurs que leur peu de sagacité attira sur le roi et la nation, et poussa les autres dans un abîme de malheurs, quoique l'événement eût justifié leur triste prévoyance.

Les auteurs auraient peut-être mieux fait de se borner à la partie purement militaire, qui était celle de leur ressort, puisqu'ils ne nous révèlent aucun fait qui puisse faire changer la conviction, que chacun a acquise sur ces événemens, d'après les faits connus de toute l'Europe, auxquels ils n'ajoutent rien que leur opinion ou plutôt l'opinion qu'on leur a commandée; et certes cette tâche était encore assez belle à remplir. Mais le prémier volume, que nous connaissons, peut-il nous faire espérer que les auteurs mettront plus d'impartialité dans la partie militaire, qu'ils n'ont pu en mettre dans la partie politique? Nous craignons bien que non, si leur récit doit correspondre à la tirade suivante: « Nos héros partirent des plages de la » Betique, délivrèrent la capitale, passèrent la » Bidassoa, envahirent la France, et terminè» rent sur les bords de la Garonne la lutte com» mencée six ans auparavant dans les champs » de Baylen; » c'est encore l'illusion que se sont toujours faite les Espagnols sur la guerre de la Péninsule. On croit lire la proclamation du général Giron, citée par l'auteur, que nous traduisons dans la note 12, page 82, dont il fait si judicieusement sentir l'erreur et la jactance que, si elle était excusable au moment même des événemens, elle ne peut plus l'être quand l'on prétend employer le burin de l'histoire.

Nous devons regretter que les ministres du roi catholique, dans les cours d'Italie, n'ayent pas rendu aux auteurs de l'écrit en question le même service, que leur ont rendu les ambassadeurs de ce monarque à Paris et à Londres, pour d'autres ouvrages. Les premiers paraissent avoir négligé de leur faire parvenir celui dont nous donnons la traduction, publié en 1816, puisque nous ne voyons pas cet écrit dans le catalogue des ouvrages où les auteurs ont puisé; nous n'y voyons pas non plus figurer celui du colonel Jones. Tous les deux auraient cependant rectifié leurs opinions, ce qui les aurait portés à chercher la gloire de la nation espagnole là où elle se trouve, et non en s'attribuant celle de l'armée anglo-portugaise, qui a effectué ce que les Espagnols si gratuitement veulent s'attribuer.

Et remarquons que les Espagnols, qui s'appliquent avec tant de persévérance à faire croire que la délivrance de la Péninsule est l'effet des efforts de leurs armées (comme si elles avaient été pour quelque chose dans les opérations majeures et décisives du duc de Wellington, depuis 1810 jusqu'à la bataille de Vittoria et l'assaut de St.-Sébastien), recherchent une gloire plus facile et, pour ainsi dire, plus commune que celle qui rejaillit sur eux

de l'héroïsme de l'universalité des individus de leur nation. En effet il dépend toujours et uniquement du gouvernement de toute nation européenne, quelle qu'elle soit, de se former une armée régulière et disciplinée, qui puisse rivaliser avec les meilleures de l'Europe : mais il ne dépend d'aucune disposition de l'administration, quelque forte, sage et instruite qu'elle soit, de créer un caractère héroïque à la nation qu'elle régit. La volonté prononcée et jamais démentie de l'indépendance nationale, le dévouement entier pour le souverain, quoique captif, qui porta les Espagnols à faire le sacrifice de leurs personnes, de leurs biens et de leurs familles à la poursuite de ces sublimes objets des affections d'un grand peuple, cette confiance dans la force inébranlable de leurs résolutions, qui les portait malgré tous les avantages des armées françaises, malgré la série non interrompue des désastres des armées espagnoles, à croire qu'il n'y avait rien d'obtenu pour les usurpateurs, quoique triomphans, et que l'Espagne à la fin serait libre, quoique toujours vaincue, sans alléguer d'autre raison, que cette sublime et courte phrase : *porque no queremos :* (parce que nous le voulons pas) : voilà ce qui constitue la gloire pure et incontestable du peuple espagnol. Quelle est la nation de l'Europe qui puisse lui être comparée

sous ce rapport? Quelle jouisse donc de l'admiration publique et que la liberté européenne reconnaisse ce qu'elle doit à ses nobles efforts. Sans l'énergie du caractère espagnol, l'armée anglo-portugaise aurait pû par sa valeur et discipline gagner des batailles, mais elle n'aurait pas triomphé. Ce titre de gloire est assez beau pour que ses écrivains ne recherchent pas à en faire rejaillir sur elle un autre, auquel, faute d'armées régulières, elle ne peut pas prétendre.

L'Espagne, dans des temps plus éloignés de nous, a eu des armées régulières, et même les meilleures de l'Europe; elle en aura encore, si elle a un gouvernement ferme et éclairé. Le paradoxe de M. de Pradt qui fait commencer l'Afrique aux Pyrenées, a été généralement regardé comme un ornement de ce style ambitieux qu'il affectionne, et non comme une assertion sérieuse qui ferait peu d'honneur à la sagacité d'esprit que cet écrivain cherche trop complaisamment à montrer. Un des rédacteurs qui écrit dans les *Annales des faits et sciences militaires*, combat en partie cette assertion, qui ressemble à la plaisanterie.

« C'est, dit-il, dans la partie Septentrionale » de cette région (les provinces Vascongades) » que le fameux prince Noir avait levé cette » infanterie avec laquelle il obtint des succès

» si brillans pour lui et si funestes pour la » France ; c'est de la partie Méridionale, hé- » ritage de sa mère, que Charles-Quint avait » tiré cette admirable infanterie espagnole qui » soutint long-temps sa réputation en Europe » et acheva de périr à la bataille de Rocroy. » Le Tasse qui connaissait bien l'Europe, nous » montre la meilleure infanterie des Croisés et » la plus nombreuse troupe de cette arme, venue » des bords de l'Adour, de la Garonne et des » hauteurs des Pyrenées, sous le vieux Ray- » mond, comte de Toulouse. Tous les grands » poëtes font autorité en ce genre, Homère à » leur tête..... »

Il ne s'est jamais présenté en Espagne, il ne se présentera peut-être plus une occasion plus favorable pour former une superbe armée, qu'à l'époque du retour de Ferdinand VII dans ses Etats, après sa captivité de Valençay. Quelques corps espagnols avaient gagné dans l'instruction et la régularité ; réunis à l'armée anglo-portugaise, ils avaient mérité les éloges du duc de Wellington : la nation espagnole, ravie d'avoir conquis son roi qu'elle avait toujours aimé et qu'elle idolâtrait par cela même qu'il avait été malheureux et qu'elle le regardait comme la première et la plus illustre victime de l'usurpateur, était dans la plus admirable position pour recevoir de la main de ce

souverain toutes les institutions propres à maintenir et à étendre la gloire nationale. L'énergie de la nation, déployée pendant sept années du bouleversement de la patrie, pouvait être dirigée vers tout ce qu'il y avait d'utile, sage et glorieux : au moindre signe des désirs du monarque, toute mesure aurait été adoptée avec empressement, zèle et enthousiasme ; ce qui, dans des temps ordinaires, ne pouvait être que le pénible fruit des veilles, des efforts et des combinaisons étudiées de l'administration, aurait été produit instantanément par une irrésistible instinct à seconder la volonté royale d'un souverain si ardemment désiré et si miraculeusement rendu à l'amour de ses peuples. L'ont-ils fait les hommes à qui le roi accorda sa confiance à une époque si précieuse ? Ont-ils connu, ont-ils envisagé en hommes d'état les intérêts de la nation et du souverain? Les faits parlent d'eux-mêmes. Des distinctions odieuses que le danger commun avait fait inventer, et que le bonheur général aurait bientôt fait oublier, furent accueillies et embrassées comme maximes d'état ; les dénominations de *Libérales*, de *Afrancesados* furent consacrées, et ceux à qui on les départissait, irrévocablement proscrits.

Nous sommes loin de vouloir mettre sur la même ligne ceux qui, dans les Cortès, paru-

rent pencher pour la démocratie, ceux qui servirent l'*intrus*, et ceux qui, restés purs dans ce grand bouleversement politique, ne dévièrent jamais des devoirs envers le souverain légitime. Honneur, mille fois honneur immortel à jamais aux vertueux et héroïques espagnols, qui ne laissèrent jamais éteindre le feu sacré de respect et d'amour pour la légitimité! Nous pensons cependant que jamais, chez aucune nation, il n'y eut moins de partis et moins de diversité d'opinions politiques que chez les Espagnols : tous voulaient la monarchie, tous voulaient avec ardeur Ferdinand VII; ils l'avaient chéri, désiré comme prince héréditaire; ils furent ravis de joie à son avènement au trône; tous s'opposèrent, autant qu'il était en eux, à l'inconcevable démarche du voyage de Bayonne, à l'exception d'un petit nombre de conseillers, dont les avis prévalurent pour le malheur du roi et de la nation. Quelques jours suffirent à Buonaparte pour consommer la plus atroce perfidie; et quand, par suite de cet exécrable attentat, Ferdinand fut ravi à l'amour des Espagnols, ils ne durent, ils ne purent songer qu'à la conservation de la monarchie. Ceux, qui par obéissance aux ordres, quoique évidemment arrachés au roi, et entraînés par l'exemple des hommes les plus marquans du royaume, les conseillers du voyage

à leur tête, reçurent l'usurpateur pour conserver la monarchie, et ceux, qui, placés loin de ce foyer d'intrigues, osèrent s'indigner de cet attentat, lever l'étendard de la résistance contre l'*intrus*, et former ensuite une constitution, au nom de ce même prince qui leur avait été enlevé et qui était dans les fers; tous, disons-nous, ne voulurent jamais que Ferdinand : le nom de Ferdinand était dans tous les cœurs, s'il n'était que le cri de ralliement de quelques-uns. Voilà en deux mots toute l'histoire de la révolution d'Espagne.

Comment se fait-il qu'un petit nombre d'hommes, qui tous ont commencé par être *afrancesados*, comme fauteurs du voyage de Bayonne, soient parvenus à faire croire et adopter l'idée d'un troisième parti idéal qui n'exista jamais (car tout Espagnol, pendant la captivité du roi, fut ou du parti des Cortès ou de celui de Joseph) et qu'ils soient parvenus à faire condamner ceux qui restèrent *afrancesados* quelques jours de plus qu'eux, et les constitutionnels des Cortès, qui ne le furent jamais? Ne devaient-ils point, s'ils étaient justes, montrer au roi, au milieu du triomphe de son retour, *toute* la nation espagnole, comme le plus digne objet de la bienveillance royale, elle qui n'a jamais desiré

que Ferdinand ? Quel spectacle plus beau s'était jamais présenté aux yeux d'un monarque? Devait-il être attristé par des suggestions erronées, tendantes à avilir le plus grand nombre des membres marquants de la famille espagnole? Comment n'ont-ils pas vu qu'ils allaient fournir des prétextes plausibles aux démagogues de l'Amérique pour leur séparation, qui ne commença réellement qu'à cette époque, provoquée par de fausses mesures, puisque dans le principe l'insurrection des colonies a eu le même caractère que celle de l'Espagne, celui de la conservation des droits de Ferdinand VII.

Nous sommes étrangers aux intérêts de la monarchie espagnole ; quelleque soit la marche qu'elle adopte, il ne nous reviendra ni bien ni dommage personnel, mais comme membre de la grande famille européenne, nous regrettons qu'un si noble exemple soit perdu pour la postérité, et nous déplorons que cette puissance n'ait pas retiré tout le fruit qu'elle avait le droit d'espérer du dévouement héroïque des Espagnols, soit Européens, soit Américains, car tous ont présenté le spectacle unique de la plus étonnante unanimité sous toutes les latitudes du globe, où s'étend sa domination ; et que le souverain n'ait pas cueilli tous les avantages, qu'il pouvait se promettre, pour sa

gloire, de l'affection de ses sujets. Nous avons été conduits à ces réflexions pour faire sentir que dans la situation des esprits en Espagne, où l'on a formé des partis, au lieu de les réduire au silence, il est impossible à tout Espagnol d'écrire l'histoire de la guerre d'Espagne contre Buonaparte, s'il y fait entrer des considérations politiques. Les auteurs de l'ouvrage en question ne pouvaient prétendre à autre chose qu'à composer des mémoires ou à faire un recueil de piéces officielles. C'est ce que le premier volume prouve suffisamment et ce que ceux qui doivent suivre, confirmeront sans doute, si le même plan est toujours suivi; car nous avons la mesure de ce que l'on peut attendre d'écrivains, qui, après avoir tonné contre ceux qui ont *prostitué leurs places à l'usurpateur*, ne rougissent pas de faire l'apologie de ceux qui lui ont livré la personne du roi, toute la famille royale et la patrie.

En effet ces écrivains font plus qu'excuser le voyage du roi à Bayonne, au mépris du danger, que les révélations du jeune Hervas ne permettaient plus de regarder comme problématique, ils l'approuvent sans détour. « Il » n'est point hors de propos de recommander » la lecture de ces observations à ceux qui » ont censuré si sévèrement le sacrifice, que » fit Sa Majesté, en exposant sa personne et

» son trône, plutôt que de provoquer une » guerre, qui, d'après tous les calculs de la » prudence humaine, devait nous être fu- » neste. » Si jusqu'ici l'illusion invincible, que se font les Espagnols sur la nature de leurs efforts, nous a paru expliquer les motifs de tout ce dont ils s'arrogent gratuitement le mérite, nous ne pouvons attribuer la nouvelle prétention mise en avant par ces historiens qu'à l'intention manifeste de faire partager sciemment la même erreur aux autres nations. En effet quelles sont ces observations tant recommandées, comme péremptoires, pour faire changer l'opinion généralement établie sur la faute commise par ceux qui entraînèrent le roi dans cette fatale démarche? Ces observations ne sont autre chose que l'exposé de l'état de la population, des richesses et des armées, dont disposait Napoléon, comparées à celles de même nature, qui étaient à la disposition de Ferdinand en 1808, pour résister au premier. « Comparons, disent-ils, (1) notre » population avec la population française, nos » richesses avec celles du grand Empire, nos » forces avec les forces de Napoléon, et notre » dépendance politique avec la prépondérance » du cabinet de St. Cloud, et lors même » que par le plus heureux succès la fortune » récompensera nos efforts, nous frémirons à

» la vue de la disproportion immense des com-
» battans. »

Procédant ensuite d'après ce principe, et comme s'il s'agissait de mettre en contact et d'appliquer physiquement toutes les ressources de la France contre la Péninsule espagnole, les auteurs arrivent aisément et tout naturellement à l'étrange résultat d'opposer 60 millions de Français, Italiens, Allemands, etc., qui obéissaient à Napoléon, sans en retrancher un seul individu, à onze millions d'Espagnols, dont ils retranchent les privilégiés, etc.; ce qui réduit la population disponible à deux millions huit cent mille hommes; l'armée (1) de Napoléon d'un million, ou plutôt (2) d'un million cinq cent mille combattans, à deux cent mille Espagnols, y compris les milices, etc. (3); un revenu de 825 millions (4) qui laissaient dans les coffres du gouvernement français un excédent annuel de près de 50 millions, à 123 millions de revenus et à un déficit annuel (5) de 332 millions du côté de l'Espagne; et ainsi de suite pour l'industrie, le commerce, etc.

Il faut convenir que cette méthode de raisonner et de comparer est fort commode, si

(1) Pag. 100.
(2) Pag. 101.
(3) Pag. 144 et suivantes.
(4) Pag. 86.
(5) Pag. 134.

par malheur elle n'était pas absurde et si elle ne décélait pas un parti pris de cacher, ou pour le moins d'obsurcir la vérité, en présentant des calculs numériques dégagés de toutes autres considérations. Cela éblouit d'abord et produit ensuite une certaine impression qui reste chez tous ceux qui ne veulent pas se donner la peine de démêler les sophismes, que renferment ces fausses comparaisons, en apparence si justes et si exactes. Si les auteurs se sont attendus à ce qu'un bon nombre de lecteurs les crût sur parole, ils ne se sont guères trompés, puisque même dans les journaux de Paris (1) il s'est trouvé tel critique assez bénévole pour abonder dans leur sens, et pour dire, d'après eux, que l'on se sent effrayé pour la nation espagnole, quand l'on compare les faibles moyens de résistance qu'elle pouvait opposer aux forces colossales de Napoléon.

Il paraîtrait cependant que dans ceci la question n'est pas de mettre dans la balance les millions de la France d'un côté et les *maravédis* de l'Espagne de l'autre, ainsi que la population et les armées respectives des deux nations; mais de peser les ressources, que la première de ces puissances pouvait employer pour l'agression, et celles qui étaient sous la main de la

(1) La Quotidienne.

seconde, pour la résistance. Or, il est de fait que Napoléon avait à cette époque si peu de forces disponibles à employer dans la Péninsule, qu'il a fallu, selon le témoignage de M. le général Thiebaut, composer le corps d'armée de la Gironde destinée contre le Portugal (1), de conscrits tirés des dépôts, dont l'on forma des régimens provisoires d'infanterie et de dragons. Cela ne ne pouvait pas même être autrement, car l'emploi des forces de l'empire était connu : elles étaient chargées de contenir l'Italie, l'Allemagne et la Prusse, et de surveiller l'Autriche. Ferdinand, au contraire, fort de l'opinion publique et de l'affection de ses peuples, ne devait pas se borner à la supputation numérique des troupes régulières de son armée, il pouvait compter sur la totalité des hommes valides de son royaume, capables de porter les armes. Il n'y aurait plus eu de privilèges du moment que ce monarque aurait fait connaître le danger que couraient sa personne et sa couronne, d'après les projets déjà assez connus de Napoléon : la guerre serait dès-lors devenue nationale et tout le monde sans distinction de classe, de rang ou de profession, aurait couru aux armes pour repousser à la fois l'oppression et l'humiliation, plus odieuse

(1) Voyez l'état de la composition de cette armée, publié par ce général dans sa relation.

encore, comme il est arrivé depuis. Cela aurait eu lieu alors d'autant plus généralement que Buonaparte ne comptait pas un seul partisan en Espagne (il n'en eut que quand Ferdinand les lui eût donnés, par suite des humiliantes transactions de Bayonne). Les Portugais se seraient insurgés, à l'exemple de la nation espagnole toute entière, dans la noble attitude de défendre son honneur et son roi, eux, qui n'ont pas hésité de se soulever un peu plus tard au simple appel des Juntes particulières de Ciudad-Rodrigo, de Badajoz et d'Ayamonte, et quand ils pouvaient être secondés par les corps de Taranco, de Solane et de Caraffa, la fleur de l'armée espagnole, pour réduire Junot, chancelant encore dans son Gouvernement, à mettre bas les armes. La Grande-Bretagne, qui a tardé à envoyer des secours efficaces dans la Péninsule, par la crainte fondée de se confier à des autorités précaires et insurrectionnelles, dont les ordres étaient souvent méconnus, n'aurait pas balancé un instant de se décider à voler au secours d'un ancien Gouvernement légitime, affermi et entouré de l'amour des peuples. Les ports de l'Espagne, ouverts à la navigation des étrangers, et la communication de la mère-patrie avec les colonies ne souffrant plus d'obstacles, la plupart des inconvéniens, que les auteurs déplorent, auraient cessé par ce seul fait.

Quelleque fût l'époque que le roi eût choisi pour dévoiler à l'Europe et à ses peuples les projets perfides de Napoléon, soit avant de quitter Madrid, soit à Vittoria, soit même en risquant de se sauver de Bayonne, comme il paraît le lui avoir été proposé, le résultat ne pouvait pas être douteux. Quelques corps d'armée français étaient déjà, à la vérité, dans l'intérieur du royaume et les principales places frontières, soit par trahison, soit par la bassesse du ministère de Charles IV, étaient tombées au pouvoir de l'ennemi; mais l'on ne doit pas perdre de vue l'immense difficulté des subsistances et des transports, qui auraient rendues impossibles les opérations des armées ennemies, au milieu d'une nation insurgée en masse, ayant le souverain à sa tête. La difficulté de faire la guerre offensive en Espagne était tellement reconnue, que depuis Charles-Quint, si l'on excepte la courte campagne de Louis XIII en Roussillon, les rois de France qui ont eu tant de guerres à soutenir contre les monarques espagnols de la branche autrichienne, ont cherché à vuider leurs différens en Italie et dans les Pays-Bas, sans songer à s'aventurer au-delà des Pyrenées.

Dans la crise vraiment terrible où se trouva Ferdinand VII, tout était danger autour de lui

quelque fût le parti qu'il embrassât ; mais en préférant le plus honorable, celui de se refuser d'abord aux désirs de Napoléon ou d'y résister au besoin, il n'agissait pas en téméraire et avec la certitude de succomber, comme le prétendent les auteurs d'après leurs calculs arithmétiques, dont on vient de démontrer la futilité ; tout au contraire devenait avantage pour lui. Effectivement ce monarque pouvait disposer, sans contradiction et sans nulle exception, des bras et des richesses de tous ses sujets d'Europe, et d'abondans secours de ceux de ses possessions d'outre-mer : tous les Portugais excités par les mêmes intérêts à soutenir et par des affronts à venger, ne demandaient pas mieux que de faire cause commune avec les Espagnols ; les richesses enfin et les armées de la Grande-Bretagne étaient prêtes à le seconder sans réserve et sans autre condition que celle d'une franche résistance à l'insupportable ambition de Napoléon. Ce changement de scène était immédiat et existait par le fait même de cette résistance, indépendamment de toute négociation diplomatique. Et ne devait-on pas s'attendre à ce que l'Autriche opérât une puissante diversion en faveur de la bonne cause, elle qui, quelques mois plus tard, rentra de nouveau dans l'arêne contre la France,

malgré la captivité de Ferdinand et l'apparente soumission de l'Espagne?

Bien loin donc de croire que l'avantage en faveur de Napoléon était tel qu'il était impossible de lui résister, nous pensons qu'il était du côté de Ferdinand, si, pour défendre sa noble cause, ce souverain eût eu le bonheur d'avoir été entouré de conseillers fermes, instruits et courageux, de véritables hommes d'état qui ne se fussent point laissé éblouir par les apparences. Conclure l'impossibilité de la résistance à Napoléon d'après l'immense étendue de pays occupée par ses armes, ce fut l'erreur déplorable qui perdit la Péninsule : erreur d'autant plus inexplicable, qu'à défaut des exemples anciens, celui des guerres récentes de la révolution avait démontré que toute puissance s'affaiblit à mesure qu'elle s'étend, et qu'on finit par tout laisser échapper, en voulant tout embrasser, maxime consignée dans le proverbe vulgaire, *qui trop embrasse, mal étreint*. Napoléon ne pouvait compter que sur ses armées; car il fallait tout contenir, même la France, par la force, du moment que l'opinion publique s'était irrévocablement prononcée contre lui, et, d'après l'aveu des auteurs, elle l'était du moment qu'en 1806 il avait rompu les négociations avec l'Angleterre et commencé les hos-

tilités avec la Prusse. Ce puissant auxiliaire, l'opinion publique, était donc aussi favorable à Ferdinand VII.

Si toutefois la manière de présenter les objets, embrassée par les auteurs espagnols doit subsister, en leur accordant la justesse de leurs calculs et, en raisonnant comme eux, nous ne réduirons pas à 3 millions huit cent mille hommes la population disponible, puisqu'il est démontré qu'il n'y aurait plus eu de privilégiés, mais nous ajouterons à 11 millions d'Espagnols, 3 millions de Portugais, 18 millions d'Anglais et 20 millions d'Autrichiens ; ce qui mettrait en équilibre les forces numériques des deux côtés ; et il est indubitable que Ferdinand pouvait compter sur ces auxiliaires, si, à son avènement au trône, il avait fait paraître la noble résolution de sortir de la basse et humiliante dépendance de la France, dans laquelle l'Espagne croupissait depuis douze années.

Il est aisé de juger d'après l'événement, dira-t-on : rien n'est plus vrai, et nous nous abstiendrions de faire ce rapprochement, si on ne l'avait pas fait dans le temps ; si les hommes d'état les plus éclairés de l'Espagne ne se fussent pas prononcés contre la trop honteuse continuation du parti de la faiblesse ; et si le noble élan du peuple de Vittoria, qui n'était que l'in-

terprête du sentiment national, en osant s'opposer au départ du roi, ne démontrait par-là jusqu'à l'évidence, que tout ce qui est arrivé depuis, avait été prévu par l'universalité des Espagnols.

Nous dirons en conséquence à notre tour, « Qu'il n'est pas hors de propos de recomman-
» der la lecture de ces observations à ceux qui
» ont censuré si sévèrement le sacrifice que fit
» sa majesté en exposant sa personne et son
» trône, plutôt que » *de faire un appel à la loyauté et à la bravoure de son peuple, et aux nations même qui, liées par les mêmes intérêts, étaient prêtes à le seconder de tous leurs moyens*. Il sera démontré pour eux que, si les auteurs se sont fait illusion sur plusieurs points, ils pourront à peine échapper au reproche de la mauvaise foi, avec laquelle ils embrouillent, à l'aide de calculs simplement numériques, qui sont inadmissibles, une question, qui ne devait être décidée que par le sentiment intime de la force réelle de la nation espagnole, défendant son propre sol, la patrie et son roi, et par la certitude de la coopération des étrangers, coopération d'autant plus efficace, qu'elle était spontanée et fondée sur de semblables intérêts à conserver et de pareils affronts à venger.

Mais enfin, dira-t-on encore, la faute une fois commise et la nation espagnole s'étant soulevée après la captivité du roi, il reste toujours certain qu'elle a triomphé à la fin avec d'aussi faibles moyens, comme les auteurs le prétendent, contre les forces colossales de Napoléon. Ce serait toujours la même erreur : il est déjà prouvé combien serait ridiculement puérile la supposition de 60 millions d'hommes contre 11 millions, d'une armée d'un million et demi de combattans contre deux cent mille : il ne doit être question que des forces employées par les Français en Espagne. Nous sommes fâchés de soutenir que la question ainsi posée, ce ne sont pas les Espagnols qui ont triomphé de leurs ennemis, car il n'y eut jamais possibilité d'organiser en Espagne une résistance efficace contre les Français. Les juntes provinciales et la junte centrale elle-même, n'ont pas pu ni su se faire obéir, ni même se faire reconnaître assez généralement, pour pouvoir organiser des armées respectables. Les cortès, qui leur ont succédé, livrés à des recherches puériles et oiseuses et à des spéculations d'une métaphysique abstraite sur les droits de l'homme, sur les droits politiques, etc. se traînant servilement sur les traces des assemblées révolutionnaires de France, n'ont investi la régence instituée par eux que d'une autorité aussi pré-

caire, que le paraissait l'existence même de cette assemblée; existence qu'elle n'a prolongée, étant cernée dans l'île de Léon, que sous la protection d'une garnison étrangère (1). Ce que l'on a bien voulu décorer du nom de gou-

(1) Les cortès, quoique réunis pour le maintien des droits de Ferdinand VII, ont voulu opérer sur l'Espagne comme sur un pays nouvellement découvert, et comme s'il n'avait pas d'antécédent, à l'imitation de l'assemblée constituante de France; et tout en conservant le titre de roi à un chef du pouvoir exécutif, on le rendait effectivement un simple président, prisonnier des cortès, à-peu-près comme l'ancien doge de Gênes l'était du sénat. Ferdinand VII avait donc le droit incontestable de casser une constitution faite sans son approbation, qui le rendait roi par la grâce des cortès et roi nominal de la veille, au lieu de roi par la grâce de Dieu en vertu de la légitimité, fondée sur les droits que lui avaient transmis ses ancêtres. Ce coup d'état était aussi juste que politique, car il était aussi utile au roi qu'à la nation, qui ne pouvait pas être régie par des lois si contraires à l'esprit national et empruntées d'une nation qu'elles rendent heureuse, mais dont l'imitation a jusqu'à présent fort mal réussi chez une nation voisine. La fermeté du roi dans cette occasion, applaudie par tous les hommes sages et monarchiques de l'Europe, aurait eu indubitablement les plus heureux résultats, si elle se fût arrêtée aux choses, sans atteindre les personnes. Les gouvernemens doivent être toujours fermes et quelquefois user de rigueur quand les circonstances l'exigent, mais quand la rigueur n'est pas absolument nécessaire pour la conservation de l'état, elle devient cruauté. La fermeté du roi contre un gouvernement existant donnait la mesure de ce qu'il était capable de faire contre ceux qui oseraient méconnaître son autorité : cet effet salutaire était tout ce qu'il fallait produire dans l'intérêt du gouvernement royal, il fallait s'arrêter là. Ferdinand VII placé plus avantageusement que Louis XVIII, ne pouvait pas craindre un 20 mars, car rien de glorieux, d'utile ou de grand ne se rattachait encore au gouvernement des cortès ou à celui de Joseph, pour qu'on eût à craindre les partisans de l'un ou de l'autre. A Dieu ne plaise que j'aie la témérité de censurer la conduite du monarque espagnol; mes remarques ne vont pas au-delà de ses con-

vernement, ne pouvait avoir ni plan arrêté, ni unité de vues et d'action abandonnée aux impulsions fortuites, de mouvemens partiels, presque toujours divergens et souvent contraires à l'intérêt général, quoique toujours partant d'intentions patriotiques ; c'est ce que l'Espagne présenta pendant les sept années de guerre contre la France. Aussi est-il vrai de dire que chez aucune nation et à aucune époque il ne parût un spectacle aussi extraordinaire que celui de la multiplicité de nobles efforts individuels et la presque nullité de ceux de la masse considérée comme corps de nation soumise à un gouvernement, non-seulement pour secouer, à elle seule, le joug étranger, mais même pour mettre à profit les secours de tout genre, que lui fournissaient si généreusement les alliés. L'Auteur, que nous traduisons, a demontré cette triste vérité, jusqu'à l'évidence. Ce sont les auxiliaires de l'Espagne, qui ont vaincu les armées françaises, et nous

---

seillers dont je n'attaque ni la probité, ni les bonnes intentions, mais qui me paraissent avoir dépassé le but par des mesures, qui font verser des larmes à des milliers de familles, qui auraient bien servi le roi, et qui feront saigner pendant plusieurs lustres le corps politique de la monarchie espagnole. Mais si les mesures de rigueur étaient indispensables en 1814, le sont-elles encore en 1818? Le seront-elles irrévocablement? Nous saisissons cette occasion d'en faire l'observation ; car souvent la Providence, au gré des impénétrables secrets de sa sagesse infinie, se sert des plus faibles instrumens, pour toucher les cœurs des rois et des grands de la terre.

n'hésiterons par à compter, au nombre de ces auxiliaires, Napoléon lui-même, par l'inconcevable entêtement de ne pas subordonner à un commandant unique la direction suprême de ses armées. Sans ce plan vicieux, sans les efforts de l'Autriche, quoique malheureux en 1809, sans la folle expédition de Russie en 1812, et surtout sans l'excellente armée anglo-portugaise, qui sous la direction du duc de Wellington, reprit les places de l'Espagne avec des assauts sanglants, et gagna, sans l'assistance des Espagnols, tant de batailles décisives, l'Espagne aurait succombé, car il n'y a point, ni nature, ni volonté unique, ni salut à espérer, là, où il y a absence de gouvernement.

Les auteurs s'y prennent d'une manière assez maladroite pour brouiller des faits aussi simples et aussi incontestables quand ils s'écrient, » aurait-il pensé ce chef de la France (Napo- » léon) que ses armées si souvent invincibles, » plieraient *devant les armées espagnoles* et les » armées anglaises, qui paraissaient alors *si ti-* » *mides*, mais, qui devinrent si redoutables » sous un chef habile, qui de victoire en » victoire marcha depuis Vimieiro jusqu'à » Waterloo » Ce peu de lignes est le complément de la mauvaise foi des auteurs ; le duc de Wellington n'a pas eu d'armées espagnoles

sous ses ordres, que depuis la bataille de Vittoria, c'est-à-dire, depuis la délivrance de l'Espagne, et cela par l'excellente raison qu'il n'y a pas eu d'armées espagnoles depuis 1810 jusqu'à cette époque : il y a de plus de la jalousie et de l'ingratitnde de ne pas mentionner l'armée portugaise, qui fut de moitié avec l'armée anglaise à cueillir les plus belles branches de laurier, qui ornent la couronne de ce général, et il y a de l'injustice à qualifier les armées anglaises de timides jusqu'alors, sans rappeller qu'elles osèrent disputer, quoique sans succès, la conquête de la Hollande aux armées républicaines, et que plus heureuses en Egypte, elles arrachèrent la conquête de ce pays à la fleur de l'ancienne armée française d'Italie, que Buonaparte y avait conduite.

D'après ce que l'on vient de faire observer, on ne sera pas surpris de trouver que l'esprit de l'ouvrage est loin d'être en harmonie avec la bonne cause, et que les jugemens sur les événemens et sur la conduite des gouvernemens de l'Europe aux différentes époques, sont empruntés, tantôt au protocole impérial, tantôt aux prétendus libéraux. Prenons des exemples au hasard ; ils ne sont pas rares.

« L'Angleterre, y est-il dit, avait perdu un » de ses plus grands hommes d'état, dont la

» politique, utile à sa patrie, *fut fatale à » l'Europe*, et lui fit répandre des torrens de » sang et de larmes : le sage et vertueux Fox » lui succéda... » Ne se croit-on pas, à cette lecture, reporté au temps où l'on faisait sonner bien haut la fable des agents de Pitt et de Cobourg et du club autrichien, et aux flagorneries du *Moniteur* adressées à Fox chef de l'opposition et refusées à Fox ministre ? La sagesse, la philantropie et la morale de Fox et la cruauté de Pitt ! D'où reviennent donc les auteurs ? Qu'ils se réveillent et qu'ils se remettent au courant des bonnes doctrines de 1818.

Dans le même alinéa ils avancent « que telle » était la réputation de droiture et de sincé- » rité, que Fox avait acquise en Europe, qu'elle » crut un instant le raccommodement possible, ce qui veut dire que les obstacles à la paix jusques-là venaient du Ministère anglais, c'est-à-dire, de Pitt, et non de Napoléon. Dans l'alinéa, qui suit immédiatement, ils disent précisément le contraire : « il (Napoléon) feignit » de la désirer (la paix) pour ne pas exaspé- » rer ses sujets ; mais si l'on examine impar- » tialement toutes ses propositions, on les » verra empreintes du sceau de la mauvaise » foi et de l'injustice, et l'on se convaincra » qu'il était peu disposé à désarmer ». Ce

n'était donc pas Pitt qui faisait couler les larmes et le sang de l'Europe ! Et où serait à cette heure la civilisation, la morale et la légitimité, base du bonheur des nations européennes, sans la noble persévérance des efforts de la Grande-Bretagne contre l'hydre révolutionnaire ?

Voici ce qui est plus grave. Après avoir censuré avec force et même de l'amertume, *la politique fausse, tortueuse, imprévoyante, faible* et *versatile des* cabinets de l'Europe, les auteurs, comme les libéraux de notre temps et ceux de tous les âges, flattent les peuples d'une manière à-peu-près révolutionnaire. Voici comme ils s'expriment ; « . . . . Elle » (l'Angleterre) espérait que la pesanteur du » joug lasserait enfin l'Europe exténuée, et » soulèverait *les peuples : les peuples, dont* » *l'indignation, provoquée une fois, ne s'ap-* » *paise point aisément ; les peuples, qui ne* » *se découragent point par leurs pertes, que* » *n'épuisent point les sacrifices et que les dons* » *ni la flatterie ne peuvent corrompre* ». La flatterie ne peut pas corrompre les peuples ! C'est précisément le contraire, qui serait vrai, témoins les comices de Rome, témoin la révolution française. La flatterie est plus nuisible aux peuples qu'aux rois ; et à quoi bon flatter le peuple espagnol? Veut-on le faire soulever ?

Plus loin on lit, « tout annonçait la ruine » épouvantable de l'état, ou un bouleverse- » ment politique, qui ébranlant le pouvoir des » oppresseurs, *regénèrerait* la nation ». Quelle étrange proposition sous la plume de royalistes et de royalistes espagnols ! Quoi ! Il est donc permis de s'attendre à des bouleversemens politiques ; c'est donc un bouleversement politique et non l'autorité, qui doit regénerer la nation ! Quels sont les oppresseurs qu'on désigne ? Ce sont les ministres du roi. Quel était le régime insupportable, que devait être anéanti par un bouleversement politique, pour regénerer la nation ? Ce n'est autre que celui de 1808, le même que Ferdinand VII rétablit dans son intégrité par la déclaration de Valence, en renvoyant les Cortès ; le même, qui régit encore l'Espagne. Les Auteurs auraient-ils l'intention de provoquer un bouleversement, ce qui est synonime de révolution, pour *regénérer* la nation ? A Dieu ne plaise que nous ne fassions cette injure à des militaires ; mais toujours il sera pour le moins démontré que l'esprit de parti aveugle au point de faire invoquer les principes les plus pernicieux à côté des meilleurs sentimens : qu'une bonne cause peut paraître mauvaise par la manière de la soutenir, et conduire les Auteurs à composer au lieu de l'histoire de la guerre d'Espagne

contre Napoléon Buonaparte, un ouvrage qui, à force de prétention, manque de couleur prononcée, de véritable dignité, et qui n'est, au fond, que le manifeste d'un parti.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N°. 1, PAGE X.

TRAITÉ PRÉLIMINAIRE.

Art. 1er. Sa Majesté Catholique fera ses explications à la Reine Très Fidèle, comme l'*ultimatum* de ses intentions pacifiques, en lui fixant le terme de quinze jours pour la détermination finale; et, ce délai expiré, si S. M. Très-Fidèle se refuse à faire la paix avec la France, la guerre sera censée déclarée.

2. Si S. M. Très-Fidèle veut faire la paix avec la France, elle sera tenue :

1°. D'abandonner entièrement l'alliance de l'Angleterre;

2°. D'ouvrir en conséquence tous ses ports aux vaisseaux de la France et de l'Espagne, et de les fermer à ceux de l'Angleterre;

3°. De remettre entre les mains de S. M. Catholique, une ou plusieurs de ses provinces, formant le quart de la population de ses états d'Europe, pour servir de garantie à la restitution de la Trinité, de Malte et de Mahon;

4°. D'indemniser en outre les sujets de S. M. Catholique des préjudices essuyés par eux, et de fixer définitivement ses limites avec l'Espagne;

5°. Enfin d'indemniser la France, conformément aux demandes qui seront énoncées par son plénipotentiaire au moment des négociations.

3. Mais dans le cas que la paix n'ait pas lieu, le premier consul fournira à S. M. Catholique 15,000 hommes d'infanterie avec leurs trains de campagne, et un corps facultatif pour leur service, bien armés, équipés et entretenus complettement par la France, qui devra les remplacer le plus promptement possible, d'après ce que les événemens pourront exiger.

4. Ce nombre de Français n'étant pas celui stipulé dans le traité d'alliance, le premier consul l'augmentera jusqu'au nombre fixé dans ledit traité, si la nécessité l'exige. S. M. se bornant provisoirement à recevoir ce sécours de son allié, ne croyant pas nécessaire, pour le moment, le nombre de troupes stipulées, mais sans déroger audit traité, et prenant en considération les difficultés que doit présenter à la France sa guerre avec l'empereur.

5. Dans le cas où la *conquête* du Portugal aurait lieu, il sera à la charge de S. M. Catholique de remplir le traité que la France propose à présent à la Reine Très-Fidèle, et pour y satisfaire dans toutes ses parties, le premier consul se prêtera ou à attendre son exécution pendant deux ans, lesquels ne suffisant pas encore à ce que S. M. Catholique retire de *ce royaume, qui sera dès-lors réuni comme province à ses états*, les sommes stipulées, et que S. M. Catholique sera peut-être dans le cas d'y suppléer avec celles tirées des autres provinces, ou à traiter à l'amiable sur le moyen de remplir ces conditions.

6. Si la conquête n'a pas lieu dans sa totalité, et qu'elle n'embrasse qu'une portion suffisante pour la réparation des griefs, dans ce cas S. M. Catholique ne paiera rien à la France, et celle-ci n'aura pas à réclamer les frais

de campagne, puisqu'elle est obligée à entretenir les troupes en qualité de puissance auxiliaire et alliée.

7. Ce secours sera considéré de la même manière, si les hostilités une fois commencées, S. M. Très-Fidèle venait à faire la paix; et dans ce cas, le premier consul tâchera de réintégrer S. M. Catholique dans les frais de la guerre par un autre moyen, ou dans d'autres pays, par suite de l'influence immédiate que doit avoir cette guerre sur les négociations en général, en augmentant en même temps les forces de la France.

8. Les troupes françaises agiront dès leur entrée en Espagne, d'après les plans formés par le général espagnol (1), commandant en chef toutes les armées, sans que les généraux français altèrent ses idées. S. M. se persuadant de la prudence, de la sagesse, et de l'expérience du premier consul, qu'il ne destinera à ce corps que des personnes capables de s'accommoder aux usages des peuples qu'elles traverseront, de se faire aimer, et de concourir par-là au maintien de la paix; mais s'il arrivait quelque désagrément (ce qu'à Dieu ne plaise) causé par un ou plusieurs individus de l'armée française, le commandant français les fera retourner en France dès que le général espagnol lui aura déclaré de convenir ainsi, en évitant toute discussion ou allégation ultérieure, qui doivent se juger être oisives, une fois que la bonne harmonie fait la base de la félicité à laquelle nous aspirons réciproquement.

9. Si S. M. Catholique croyait n'avoir pas besoin du secours des troupes françaises, soit que les hostilités soient commencées, ou qu'on doive les terminer par la vérification de la conquête, ou par la conclusion de la

(1) Le Prince de la Paix.

paix ; dans ce cas, le premier consul est convenu que les troupes retourneront en France, sans même attendre ses ordres, dès que S. M. Catholique le croira convenable, et en fera avertir les généraux.

10. La guerre dont il est question étant d'un intérêt aussi grand, et même plus grand pour la France que pour l'Espagne, puisque c'est par elle que doit se faire la paix de la première, et que la balance politique changera à son plus grand avantage, on n'attendra pas le terme convenu dans le traité d'alliance pour l'envoi des troupes ; mais au contraire, elles se mettront d'abord en marche ; le terme qu'on doit fixer au Portugal n'étant que de quinze jours.

11. Les ratifications du présent traité seront échangées dans un mois, à compter de la signature etc.

Fait à Madrid, le 9 pluviôse an 9 de la république (29 janvier 1801).

Signé : LUCIEN BONAPARTE ;
PEDRO CEVALLOS.

Ratification provisoire du traité préliminaire.

Le premier Consul de la république française a reconnu dans les dispositions de S. M. Catholique, exprimées dans le préambule des préliminaires ci-dessus, convenus entre les ministres des deux puissances, le desir d'arriver promptement à une pacification générale, en faisant perdre à l'Angleterre le dernier allié qui lui reste sur le continent.

L'objet des deux puissances doit être de se procurer un équivalent aux acquisitions que la marine anglaise a

faites dans le cours de cette guerre. En conséquence, le premier consul pense que les forces combinées de l'Espagne et de la France doivent être employées à forcer le Portugal de laisser entre les mains du roi d'Espagne, jusqu'à l'époque de la paix avec l'Angleterre, une partie du royaume de Portugal, pour garantie de la restitution de Mahon, et de la Trinité à l'Espagne, et de l'île de Malte, afin qu'il en soit disposé à la paix générale, conformément aux arrangemens déjà pris à ce sujet.

Le premier Consul désire que dans le traité à conclure avec le Portugal, les intérêts de l'Espagne ne soient pas omis. -- Ce motif de ne plus s'en tenir aux stipulations du traité conclu et non ratifié, entre le Portugal et la République, en l'an 5, se trouve encore fortifié par la conduite de la cour de Portugal, depuis cette époque; par le concours constant de sa marine avec la marine anglaise dans les croisières et les expéditions de l'Angleterre sur les côtes d'Espagne; et enfin par le refus, qu'elle s'est obstinée de faire des offres de la France, et de la médiation du Roi d'Espagne.

D'après cette considération, le premier Consul, accédant à la demande faite par S. M. C. approuve les dispositions contenues dans les articles ci-dessus et fait marcher sur-le-champ vingt mille hommes à Bayonne et à Bordeaux, pour être à la disposition de S. M. Catholique. Et si avant que les armées combinées ayent pénétré en Portugal, S. M. T. F., à l'exemple de l'empereur et des autres puissances continentales, abandonne l'alliance de l'Angleterre, le premier Consul demandera, qu'il lui soit imposé, comme une condition de la paix avec les deux puissances, qu'une ou plusieurs provinces, faisant le quart de sa population en Europe, soient mises entre les mains de S. M. C., pour servir de garantie

à la restitution de *Mahon*, de la *Trinité* et de *Malte*. De plus il sera exigé du Portugal que ses ports soient ouverts aux vaisseaux de l'Espagne et de la France et fermés à ceux d'Angleterre.

Enfin il a paru au premier Consul que S. M. C. avait le droit de profiter des circonstances pour terminer, à l'exemple de tous les grands états de l'Europe, les discussions sur les limites avec le Portugal, d'une manière qui soit favorable à son aggrandissement.

Signé BONAPARTE.

N°. II. PAGE XI.

Extrait du Discours de l'orateur du gouvernement, lors de la présentation au corps législatif du traité de Paix conclu entre la République française et la reine de Portugal, dans la séance du 3 frimaire an 10 (Code diplomatique, par Portier, vol. 4, pag. 451.)

Le traité de Lunéville, qui pacifia le continent, était le moment d'obtenir les stipulations qu'on avait droit d'exiger du gouvernement portugais. Une convention fut conclue à Madrid, entre l'Espagne et la France, par laquelle il fut arrêté que S. M. le roi d'Espagne et la République française formeraient une armée combinée pour obliger le Portugal à se détacher de son alliance avec l'Angleterre, jusqu'à la paix définitive, et à céder aux troupes espagnoles et *françaises* (1) l'occupation du quart de son territoire.

(1) Il n'était question de l'occupation des provinces portugaises, que par les troupes espagnoles et non par les troupes françaises ; comme l'on peut s'en assurer par la lecture du traité ci-dessus. C'était probablement l'arrière pensée de Napoléon.

Le but de cette convention n'était pas de satisfaire au vain sentiment d'orgueil, ou simplement de venger des offenses qui véritablement n'existent plus, le jour où l'on a le pouvoir de les punir, mais c'était une partie de cette vaste combinaison politique, qui se rattachait de la Baltique au Hanovre, du Hanovre aux confins d'Otrante, et dont le nœud commun était la paix générale.

Le gouvernement français tint ses engagemens : une division, avec une nombreuse artillerie, traversa les Pyrenées sous les ordres du général Leclerc. Le général S^t. Cyr, officier d'un mérite distingué, fut envoyé pour résider auprès du général espagnol, et concerter toutes les opérations de guerre.

Les hostilités commencèrent; mais après deux ou trois escarmouches, où quatre à cinq cents hommes ont pu se trouver engagés de part et d'autre, le général espagnol conclut, au nom de son gouvernement, le traité de Badajoz, dans lequel il *oublia d'exiger l'occupation du quart du territoire portugais, qui avait été le véritable et principal intérêt de la convention de Madrid.*

Le premier Consul fit connaître sur-le-champ que, de son côté, il ne pouvait ratifier le traité de Badajoz; que cet acte était contraire à la politique générale et à l'intérêt des Alliés; qu'il était en opposition formelle avec la convention de Madrid, et que la conséquence immédiate qu'aurait ce traité pour S. M. Catholique, si elle se portait à le ratifier séparément, serait la perte de la *Trinité.*

Nous continuâmes, après la pacification de l'Espagne, à rester seuls, plusieurs mois, en guerre avec le Portugal. Nous eussions entrepris et réalisé seuls ce que,

par la convention de Madrid, l'Espagne devait faire de concert avec nous. Nous eussions obtenu la cession, jusqu'à la paix définitive, de l'occupation du quart du territoire portugais; mais les événemens se pressèrent, les négociations, entamées depuis long-temps à Londres, arrivaient à leur maturité. Le gouvernement donna ses ordres, et la paix fut signée avec le Portugal deux jours avant la signature des préliminaires, à Londres.

N°. III. PAGE XII.

Traité de Fontainebleau, conclu entre le maréchal Duroc, au nom de Napoléon, et le conseiller Yzquierdo, au nom du roi d'Espagne, le 27 octobre 1807.

Art. 1er. La ville d'Oporto et toute la province d'Entre-Douro et Minho, seront données en toute propriété à S. M. le roi d'Etrurie, avec le titre de *roi de la Lusitanie-Septentrionale*.

2. La province d'Alemtejo et le royaume des Algarves seront donnés en toute propriété et souveraineté au prince de la Paix, qui prendra le titre de *prince des Algarves*.

3. Les provinces de Beira, Traz-os-Montes et de l'Estremadure portugaise, resteront en dépôt jusqu'à la paix générale; et alors on en disposera selon les circonstances, et conformément à ce qui sera convenu entre les deux hautes puissances contractantes.

4. Le royaume de Lusitanie-Septentrionale sera possédé par les descendans de S. M. le roi d'Etrurie, héréditairement et suivant les lois de succession qui sont en usage dans la famille régnante de S. M. le roi d'Espagne.

5. La principauté des Algarves sera possédée par les descendans du prince de la Paix, héréditairement et selon les lois de succession qui sont en usage dans la famille régnante de S. M. le roi d'Espagne.

6. A défaut de descendans ou héritiers légitimes de S. M. le roi de la Lusitanie-Septentrionale, ou du prince des Algarves, ces pays seront donnés, moyennant l'investiture, à S. M. le roi d'Espagne, sans qu'ils puissent être jamais réunis sur la même tête, ou à la couronne d'Espagne.

7. Le royaume de la Lusitanie-Septentrionale et la principauté des Algarves reconnaîtront pour protecteur S. M. Catholique le roi d'Espagne, et dans aucun cas, les souverains de ces deux pays ne pourront faire ni la paix, ni la guerre, sans son intervention.

8. Si à l'époque de la paix générale, les provinces de l'Estremadure, Traz-os-montes et de la Beira, actuellement en dépôt, étaient rendues à la maison de Bragance, en échange de Gibraltar, de l'île de la Trinité, ou toute autre colonie conquise par les Anglais sur l'Espagne, le souverain de ces provinces aurait, à l'égard de S. M. Catholique, les mêmes soumissions que le roi de la Lusitanie-Septentrionale et le prince des Algarves.

9. S. M. le roi d'Etrurie cède en toute propriété et souveraineté, pour elle et ses descendans, le royaume d'Etrurie à S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie.

10. Quand l'occupation définitive des provinces du Portugal aura eu lieu, les différens princes, qui doivent les posséder, nommeront d'accord des commissaires pour fixer les limites naturelles.

11. S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, se constitue garant envers S. M. Catholique le roi d'Espagne, de la possession de ses états du continent de l'Europe, situés au midi des Pyrénées.

12. S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, s'oblige à reconnaître S. M. Catholique le roi d'Espagne, comme empereur des deux Amériques, quand tout sera prêt, pour que S. M. puisse prendre ce titre; ce qui pourra arriver à la paix générale, ou, au plus tard, d'ici à trois ans.

13. Les deux hautes parties contractantes s'entendront pour faire le partage des îles, colonies et autres possessions d'outre-mer du Portugal.

14. Le présent traité restera secret; il sera ratifié, et les ratifications seront échangées à Madrid, dans 20 jours.

Convention secrète, relative au même traité, conclue le même jour, 27 octobre 1807.

Art. 1er. Un corps de troupes impériales françaises de vingt-cinq mille hommes d'infanterie et de trois mille de cavalerie, entrera en Espagne, et fera sa jonction avec un corps espagnol de huit mille hommes d'infanterie, trois mille de cavalerie, et trente pièces d'artillerie.

2. En même temps, une division de troupes espagnoles de dix mille hommes, prendra possession de la province d'Entre-Minho et Douro, et de la ville d'Oporto : une autre division espagnole de six mille hommes, prendra possession d'Alemtejo et du royaume des Algarves.

3. Les troupes françaises seront nourries et entretenues par l'Espagne, et leur solde payée par la France pendant tout le temps de leur passage en Espagne.

4. Depuis le moment où les troupes combinées seront entrées en Portugal, les provinces de la Beira, Traz-os-Montes et l'Estremadure portugaise (qui doivent rester en dépôt) seront administrées et gouvernées par le général commandant des troupes françaises, et les contributions qui leur seront imposées seront au profit de la France. Les provinces qui doivent composer le royaume de la Lusitanie-Septentrionale et la principauté des Algarves, seront administrées et gouvernées par les généraux commandans les divisions espagnoles qui en prendront possession, et les contributions resteront au bénéfice de l'Espagne.

5. Les troupes espagnoles réunies à l'armée française seront aux ordres du général français; mais si le roi d'Espagne ou le prince de la Paix jugeaient convenable de se rendre en Portugal, le général français et son armée seraient soumis aux ordres du roi d'Espagne ou du prince de la Paix.

6. Un autre corps de quarante mille hommes de troupes françaises sera réuni à Bayonne le 20 novembre prochain, ou avant ce temps-là, et il devra être prêt à marcher en Portugal, en passant par l'Espagne, si les Anglais envoient des renfort et menacent d'attaquer le premier. Cependant ce nouveau corps n'entrera que quand les hautes parties contractantes se seront mises d'accord pour cet effet.

La présente convention sera ratifiée et l'échange des ratifications sera fait en même-temps que celui du traité d'aujourd'hui.

Fait à Fontainebleau, le 27 octobre 1807

N°. IV, PAGE XIII.

Proclamation du général Junot aux Portugais, avant d'entrer dans le royaume avec l'armée sous ses ordres.

(Traduit du Portugais.)

Habitans du royaume du Portugal!

Une armée française va entrer dans votre territoire. Elle vient pour vous délivrer du joug des Anglais et fait des marches forcées pour sauver votre belle ville de Lisbonne, du sort de Copenhague. Mais pour cette fois l'espoir du perfide gouvernement anglais sera éludé. Napoléon, qui fixa ses regards sur le sort du continent, a vu la proie, que les tyrans des mers dévoraient déjà dans leurs cœurs, et ne souffrira pas qu'elle tombe en leur pouvoir.

Votre prince a déclaré la guerre à l'Angleterre, *nous faisons donc cause commune.* Habitans pacifiques des campagnes, ne craignez rien. Mon armée est aussi disciplinée que brave. Je réponds sur mon honneur de sa bonne conduite. Qu'elle trouve par-tout l'accueil, qui lui est dû, comme à des soldats de Napoléon-le-Grand. Qu'elle trouve, comme elle a droit de l'attendre, les vivres dont elle pourra avoir besoin; mais que sur-tout l'habitant des campagnes reste tranquille dans ses foyers. Je vous le promets. Je tiendrai ma parole. Tout soldat français, qui se livrera au vol, sera puni de la manière la plus rigoureuse.

Tout individu, quelque soit son rang, qui aura reçu des contributions injustement, sera traduit par-devant un conseil de guerre pour être jugé selon toute la rigueur des lois.

Tout individu du royaume de Portugal, s'il n'appartient pas aux troupes de ligne, qui sera trouvé faisant partie d'un rassemblement armé, sera fusillé.

Tout individu convaincu d'être chef d'un rassemblement ou de conspiration, tendant à armer les citoyens contre l'armée française, sera fusillé.

Toute ville ou village où sera assassiné un individu appartenant à l'armée française, paiera une contribution qui ne pourra être moindre que le triple de ses revenus annuels. Les quatre principaux habitans serviront d'ôtages pour le paiement de la somme, et afin que la justice soit exemplaire, la première ville, bourg ou village où sera assassiné un Français, sera livrée aux flammes et entièrement rasée.

Mais j'aime à me persuader que les Portugais connaîtront leurs véritables intérêts, et que, secondant *les vues pacifiques* de leur prince, ils nous recevront *en amis*, et que la belle ville de Lisbonne particulièrement me verra avec plaisir entrer dans ses murs à la tête d'une armée qui peut, elle seule, la préserver de devenir la proie des éternels ennemis du continent.

Fait à mon quartier-général d'Alcantara, le 17 novembre 1807.

Signé JUNOT.

N°. V. PAGE XIII.

Décret de S. A. R. le prince régent de Portugal, avant de quitter ses états d'Europe, et publié au moment de s'embarquer avec la famille royale pour le Brésil.

Ayant cherché par tous les moyens possibles à conserver la neutralité dont mes fidèles et aimés sujets ont joui jusqu'à présent, et épuisé, par ces motifs, mon trésor

royal, et malgré tous les sacrifices que je me suis imposés, et même celui de fermer les ports de mes royaumes aux sujets de mon ancien et loyal allié le roi de la Grande-Bretagne, et souffrant par là un très-grand préjudice dans les revenus de ma couronne; je vois marcher dans l'intérieur du royaume, des troupes de l'empereur des Français et roi d'Italie, auquel je m'étais uni dans le continent, dans la persuasion de n'en être plus inquiété; — et que cependant ces troupes se dirigent sur la capitale: et voulant éviter les funestes conséquences qui peuvent résulter d'une résistance qui serait plus nuisible que profitable, et qui ne servirait qu'à une effusion de sang au préjudice de l'humanité, et à provoquer l'animosité des troupes qui marchent dans l'intérieur du royaume, en annonçant et s'engageant à ne point commettre d'hostilités; connaissant également qu'elles se dirigent plus particulièrement contre ma personne royale et que mes fidèles sujets seront moins inquiétés, si je m'absente du royaume: j'ai résolu, pour le bien de mes sujets, de partir avec la reine ma souveraine et mère et avec toute la famille royale pour mes états d'Amérique, et de fixer ma résidence dans la ville de Rio-Janeiro jusqu'à la paix générale: et considérant également combien il est convenable de laisser le gouvernement de ces royaumes dans l'ordre qui convient à leur bien-être et à celui de mes peuples, comme une chose qui est essentiellement de mon devoir; ayant pris tous ces points en considération, il me plaît de nommer pour gouverner ces royaumes pendant mon absence, le marquis d'Abrantes, mon aimé et féal cousin; François da Cunha et Menezès, lieutenant-général de mes armées, le principal *Castro* de mon conseil, gouverneur (*Regedòr*) des justices; Pierre de Mello Breiner, de mon conseil, qui servira de président du trésor royal pendant l'empêchement de Louis de Vasconcellos, à qui ses infir-

mités ne permettent pas d'exercer les fonctions de cet emploi; D. Francisco de Noronha, lieutenant-général de mes armées et président du tribunal de la *Consciencia* et des ordres militaires, et pour suppléant le comte grand-veneur, que j'ai nommé président du sénat de Lisbonne, et ils seront assistés de deux secrétaires, le comte de S. Paio, dont D. Miguel-Pereira Forjaz est nommé suppléant, et le *Desembargador do Paço*, mon avocat-général, Jean Salter de *Mendonça*, par la grande confiance qu'ils méritent et par la grande expérience qu'ils ont des affaires relatives au gouvernement : étant assuré que mes royaumes et mes peuples seront régis et administrés de manière à ce que ma conscience ne soit pas grévée et que les gouverneurs rempliront loyalement leurs devoirs pendant l'intervalle qu'il plaira à la Providence de fixer à mon absence de cette capitale, en administrant la justice avec impartialité et en distribuant les récompenses et les punitions selon le mérite d'un chacun. Que les gouverneurs l'ayent pour déterminé de ma part et qu'ils l'exécutent dans la susdite forme et en se conformant aux instructions jointes au présent décret qui sont signées de ma main, et qu'ils le fassent connaître à tous les départemens.

Fait au palais de Notre-Dame de Ajuda, le 26 novembre 1807.

Signé LE PRINCE.

Instructions qui accompagnaient le décret ci-dessus.

Les gouverneurs qu'il m'a plu de nommer par décret de la même date de ces instructions, pour gouverner ces royaumes pendant mon absence, devront prêter le serment d'usage entre les mains du cardinal-patriarche, et veilleront avec toute la vigilance et activité à l'administration impartiale de la justice et observeront strictement les lois du royaume.

Ils conserveront aux Portugais tous les privilèges qui leur ont été accordés par moi ou par les rois mes prédécesseurs.

Ils décideront, à la pluralité des voix, les consultations (*consultas*) qui leur seront présentées par les tribunaux, et toujours suivant les lois et coutumes du royaume.

Ils nommeront aux places de magistrature et de finances dans la forme suivie jusqu'à présent par moi.

Ils auront soin de défendre les personnes et les propriétés de mes fidèles sujets, et préféreront pour les emplois militaires ceux qui auront plus de mérite et de capacité.

Ils chercheront, autant que possible, à conserver le royaume en paix, à loger convenablement les troupes de l'empereur et roi, et à leur donner tout ce dont elles pourront avoir besoin pendant qu'elles séjourneront dans le royaume, évitant toute insulte contre elles, la punissant sévèrement, si elle avait lieu, et entretenant toujours *la bonne harmonie qui doit régner dans les armées des nations avec lesquelles nous sommes unis dans le continent.*

Si une place de gouverneur vient à être vacante, les autres membres éliront un successeur, à la pluralité des voix.

Je suis trop assuré de l'honneur et de la vertu des gouverneurs pour que je ne sois pas persuadé que mes peuples ne souffriront en rien à cause de mon absence, et qu'à mon retour, si Dieu le permet, qu'il se verifie sous peu, je trouverai tous mes sujets contens et jouissans de l'accord et de la tranquillité, qui doivent regner parmi des peuples, qui se sont toujours montrés dignes de mes soins paternels.

Palais de Notre-Dame d'Ajuda, ce 26 novembre 1807.

Signé LE PRINCE.

N°. VI. PAGE XIV.

Proclamation du général Junot, affichée sur son invitation, à Lisbonne, avant son entrée dans cette ville, le 30 novembre 1807.

Habitans de Lisbonne!

Mon armée va entrer dans votre ville, je suis venu pour *sauver votre port et votre prince*, de l'influence malfaisante de l'Angleterre. Mais ce prince respectable d'ailleurs par ses vertus, se laissa entraîner par des conseillers perfides, qui le livrèrent à ses ennemis; ils ont osé l'allarmer sur sa sûreté personnelle; ses sujets ont été comptés pour rien; et vos interêts ont été sacrifiés à la lâcheté de quelques courtisans.

Habitans de Lisbonne, soyez tranquilles dans vos maisons, ne craignez rien ni de mon armée, ni de moi; *nos ennemis* et les méchans seuls doivent nous craindre.

Le grand Napoléon, mon maître, *m'envoie pour vous protéger, je vous protégerai.*

Signé, JUNOT.

N. B. *Il paraît que personne ne pouvait savoir mieux que le général commandant en chef de l'armée française, s'il avait fait la conquête du Portugal, ou s'il n'avait fait que traverser ce royaume en ami; ce général déclare, en entrant à Lisbonne, qu'il y entre en ami, et ce n'est que neuf ans plus tard, que l'on soutient qu'il y entra en conquérant: quelle opinion suivre? Il ne paraît pas possible que l'on puisse balancer là-dessus; le général, qui était à la tête de l'expédition ne pouvait pas ignorer ce qu'il venait de faire.*

N°. VII. PAGE XV.

Récit historique de ce qui s'est passé à Lisbonne depuis le 30 novembre 1807 jusqu'au 1er. février 1808. (Extrait de l'ouvrage intitulé : Observateur Portugais, historique et politique de Lisbonne, imprimé à Lisbonne à l'imprimerie royale 1809.)

30 novembre 1807. Entrée du général en chef à Lisbonne, publication de la proclamation ci-dessus (1) mentionnée; le petit nombre de troupes qui avaient suivi ce général, ne s'arrêtent pas en ville; elles occupent successivement des positions sur les bords du Tage, pour empêcher la sortie des bâtimens.

1er. Décembre. Continuent d'arriver des troupes françaises, dont les officiers sont reçus chez les particuliers, et les soldats casernés dans les couvents. Ces troupes arrivent en silence et sans bruit, par pelotons, par petites fractions, par hommes isolés : MM. les généraux Delaborde, Loison, Kellermann arrivent ce jour-là.

3. idem. Pour la première fois l'on entend le son de la caisse des troupes. Demande au commerce d'un emprunt forcé de deux millions de cruzades (5 millions de francs).

4. idem. M. Herman est déclaré ministre du trésor et commissaire près la régence, (il avait été nommé à cette place par Napoléon même avant l'invasion). M. Magendie est nommé commandant de la marine à Lisbonne. On donne l'ordre de faire l'inventaire des biens des seigneurs, gentilhommes et autres individus, qui avaient suivi la famille royale.

(1) N°. 6 des pièces justificatives.

5 décemb. On ordonne le sequestre des propriétés anglaises. On défend le port-d'armes à feu et de chasse, sans la permission préalable du gouverneur de Lisbonne (le général Delaborde).

6, 7 et 8 idem. Deux bâtimens marchands entrent dans le Tage, malgré le blocus des anglais.

9 idem. Les troupes françaises relèvent ce jour-là *pour la première fois* les postes en ville, jusques-là occupés par les Portugais, qui conservent le poste de l'Hôtel de la Monnaye.

— Ordre du jour, qui défend aux officiers d'exiger la table chez les bourgeois où ils logeaient.

10 idem. Mandement du cardinal patriarche de Lisbonne, recommandant soumission aux volontés de Napoléon.

11 idem. *Pour la première fois* on arbore le pavillon français à l'arsenal de la marine, à l'occasion d'une visite par le général en chef à l'amiral russe Siniavin, à bord de son vaisseau. On remarque des signes de mécontentement dans le peuple à cette occasion.

12 et 13 id. Le 13, le général en chef passe ses troupes en revue, et leur parle de la manière suivante :

» Soldats français! brave armée de la Gironde, je
» vous remercie de la part de Napoléon-le-Grand, de
» la constance avec laquelle vous avez supporté les peines
» et les fatigues de notre marche : le ciel protège le but
» que nous nous sommes proposés, de sauver la plus
» belle ville de l'oppression des Anglais et du désordre;
» nous avons enfin eu la gloire de voir les aigles fran-
» çaises arborées dans ce port. Soldats, officiers, géné-
» raux, je suis content de vous : le grand Napoléon

» saura récompenser vos services et votre bonne con-
» duite. Disons tous à haute voix : vive l'empereur
» Napoléon ! »

Au moment que le général commençait à parler, et à un signal convenu, on hisse le pavillon français à la forteresse de Lisbonne, et on le salue d'une salve de 21 coups de canon. Grand tumulte et voies de fait du peuple contre les Français, à cette occasion ; le tumulte fut assoupi assez promptement ; il y eut cependant quatre Français tués, et une femme portugaise blessée. Junot se rend sur le soir au théâtre St.-Charles, où l'on déploie aussi le drapeau tricolor : à cette apparition, le plus grand nombre des spectateurs quitte le théâtre..

14 décemb. Toutes les rues et places de Lisbonne se trouvent dès la pointe du jour couvertes de troupes françaises : malgré ces précautions et peut-être à cause d'elles, un très-grand tumulte et plus prononcé que la veille, éclate parmi le peuple, et se prolonge jusqu'à la nuit, que la garde royale portugaise de police de Lisbonne, parvient enfin à dissiper. Le général en chef fit à cette occasion la proclamation suivante :

» Habitans de Lisbonne !

» Le plus grand crime est la rébellion.

» Vous vous êtes laissés entraîner hier par quelques
» mauvais sujets, qui, pour vous compromettre, ont
» osé tirer sur mes troupes, quand elles ont paru au mi-
» lieu de vous. Je les connais, ils payeront de leurs têtes
» l'insulte qu'ils ont eu la hardiesse de commettre contre
» le drapeau français ; mais je ne confonds pas avec les
» méchans, les honnêtes habitans de Lisbonne : c'est pour
» la sûreté des bons citoyens que j'ordonne ce qui suit :

» Tout rassemblement, de quelque nature qu'il soit,
» est défendu.

» Tout individu, qui sera trouvé armé dans un ras-
» semblement, sera traduit devant la commission mili-
» taire créée par décret de la date de ce jour, pour être
» jugé et condamné à trois mois de prison, s'il n'a pas
» fait usage de ses armes, et dans le cas qu'il s'en soit servi,
» contre qui que ce soit, il sera condamné à la peine de
» mort.

» Tout individu, qui arrêté dans un rassemblement,
» sera convaincu d'être un des chefs de la sédition, subira
» la peine de mort.

15, 16, 17 et 18 décemb. La tranquillité n'est point troublée ces jours-là à Lisbonne.

19 idem. Décret portant la disposition de formalités très-vexatoires à remplir par les marchands propriétaires de produits de fabrique anglaise.

20 et 21 idem. Ordre portant défense de dire la messe de minuit, la fête de Noël.

22 idem. Ordre portant que les revenus des Algarves et d'Alemtejo seront à la disposition du général espagnol marquis Del Soccorro. Un autre portant défenses de mentionner le nom de S. A. R. le prince régent, dans les pièces adressées au trésor royal, et d'y substituer celui de Napoléon.

Un idem prescrivant de certaines formalités à observer à l'égard des marchandises anglaises encore à bord des navires.

Mandement du grand-inquisiteur dans le sens de celui du cardinal patriarche.

Le marquis d'Alorna est nommé inspecteur-général et commandant des troupes portugaises de toute arme.

Rien de remarquable jusqu'au 31 décembre.

1, 2, 3 et 4 janvier 1808. L'on permet aux Brésiliens de se retirer au Brésil, etc.

Réglement sur les transports, distribution des vivres, etc.

5 idem. On fait des préparatifs de défense contre la croisière anglaise, qui se montre près des côtes.

Réglement fort oppressif concernant les bâtimens pêcheurs.

Rien de remarquable jusqu'au 13 janvier 1808.

14 janvier. Le général Junot se rendit en personne à l'arsenal de l'armée, fit enlever les tableaux et portraits des rois de Portugal, qui décoraient les salles de cet établissement royal, et proféra, à ce qu'on a dit, des phrases peu respectueuses contre la famille royale, affirmant qu'elle cesserait de régner.

15 id. On renforce les troupes qui défendaient la barre; le bruit courut que les Anglais avaient à leur bord des troupes de débarquement; ce qui était faux.

16 id. Le général en chef retourna ce jour-là à l'arsenal, et fit détruire par des sapeurs français, les ouvriers portugais s'y étant refusés, les armoiries des rois de Portugal placées au haut de la porte d'entrée : le peuple en ramassa les fragmens, que chacun garda avec vénération.

17 et 18 id. Réquisition forcée de souliers, toiles, couvertures chez les cordonniers et marchands.

19, 20 et 21 idem. On donne des congés absolus aux soldats portugais, qui avaient servi le temps voulu par les ordonnances, afin de commencer la désorganisation de l'armée portugaise.

22, 23, 24 et 25 idem. L'on fait partir des troupes pour

occuper Péniche et d'autres points sur les côtes. — Les Français achètent une immense quantité de côton pour expédier en France par terre.

26 et 27 janv. M. Herman déclare publiquement, que l'on ne permettra plus la sortie d'aucun bâtiment sous pavillon portugais.

28, 29 et 30 idem. Le général Loison fait juger, par une commission militaire française, un Portugais à Mafra ; ce particulier est jugé à mort et fusillé.

N. B. Cet individu méritait la mort pour avoir assassiné deux Français ; mais il devait être jugé par ses juges naturels.

On apprend que les Espagnols, qui occupaient l'Alemtejo, se disposaient à quitter cette province pour rentrer en Espagne : les Français prennent des mesures pour les remplacer.

31 id. Le général en chef ne se montre pas à la revue des troupes, qui a lieu à la place de Rocio.

Premier février 1808. — Quatre mille hommes des troupes françaises, avec 12 pièces d'artillerie, furent postés sur la place de Rocio ; d'autres troupes bordaient la haie depuis l'hôtel de Quintela, où logeait le général en chef, jusqu'à cette place. Le général en chef, suivi de tous les généraux et d'un nombreux cortège, sortit de son hôtel et se dirigea au palais de l'Inquisition, situé sur la place, et où le conseil de régence tenait ses séances ; il y resta pendant quelque temps. A sa sortie et à un signal convenu, donné par le colonel Novion commandant la garde de police portugaise, trois fusées indiquèrent à la forteresse de Lisbonne le moment d'exécuter la salve royale.

Il se répandit aussitôt la nouvelle, que la régence était abolie, que Napoléon prenait en son nom possession du Portugal et confiait le gouvernement général du royaume au général Junot, commandant en chef de l'armée française, qu'il imposait aux habitans une contribution de guerre de cent millions de francs, *pour rachat de toutes propriétés*, etc.

Toutes ces dispositions furent rendues publiques dans la journée par la publication des pièces suivantes :

N°. VIII. PAGE XV.

Proclamation du général Junot, du 1er. février 1808, annonçant que Napoléon se déclare seul maître du Portugal.

Habitans du royaume de Portugal !

Vos intérêts ont fixé l'attention de S. M. l'empereur notre auguste maître. Toute irrésolution doit disparaître. Le sort du Portugal est décidé; son bonheur à venir est assuré, puisque Napoléon-le-Grand l'a pris sous sa toute-puissante protection.

Le prince du Brésil, en abandonnant le Portugal, a renoncé à tous ses droits à la souveraineté de ce royaume. La maison de Bragance a cessé de régner en Portugal.

L'empereur Napoléon veut que ce beau pays soit administré et gouverné, tout entier et en son nom, et par le général en chef de son armée.

La tâche, qui m'est imposée par cette marque de la bienveillance et de confiance de mon maître, est difficile à remplir; mais j'espère le faire dignement, aidé par les soins des hommes les plus instruits du royaume, et par la bonne volonté de tous les habitans.

J'ai établi un conseil de régence pour m'éclairer sur le bien que je dois faire ; des Administrateurs seront envoyés dans les provinces pour s'assurer des moyens d'améliorer l'administration , et y établir l'ordre et l'économie.

Je donne des ordres pour ouvrir des routes et creuser des canaux, afin de faciliter les communications et rendre florissantes l'agriculture et l'industrie nationale , deux branches également nécessaires à la prospérité d'un pays , qu'il sera facile de rétablir chez un peuple spirituel, patient et intrépide.

Les troupes portugaises commandées par les plus recommandables de leurs chefs , formeront bientôt une seule famille , avec les soldats de Marengo, d'Austerlitz, de Jena, de Friedland , et il ne régnera parmi eux d'autre rivalité, que celle de la bravoure et de la discipline.

Les revenus publics bien administrés assureront à chaque employé le prix de son travail ; et l'instruction publique , cette mère de la civilisation des peuples , se répandra dans les provinces. Les Algarves et la haute Beira auront aussi un jour leur Camoëns.

La religion de vos pères , la même que nous professons tous , sera protégée et secourue par la même volonté , qui a su la relever dans le vaste empire français , mais dégagée des superstitions qui la déshonorent. La justice sera administrée avec égalité et débarrassée des entraves et décisions arbitraires qui la subjuguaient.

La tranquillité publique ne sera plus troublée par d'horribles voleurs, résultat de l'oisiveté, et s'il se trouvait des méchans incorrigibles , une police active en débarrassera la société : la hideuse mendicité ne traînera plus ses immondes haillons dans la superbe capitale , ni dans l'in-

térieur du royaume. L'on établira des maisons de travail à cette fin : le pauvre estropié y trouvera un asile, et le paresseux sera employé à des travaux nécessaires à sa propre conservation.

Habitans du royaume de Portugal, soyez tranquilles ; rejettez les intrigues de ceux qui voulaient vous conduire à la rébellion et auxquels il importe que le sang se répande, pourvu que ce soit le sang du continent. Livrez-vous avec confiance à vos travaux, vous en recueillerez le fruit. S'il devient nécessaire que vous fassiez quelques sacrifices dans les premiers momens, ce sera pour mettre le gouvernement à même d'améliorer votre sort. Ces sacrifices sont d'ailleurs indispensables pour la subsistance d'une grande armée, nécessaire aux vastes projets du grand Napoléon. Ses yeux vigilans sont fixés sur vous, votre félicité future est assurée, il vous aimera comme ses sujets français. Tâchez de mériter ses bienfaits par votre respect et votre obéissance à ses volontés.

Lisbonne, le 1er février 1808.

Signé JUNOT.

N°. IX. PAGE XV.

Décret sur l'Administration du royaume de Portugal.

ART. 1er. Le royaume de Portugal sera à l'avenir administré, tout entier, et gouverné au nom de S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, par le général en chef de l'armée française en Portugal.

2. Le conseil de régence créé par S. A. R. le prince du Brésil, au moment que ce prince abandonna le royaume de Portugal, est et demeure supprimé.

3. Il sera formé un conseil de gouvernement, présidé par le général en chef, composé d'un secrétaire d'état, chargé du département de l'intérieur et des finances, assisté de deux conseillers de gouvernement, l'un chargé du département de l'intérieur, et l'autre du département des finances; d'un secrétaire d'état chargé du département de la guerre et de la marine, et d'un conseiller de gouvernement, chargé du département de la guerre et de la marine;

D'un conseiller de gouvernement, chargé de la justice et des cultes, qui aura le titre de *Regedor*.

Il y aura un secrétaire-général du conseil, chargé des archives.

MM. les corregedors des *Commarcaş* (cantons) les juges *de Fora*, les juges ordinaires, les conseillers (*Desembargadores*) des différens tribunaux, le sénat de Lisbonne, les municipalités, le président de la halle aux bleds, en un mot tous les fonctionnaires de l'administration sont conservés, à l'exception des réductions que l'intérêt public montrera à l'avenir être nécessaires, et des changemens que la nouvelle administration jugera indispensables.

5. M. Herman est nommé secrétaire-d'état, chargé du département de l'intérieur et des finances.

M. Pedro de Mello est nommé conseiller de gouvernement au département de l'intérieur.

M. d'Azevedo, du département des finances.

M. Lhuit est nommé secrétaire-d'état, chargé de la guerre et de la marine.

Le comte de S. Paio est nommé conseiller de gouvernement du département de la guerre et du département de la marine.

M. le Principal Castro est nommé conseiller de gouvernement, chargé de la justice et des cultes, avec le titre de *Regedor*.

M. Viennot-Vaublanc est nommé secrétaire-général.

6. Il y aura dans chaque province un administrateur général, avec le titre de *Corregedor-mor*, chargé de toutes les branches d'administration, et de veiller sur les intérêts de la province, d'indiquer au gouvernement les améliorations qui doivent être faites, tant à l'égard de l'agriculture, que de l'industrie; ils devront correspondre pour tous ces objets avec le secrétaire-d'état du département respectif, et avec *le Regedor*, pour ce qui concerne la justice et le culte.

Il y aura aussi dans chaque province un officier-général chargé de maintenir l'ordre et la tranquillité; ses fonctions seront purement militaires, mais dans les cérémonies publiques il prend la droite du *Corregedor-mor*.

Il y aura un *Corregedor-mor* pour Lisbonne et la banlieue, qui sera circonscrite exactement.

Le présent décret sera imprimé et affiché dans tout le royaume pour avoir force de loi. Le secrétaire d'état de l'intérieur et des finances, le secrétaire d'état de la guerre et de la marine, et le *Regedor* sont chargés de son exécution, chacun pour ce qui le concerne.

Fait à l'hôtel du quartier-général de Lisbonne, le 1er février 1808.

Signé JUNOT.

N°. X. PAGE XV.

Autre décret sur le même objet.

A l'avenir et à compter d'aujourd'hui, tous les actes publics, lois, arrêtés, etc., de quelque nature qu'ils

soient, qui jusqu'à présent se faisaient et s'instruisaient au nom de S. A. R. le prince régent de Portugal, commenceront par la formule suivante : au nom de Sa Majesté l'empereur des Français, roi d'Italie et protecteur de la confédération du Rhin. Tous les actes administratifs et exécutifs, relatifs à un décret ou à un ordre, émanés du gouvernement actuel, porteront, outre la formule ci-dessus, la suivante : et en conséquence du décret ou des ordres de son excellence le gouverneur de Paris, premier aide-de-camp de Sa Majesté, et général en chef de l'armée française en Portugal. La formule employée par le gouvernement, sera au nom de Sa Majesté l'empereur des Français, roi d'Italie et protecteur de la confédération du Rhin, le conseil du gouvernement entendu (si le conseil a été entendu) le gouverneur de Paris, premier aide-de-camp de Sa Majesté, général en chef de l'armée française en Portugal, décrète ; et quand il n'y aura pas eu de délibération du conseil, la formule sera, au nom de Sa Majesté l'empereur des Français, etc., etc. Le gouverneur de Paris, etc., etc., décrète ou ordonne.

Le sceau du gouvernement sera le même que celui de l'empire français, avec cette légende : Gouvernement de Portugal. Le sécrétaire-d'état de l'intérieur, et des finances, le secrétaire-d'état de la guerre et de la marine et *le Regedor*, sont chargés de l'exécution du présent décret, chacun pour ce qui le concerne.

Lisbonne, le 1er février 1808.

Signé JUNOT.

N°. XI. PAGE XV.

Décret de Napoléon, publié à Lisbonne le 1er. fév. 1818.

A notre Palais Impérial de Milan, le 23 décembre 1807.

Napoléon, etc.

Nous avons décrété et décretons ce qui suit :

ART. Ier. Une contribution de guerre de cent millions

sera imposée au royaume de Portugal, pour servir de *rachat de toutes propriétés, de quelque dénomination qu'elles soient, appartenant à des particuliers.*

2. Cette contribution sera répartie par provinces et par villes, selon les facultés de chacune, par les soins de notre général en chef de notre armée; l'on prendra les mesures nécessaires pour sa prompte perception.

3. Tous les biens appartenant à la reine de Portugal, au prince régent et au prince qui possèdent des appanages, seront séquestrés.

Tous les biens des nobles, qui accompagnèrent le prince, et qui ne sont pas rentrés dans le royaume jusqu'au jour 15 février 1808, seront également séquestrés.

NAPOLÉON.

Discours préliminaire de sir John T. Jones, servant d'introduction à son ouvrage intitulé : Relation de la guerre en Espagne et en Portugal, et dans le Midi de la France, depuis 1808 jusqu'en 1814, inclusivement.

(Ce discours est rappellé page VIII de l'*Avant-Propos.*)

La détermination de soumettre cet ouvrage au public a été amenée par les nombreux mémoires publiés par des officiers français sur la guerre de la Péninsule, et par l'annonce de la prochaine publicité de productions plus travaillées sur le même sujet, sans qu'aucun officier anglais ne se mît en avant pour présenter le récit des actions de ses compatriotes.

C'est une observation constante dans les relations des événemens les plus ordinaires de la vie, que les détails sont susceptibles de paraître matériellement différens,

suivant les divers acteurs. Chacun se livre à décrire avec feu les scènes où il s'est trouvé personnellement engagé; et, par ignorance, déguise ou passe sous silence la part que d'autres y ont eue. Cette déviation involontaire des lois de l'équité s'attache avec une double force aux écrits des nations belligérantes. En effet, quelque pures que soient les intentions des acteurs, ils ne connaissent qu'imparfaitement ou ignorent tout-à-fait les diverses actions qui font honneur à l'ennemi; d'où il suit que ce qui sert considérablement à rehausser la réputation militaire d'un peuple, c'est que ses propres relations soient reçues avec une foi implicite, même lorsqu'elles sont faites avec la plus grande franchise. D'après cela, il sera facile de concevoir que cet avantage est porté en France à un point excessif, puisque la plupart des écrits qui y ont paru sur la guerre de la Péninsule, ont évidemment pour but de soutenir la réputation de quelques individus, ou de célébrer les actions d'armées particulières, et sont par conséquent écrits sous l'influence d'une prévention personnelle ou nationale. Chaque action, chaque circonstance se dénature en passant à travers ce prisme. Les motifs avoués des auteurs écartent en quelque sorte la sévérité de la critique; et d'ailleurs, la connaissance qu'ils ont que plusieurs des chefs, dont leurs écrits sont destinés à faire l'éloge, ne sont déjà plus à portée d'en jouir, et que les troupes, dont ils se proposent d'exalter la valeur, ont été presque toutes exterminées, est une espèce de sauve-garde pour leurs erreurs; aussi leurs relations ont-elles circulé jusqu'à présent, sans contradictions.

D'autres écrits d'une espèce différente, sur le même sujet, ont paru pendant le retour temporaire du régime impérial, destinés principalement à exciter la confiance

et à ranimer le courage des soldats, en leur faisant croire que, quoiqu'ils eussent été malheureux en masse, ils n'avaient pas cessé d'être victorieux individuellement. Les exagérations prodiguées dans cette intention sont si grossières et si palpables, qu'elles se déclarent elles-mêmes, et il y a lieu d'espérer que bientôt elles s'évanouiront comme le gouvernement qu'elles étaient destinées à soutenir.

Une histoire de la guerre d'Espagne, primitivement publiée en Angleterre, offre un troisième genre d'ouvrages de cette nature, bien mieux calculé pour accréditer l'erreur, que les deux premiers, puisque l'auteur, sans faire l'apologie de son pays, ni de ses amis, a réussi, au moyen d'une fastueuse affection de candeur, à donner une fausse couleur à tout ce qu'il raconte : étrange hardiesse d'assertion, rendue plausible par des raisonnemens fondés sur une extrême ignorance des localités et des détails de son sujet.

La tendance de ces écrits, quoiqu'ils aient plus ou moins corrompu les sources dont ils ont été tirés, ou quelque passagère que soit leur durée, est sans contredit d'ébranler cette haute opinion qu'on s'est généralement formée des troupes portugaises et anglaises, d'après leurs succès dans la Péninsule. En effet quel est l'homme désintéressé ou impartial qui, après avoir lu toutes les fautes grossières qu'on leur attribue, le défaut d'action, et de connaissance de l'art de la guerre, qu'on reproche à ces troupes et à leurs commandans dans chaque occasion particulière, ne sente diminuer l'opinion qu'il avait conçue de leur valeur et ne regrette presque leur succès général sur leurs ennemis, qui sont représentés comme d'autant plus braves et d'autant plus habiles, qu'ils ont été vaincus? Or, comme la connaissance des lieux et des personnes est nécessaire pour

détruire la plupart de ces illusions, n'est-il pas très probable que les relations françaises, si les historiens futurs n'ont pas le moyen de les comparer avec d'autres d'une autorité égale ou de même nature, seront, dans quelques années, admises comme des faits constans, et que les détails d'une suite de brillans triomphes ne fourniront des lauriers qu'aux vaincus? Ces considérations sont présentées ici comme l'apologie d'un soldat qui sort de sa sphère, pour entreprendre une tâche qu'il reconnait lui-même au-dessus de ses forces.

On ne doit pas voir dans les observations précédentes, l'intention d'imputer aux officiers français des déguisemens affectés : on sait que trop souvent les préjugés et les sentimens personnels aveuglent la raison et pervertissent l'entendement. Nous en avons des exemples bien frappans dans les écrits de nos propres concitoyens concernant leurs alliés, écrits dont plusieurs, sortis de la plume des acteurs en scène, et faits au moment de l'action, doivent être considérés comme l'expression d'un sentiment naturel, autant que comme l'attestation d'un témoin oculaire des événemens. On peut en choisir un exemple bien remarquable dans les divers récits de la série des désastres qui ont précédé la disgrace d'un officier estimé, au commencement de la guerre. Chacun, en pareil cas, accusait les naturels d'avoir été d'une manière ou d'autre la cause de son malheur; et les nombreux amis que ce chef respecté avait dans l'armée, influencés par son découragement, et désirant justifier sa conduite et soutenir sa réputation, sont allés même plus loin, représentant les Espagnols non-seulement comme un peuple apathique et sans cœur, mais encore comme totalement dépourvu de bonne volonté : enfin la vanité nationale avait altéré à un tel point le bons sens du peuple anglais, que ces

calomnies recevaient partout une foi implicite, et qu'elles étaient hautement répétées dans le moment même où les Galiciens justifiaient leur caractère de la manière la plus éclatante, en chassant et anéantissant presque les intrus.

Encore à présent ces relations ont laissé une impression défavorable à ces Montagnards, malgré le temps qui s'est écoulé, et les événemens plus heureux qui ont calmé les ressentimens personnels et nationaux; à tel point, que nous cherchons avec étonnement comment de pareils préjugés ont pu naître, et sur quel fondement on a pu espérer que des paysans sans armes résisteraient aux Français, aux troupes les plus aguerries que jamais on eût à combattre, ou, peut-être, les meilleures qu'on eut jamais vues; troupes qu'ils regardaient eux-mêmes comme invincibles, et auxquelles on donnait toutes les qualifications que peut inventer la jactance, et cela dans un moment où ces troupes les croyaient eux-mêmes incapables de défendre un instant leurs propres défilés, et où ils cherchaient leur salut dans une fuite précipitée vers leurs vaisseaux.

Ce reproche de lâcheté et de manque de bonne volonté fait à la population de Galice, a été cependant égalé par une injustice semblable de la part des Galiciens envers toute l'armée anglaise pour les malheurs d'un seul corps, à la Corogne, vers la fin de la guerre: les habitans, particulièrement les femmes, lorsqu'ils parlaient des Anglais, après avoir fait l'éloge de leur air, de leur conduite, de leur figure, de leur tenue, finissaient toujours par s'écrier : *Quelle pitié que des hommes de si bonne mine craignent de se battre !*

Ainsi on trouve de tout côté des préventions que je n'entreprendrai pas de dissiper par l'exposition des faits

et le raisonnement, parce que cela conduirait à une controverse sans fin. C'est par cette raison qu'on ne verra aucune analyse ou réfutation des écrits d'autres personnes dans cet ouvrage, où les actions des parties belligérantes sont narrées simplement sans autre objet ni couleur que l'opinion de l'historien. Cependant cela est tellement opposé, sur plusieurs points, aux opinions généralement reçues, qu'il s'estimera heureux s'il échappe au soupçon d'erreur volontaire; et il est si fortement pénétré de l'idée que l'impression d'une injuste partialité pour l'armée alliée portugaise et anglaise peut faire perdre de son prix à sa relation, qu'il juge à-propos de présenter ici quelques observations justificatives sur les points suivans :

1°. Le peu de mention faite des efforts des Espagnols, après la première explosion des sentimens du peuple.

2°. L'omission des détails de presque toutes les batailles livrées séparément par les Espagnols contre les Français.

3°. Le peu de confiance accordée en dernier lieu aux Guerillas.

4°. Le manque constant de succès attribué aux efforts des Français contre les Anglais, et le contraire en ce qui concerne les efforts de ceux-ci contre les premiers.

L'écrivain, qui par un attachement étroit à un opinion fondée sur la connaissance des personnes qu'il a eu de grandes occasions d'observer, refuse totalement aux Espagnols l'honneur de ces actes d'hostilité qui leur sont attribués par plusieurs autres, comme provenant d'un enthousiasme aveugle, est loin cependant de mépriser une inimitié toujours constante, toujours active,

soutenue avec habileté, quoique grandement trompée par les résultats. Néanmoins, il sera facile de concevoir qu'un petit nombre de faits dispersés, dans le premier cas, fourniraient matière à plus de détails, qu'une série d'années consécutives dans le second. La fureur de la tempête, ou la violence d'un tourbillon, quoique locale dans son action et passagère dans sa durée, offre quantité de détails à la description, tandis qu'une désolation générale, produite par le silencieux progrès de maux bien plus désastreux, ne peut être décrite que par le sommaire de ses résultats; il en est de même de la résistance opposée par le peuple espagnol aux armées françaises, résistance infiniment plus fatale dans ses effets, que brillante dans ses opérations. L'écrivain a donc jugé plus à propos de convenir préliminairement des grands avantages qui ont résulté pour les armées alliées de la bonne volonté générale des habitans, que d'interrompre son récit en y introduisant les nombreuses preuves de ce sentiment qui sont à sa connaissance, et qui, quoique très-honorables pour des particuliers, n'ont eu cependant qu'une influence secondaire sur les résultats, et seraient d'un faible intérêt pour les lecteurs.

Le motif que l'écrivain a eu pour omettre les détails de la plupart des actions engagées par les armées espagnoles, sera justifié de la manière la plus satisfaisante par un appel aux officiers français, dont plusieurs lui ont déclaré que leurs plus grandes victoires n'avaient presque point coûté de sang : divers officiers espagnols de distinction conviennent de ce fait; tel est aussi le témoignage de plusieurs officiers anglais qui ont eu occasion de connaître la vérité; et l'auteur a été témoin oculaire de la facilité avec laquelle les Français ont obtenu plus d'un de leurs principaux avantages. Un ju-

gement formé sur ces données lui a servi d'échelle pour apprécier les actions des Espagnols ; et d'après cela, il ne pouvait consciencieusement copier des détails ou des rapports d'une combinaison savante de dispositions et de tactique, qui a eu des résultats aussi nuls. Il est loin cependant de vouloir déprécier le grand mérite qu'ils ont acquis collectivement et individuellement ; au contraire, il a beaucoup de peine à retenir l'enthousiasme que leur constante persévérance et leur courage inébranlable sont si bien faits pour inspirer ; et son intention n'est pas de rabaisser en aucune manière le mérite de cette nation, en représentant que le manque de bons officiers, le défaut d'organisation et de discipline, rendaient leurs armées regulières incapables de se mesurer avec les Français. Les Espagnols sont naturellement braves, hardis et patiens ; leur infanterie, avant sa défaite à la bataille de Rocroy, quoique recrutée d'un mélange de diverses nations, fut l'admiration de l'Europe, par sa fermeté et sa constance courageuse ; et sa conduite sur les hauteurs de Saint Martial, lorsqu'on eut remédié quoique très-partiellement, aux défauts dont nous venons de parler, prouve qu'avec les soins convenables elle pourrait redevenir ce qu'elle a été.

Il a été assez parlé des Guerillas dans les relations, pour que le lecteur puisse se former un jugement de leur mérite. Cependant, de peur qu'on ne suppose que l'écrivain les apprécie ici au-dessous de l'opinion réelle qu'il en a, il dira en peu de mots ce qu'il en pense ; tant qu'elles opéraient en petits corps, leur influence et l'utilité qu'on tirait de leur concours ne sauraient être trop appréciées ; mais lorsqu'elles se réunissaient en grandes masses, elles avaient tous les inconvéniens des armées régulières, sans en avoir les bonnes qualités.

Le dernier point exige un plus ample examen, attendu qu'un fort soupçon de manque de franchise doit naturellement s'attacher au récit d'un officier d'une nation rivale, qui, dans sept campagnes actives, refuse d'accorder un seul triomphe sur ses compatriotes à ces généraux et à ces troupes dont la tactique et les prouesses avaient déjà vaincu tous leurs ennemis.

Tout le monde reconnaît, dans toute leur étendue, les grands talens des généraux français : ils ont fréquemment déployé la plus grande habileté, et fait manœuvrer avec une tactique rare les puissantes armées confiées à leurs ordres. L'auteur de cet ouvrage, bien loin de conserver pour eux aucun sentiment peu libéral, hazardera de faire ici l'apologie de leur défaut de succes en général dans la première période de la guerre, en énonçant ce qu'il considère comme en ayant été la principale cause.

Formés à une école où tout se faisait par la force du nombre, ils étaient peu propres à apprécier cette combinaison de prudence et de hardiesse si heureusement entremêlée dans la conduite de leur adversaire ; ne raisonnant que d'après leurs propres idées sur la valeur des hommes, ils étaient constamment trompés par sa fermeté invariable à poursuivre l'objet qui leur était indiqué, et à ne jamais sacrifier ses troupes à la chance de convertir un avantage certain en un résultat plus brillant, tandis que, au besoin, il avait recours aux mesures les plus hardies, et ne croyait aucune perte, aucun hazard trop grands pour s'assurer du succès. Leurs propres dépêches démontrent amplement qu'ils ont été dupes de ce premier plan de conduite. Le passage du Douro en 1809, le siége de Ciudad-Rodrigo immédiatement après

l'abandon du blocus ; l'attaque encore plus difficile de Badajoz ; et la hardiesse inouie de la marche sur Almaraz, sont des exemples incontestables du dernier : ainsi chacun de ces plans de conduite trompait les commandans français, réussissait et à la faveur d'une témérité excessive, mais bien calculée.

Cependant l'exemple le plus frappant doit être tiré du combat de Fuentes de Honor, livré pour obtenir la possession d'Almeida aussitôt après l'entière évacuation du Portugal par le maréchal Masséna. Cet officier, après avoir consumé cinq mois près de Lisbonne, présentant vainement la bataille dans les positions les plus défavorables, jusqu'à ce que ses forces fussent complettement désorganisées et à demi ruinées, s'attendait peu qu'au moment où son armée était recomposée, renforcée, et redevenue formidable, il trouverait son prudent compétiteur transformé tout-à-coup en un ennemi le plus téméraire, offrant le combat sur le terrain le plus désavantageux et où la retraite était presque impraticable. Dans le premier cas, l'objet en vue ne pouvait manquer d'être atteint sans risque ; dans l'autre, on ne pouvait l'obtenir qu'en hazardant tout. Ce contraste de conduite annonce le plus grand développement de prudence, de jugement et de hardiesse, et fournit un si pur exemple de l'usage légitime des batailles, qu'il a dû être incompréhensible pour les généraux français de la révolution : c'est ainsi qu'ils ont été constamment battus, et que les forces supérieures sous leurs ordres ont été rendues inutiles.

On reconnaît pleinement aussi la valeur des troupes françaises. Les soldats qui composaient dans l'origine les armées françaises en Espagne, devenus vétérans au milieu de victoires consécutives, étaient à coup sûr excellens

militaires, et supérieurs en quelque sorte à ceux qui composaient la généralité des armées. Ils ont déployé, par leur courage, leur discipline et leur confiance en leurs propres forces, une fermeté qui, en beaucoup d'occasions, a excité l'admiration de leurs ennemis. Les colonnes d'attaque à Talavera, à Albuera, et même dans les Pyrenées, ont paru aussi fermes et aussi intrépides que la fameuse phalange des Grecs. Leur patience à endurer les privations, sur-tout en Portugal, a donné la mesure de leur dévouement pour leur patrie et pour leurs chefs, bien au-delà du patriotisme ordinaire des soldats modernes. Néanmoins les recherches les plus diligentes ne fournissent aucun exemple que les Français, après quelques-unes de leurs nombreuses attaques dans la Péninsule, aient conservé la possession d'un poste principal, d'un point important, auparavant occupé par les Anglais; ni que, dans la défense, ils se soient maintenus dans un poste d'où les Anglais ont cherché à les déloger. C'est sur ce simple fait, si aisé à réfuter, s'il n'était pas véritable, que l'auteur de cet ouvrage se repose pour être à l'abri de tout reproche de mauvaise foi, et sans autre commentaire il le soumet à ses lecteurs comme le module sur lequel ils pourront se former une opinion de la valeur comparative des troupes des deux nations.

Etranger à toute partialité ou prévention particulière, l'auteur a cherché à dresser, d'après ses propres observations et la correspondance d'officiers intelligens et bons juges, une relation fidèle et impartiale de la dernière guerre d'Espagne, de Portugal et du midi de la France. On y trouvera, sur d'autres sujets, tout ce qui s'accorde avec l'évidence, et peu d'opinions hasardées; aucun fait n'y a été admis sans la plus rigoureuse vérification : en conséquence, on en a rejetté un grand nombre d'anec-

dotes courantes qui auraient pu animer et embellir la narration. Beaucoup d'erreurs cependant, il le craint, peuvent s'être glissées dans la composition : il a découvert lui-même quelques omissions accidentelles de peu d'importance. Tout ce qu'il réclame, c'est qu'on croie à son exactitude en général et à sa stricte impartialité, afin que le lecteur qui jugera l'ouvrage défectueux sous le rapport de l'amusement ou de l'instruction, n'ait aucun motif de se plaindre d'avoir été trompé ou induit en erreur, et que l'historien y trouve des matériaux bruts qu'il puisse employer avec confiance, lorsqu'il voudra transmettre à la postérité les événemens de l'époque la plus glorieuse de l'histoire militaire de la Grande-Bretagne.

Cambray, 19 juillet 1817.

AVIS AU LECTEUR

PAR L'AUTEUR.

*L'Auteur de cet ouvrage, n'ayant eu d'abord d'autre intention que celle de faire un examen critique de l'*Histoire de la dernière Guerre, *(imprimée depuis peu à Florence) en ce qui concerne l'Espagne et le Portugal, n'a nullement prétendu composer une histoire régulière. La forme argumentative qu'il a adoptée, s'y opposait formellement. Les notes marginales, et celles qui par leur inévitable longueur sont classées en forme d'appendix, lèveront toute l'obscurité qui pourrait résulter de ce que plusieurs des faits, dont il s'agit, sont peu connus en Italie.*

On a en même-temps saisi l'occasion de mettre sous un véritable jour quelques passages de deux ouvrages sur le même objet, savoir, la vie du duc de Wellington, *écrite par M. Elliot, et les* Mémoires historiques sur la Révolution d'Espagne, *par M. de Pradt.*

La table chronologique des principaux événemens militaires et politiques depuis l'année 1803 *jusqu'en* 1814, *c'est-à-dire, depuis la Paix d'Amiens, jusqu'à la conclusion de la Paix générale en* 1814, *facilitera à tout lecteur l'intelligence de cet ouvrage.*

LA GUERRE DE LA PÉNINSULE

SOUS SON VÉRITABLE POINT DE VUE,

OU

LETTRE A M. L'ABBÉ F***,

SUR L'HISTOIRE DE LA DERNIÈRE GUERRE,

Publiée dernièrement à Florence.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Si vous désirez savoir quel jugement il faut porter sur l'*histoire de la dernière guerre entre les Puissances Alliées et la France*, depuis peu imprimée à Florence chez le libraire Joachim Pagàni, je vous dirai que j'ai fixé mon attention sur la partie, qui concerne la guerre d'Espagne et du Portugal. Je puis vous assurer que d'après les fausses couleurs sous lesquelles les objets y sont présentés, d'après l'omission des faits essentiels et le peu d'exactitude de ceux qui y sont exposés, je l'ai trouvée fautive à tel point, qu'on peut dire avec certitude que les conditions nécessaires et même les principales de l'histoire, s'y font entièrement désirer.

Il est vrai que l'auteur se montre sincèrement partisan de la bonne cause ; mais par cela même son zèle peut induire le lecteur en erreur. Il devient donc indispensable de faire connaître que cet auteur a puisé dans des sources impures, telles que les bulletins français du temps; et s'il serait sans doute déplacé de tenter de faire des corrections partielles à un ouvrage qu'il faudrait refondre en entier, il ne paraîtra cependant pas hors de propos de vous donner quelque échantillon de son peu d'exactitude.

De la manière erronée, ou plutôt des fausses couleurs, sous lesquelles l'auteur présente les objets.

L'auteur dit (1) : « Napoléon s'était flatté que les Es-
» pagnols auraient été atterrés par ses menaces et que,
» comme les autres peuples, ils auraient baissé leur
» front devant cette nouvelle idole, que la crainte
» seule avait formée. Mais on a déjà dit que les Espa-
» gnols étaient une nation : ils coururent aux armes et
» déclarèrent guerre à mort à la France. Napoléon au-
» rait été trop stupide, s'il n'avait pas prévu l'issue de
» cette démarche ; il la devina, et tenta de s'en tirer
» avec honneur et de la manière la plus adroite. »

Tout ceci est une invention des révolutionnaires français, dont la vanité fut telle, qu'elle les empêcha de se croire vaincus même à l'époque où les alliés occupaient en 1814 la Capitale et le royaume de France. M. de Pradt dans son ouvrage intitulé, *Mémoires historiques de la révolution d'Espagne*, écrit dans le même sens que notre auteur. « Napoléon, dit-il, était aussi « pressé de quitter l'Espagne, que les Espagnols de le

(1) Tom. 1, pag. 171.

» voir partir. La face nouvelle, sous laquelle l'Espagne
» se présentait à ses yeux, le contrariait. Passé Valladolid, ses idées étaient changées d'une manière visible. Il n'écoutait pas, répondait avec distraction, et paraissait vouloir secouer une idée importune. »

On ne peut pas représenter un fait sous des couleurs plus fausses. Napoléon, il est vrai, abandonna l'Espagne en Janvier 1809, et confia à ses généraux les opérations subséquentes, non pour éviter de faire cette guerre, mais parce qu'il la crut terminée, et qu'il jugea que les opérations, qui restaient à faire, n'exigeaient plus sa présence. Il lui parut plus utile de se porter de sa personne en Allemagne, où il était sûr, au moyen de quelques batailles mêlées d'armistices, d'induire l'Autriche à faire la paix, ce qui effectivement eut lieu.

La vanité révolutionnaire se serait crue humiliée, si elle eût avoué que les troupes françaises et leurs meilleurs généraux ont dû céder au génie supérieur de l'immortel Wellington et à la fermeté de l'armée anglo-portugaise, démontrée invincible pendant le cours de cinq glorieuses campagnes. On a donc préféré adopter l'hypothèse, que Napoléon était déjà fatigué de la guerre d'Espagne à l'époque de 1809; et on a mis en avant que les armées françaises n'ont été vaincues que par l'effet d'un prodige nouveau, la résistance de la nation espagnole en masse; tout en méprisant individuellement ses armées régulières et en assurant hautement qu'elles disparaissaient toujours au premier choc des troupes françaises.

M. de Pradt établit sur cette base une discussion par trop curieuse et arrange un roman héroico-comique

sur le caractère du peuple espagnol, qu'il représente comme Africain et non Européen, propre seulement à faire la guerre en fuyant et retournant constamment au combat, à l'instar des anciens Parthes et Arabes; par conséquent incapable de la solidité des masses et de la régularité des mouvemens rapides, inventées par les peuples du Nord. Pour expliquer cette hypothèse, M. de Pradt l'attribue au long séjour des Vandales et des Arabes en Espagne, sans refléchir que le Portugal a souffert les mêmes invasions, et que les troupes portugaises soumises à la discipline, ont été le modèle de la fermeté, de la régularité et de la rapidité des mouvemens, partout où elles se sont trouvées en face des troupes françaises.

Le manque de discipline des troupes espagnoles, qui s'est maintenu presque sans altération dès le premier jusqu'au dernier jour de la guerre, doit plutôt être imputé à l'absence d'un gouvernement ferme et généralement obéi, qui eût pu vaincre les préjugés nationaux, en faisant, comme en Portugal, discipliner ses troupes par des officiers plus habiles, et qui fussent à même de faire ressortir la valeur de la nation.

M. de Pradt ne veut pas convenir que les vieilles bandes d'infanterie, qui sous Charles V et Philippe II se faisaient craindre des Français par la solidité et la régularité de leurs évolutions, fussent formées d'individus de cette même nation, qu'aujourd'hui il représente comme propre seulement à faire la guerre à la manière des Arabes et des Parthes; il soutient au contraire que ces bandes étaient composées d'étrangers sujets alors de la monarchie espagnole, comme les Flamands, Hollandais, Milanais, Napolitains, Allemands, etc.

La vanité révolutionnaire ne pouvait pas non plus se prêter à avouer que Napoléon, après avoir défait les faibles armées espagnoles, qui furent dissipées par lui dans un clin-d'œil en 1808, ait commis la faute de ne pas faire de suite la conquête de Portugal, avant qu'on eût pu former dans ce royaume cette invincible armée anglo-portugaise, qui a été si heureusement fatale à lui, aux généraux et aux troupes françaises. On a donc cherché une autre explication au phénomène de la cessation de l'invincibilité française, et pour cela, on a créé, comme on l'a dit plus haut, le nouveau prodige de la résistance en masse et individuelle de la nation espagnole,

Ut Deus intersit sit dignus vindice nodus.

La fable, d'après laquelle Napoléon, pour sauver son honneur, serait parti d'Espagne, avant d'être contraint à l'abandonner, s'évanouit sous la simple exposition des faits suivants.

L'insurrection du peuple exécutée presque simultanément sur tous les points d'un pays aussi vaste que l'Espagne; l'enthousiasme des Espagnols pour s'armer, qui paraissait promettre, comme dans les premières années de la révolution française, la création d'une immense armée révolutionnaire, qui ne tarderait pas à devenir regulière; l'héroisme déployé à la défense de Saragosse; la prise de l'escadre française, qui se trouvait à Cadix; l'événement encore plus incroyable et plus glorieux de la capitulation du général Dupont à Baylen; tous ces événemens, disons-nous, ont fait naître des espérances, qui ne se sont pas réalisées.

Le roi Joseph et les généraux français furent saisis

d'étonnement et sans consulter Napoléon, ils se pressèrent de se retirer en toute hâte derrière l'Ebre; estimant que leurs forces diminuées par différentes pertes et principalement par celle soufferte récemment à Baylen, n'étaient pas suffisantes pour faire la conquête de l'Espagne. Effectivement, quelque fut le nombre des troupes, il eût été insuffisant pour un tel objet, si le gouvernement espagnol avait eu dans le temps une volonté ferme et capable de faire discipliner ses troupes.

La première impression, que des événemens si peu prévus produisirent en Europe, fut très-vive et n'a pas été inutile aux premiers progrès de l'opinion favorable à la bonne cause, qui commença à s'insinuer dans les ames jusqu'alors atterrées depuis le Tage jusqu'à la Newa, au seul nom des armées françaises. Cependant Napoléon, après avoir réuni dans six mois de temps des forces imposantes, entra en Espagne vers la fin de l'année, et tout en écrasant, sans rencontrer presque de résistance, ces armées immenses seulement en nombre, que la Junte suprême se vantait d'avoir mises sur pied, vola à Madrid, et s'empara de toute l'Espagne, tandis que l'armée anglaise de sir John Moore, loin de tenter de lui résister, s'embarquait à la Corogne. Malgré tous ces avantages, il resta toujours dans la Péninsule un levain de résistance populaire, que les troupes françaises n'ont pas pu venir à bout de détruire d'abord; la première impression resta toujours, et on ne chercha pas à s'expliquer pourquoi l'Espagne n'était pas réellement subjuguée, malgré les triomphes de Napoléon.

Après la capitulation de Madrid et la destruction de toutes les armées espagnoles, Napoléon n'a point vu

dans l'intérieur de la Péninsule, d'autre ennemi, que l'armée anglaise de sir John Moore, laquelle, n'ayant jamais bougé de Salamanque, pas même pour secourir Madrid, avait fait un mouvement en avant vers Saldagna et Sahugon, précisément après la perte de cette capitale. En conséquence Napoléon se flatta de pouvoir lui couper la retraite au moyen des marches rapides habituelles aux troupes françaises. Sir John Moore en fut averti à temps, et craignant, attendu l'interposition de l'armée française, de ne pouvoir plus rentrer en Portugal, donna des ordres pour faire arriver des transports à la Corogne, et se retira en toute hâte sur ce port. Napoléon le poursuivit en personne jusqu'à Astorga (1), mais convaincu qu'il ne pouvait pas avoir la gloire de prendre l'armée anglaise toute entière, comme il s'en était flatté, ne jugeant plus sa présence nécessaire en Espagne, il chargea les maréchaux Soult et Ney de la poursuite ultérieure, en leur donnant l'ordre emphatique de jetter les Anglais dans la mer. Il retourna à Madrid, et peu de temps après il parut sur le Rhin et à Vienne.

Mais qui pourrait croire que M. de Pradt, malgré son roman, ait laissé échapper dans ce passage de son histoire, l'aveu douloureux de la faute que Napoléon a commise alors de ne pas entrer en Portugal, mesure qui lui aurait épargné, dit-il, tout le mal que l'armée portugaise lui causa par la suite? Il ajoute (2) qu'un jour l'ordre *fut donné de se tenir prêt à marcher sur Lisbonne* : quand on n'a pas été au quartier-général français, on ne peut pas contredire M. de Pradt; mais l'évidence des faits ci-après exposés s'oppose à la vérité de cette assertion.

(1) V. note 1.
(2) Pag. 211.

Avant l'arrivée de Napoléon à Astorga, l'armée française, qui aurait pu entrer en Portugal, était en entier dirigée contre sir John Moore vers la Corogne, et après l'embarquement des Anglais dans ce port le 17 janvier, le maréchal Soult du côté de la Galice, et le maréchal Victor du côté de l'Estramadure espagnole, se mirent en mouvement contre le Portugal, le premier dès le commencement de février, le second plus tard, Quels en ont été les résultats, on le verra ci-après. Napoléon n'a donc pas commis la faute de ne pas donner l'ordre de marcher sur le Portugal, ni celle de l'avoir revoqué; la faute qu'il a commise, est celle d'en avoir considéré la conquête, comme une affaire, qui n'offrait aucune difficulté. En effet on a publié alors dans le *Moniteur* que trois ou quatre mille Anglais, qui restaient en Portugal sous sir J. Craddock étaient réunis à Lisbonne et prêts à s'embarquer; ce qui était très-vrai. On promettait dans le même journal que bientôt les aigles françaises seraient plantées sur les murs de Lisbonne : et même dans le XXXIIIme. bulletin de l'armée française en Espagne, on prophétisait que Soult entrerait à Porto entre le 15 et le 20 mars, et à Lisbonne entre le 20 et le 29 du même mois. Si M. de Pradt veut soutenir que Napoléon ait commis une faute de ne pas avoir marché contre le Portugal, sans se soucier des troupes de sir John Moore, nous ne prétendons pas décider cette question militaire; mais Napoléon aura toujours pour s'en excuser, non-seulement la certitude que sir J. Craddock ne pensait pas faire la moindre résistance avec le petit nombre de troupes, qui lui restaient à Lisbonne, mais encore le peu de cas qu'il faisait des troupes portugaises; mépris assez justifié (1) par l'information bien véridique, qu'il

(1) V. note 2.

avait reçue, qu'à cette époque, elles n'étaient formidables, ni par leur nombre, ni par leur discipline. Il a cru d'ailleurs qu'une fois le Portugal occupé de rechef par ses troupes, les Anglais perdraient tout désir d'y revenir. Cependant la véritable excuse de Napoléon sous le point de vue militaire paraîtra mieux dans tout son jour, d'après le récit que nous allons faire de la tentative du maréchal Soult contre le Portugal.

Les mêmes troupes anglaises, qui s'étaient retirées dans le plus épouvantable désordre depuis Lugo jusqu'à la Corogne, abandonnant sur la route artillerie, munitions, hommes et chevaux, à peine arrivées à la Corogne, font volte-face ; elles se battent héroïquement et repoussent les Français avec une telle bravoure, qu'elles peuvent s'embarquer sans opposition de la part de ces derniers. Sir John Moore fut blessé mortellement pendant l'action, et le général Hope ramena les troupes en Angleterre, où la consternation fut générale, quand on y eut la certitude que de toute l'armée anglaise il n'était revenu que quelques milliers d'hommes, nuds et harassés, et qu'on avait perdu tout le matériel de l'armée. Il n'y avait que la gloire militaire, acquise à la dernière bataille, qui consolait un peu de tant de désastres.

Ce douloureux événement, c'est-à-dire, l'embarquement de l'armée anglaise à la Corogne, eut lieu le 17 janvier, et dès le 10 février, le maréchal Soult se trouvait déjà sur les bords de la rivière Minho, limite septentrionale du Portugal de ce côté là, et en mesure de passer la rivière à gué, pour réaliser les prophéties du *Moniteur* précité. Ce maréchal choisit, pour effectuer le passage de son armée, un point peu distant de l'embouchure près de la mer, et où la rivière est par consé-

quent plus large et plus profonde : il y rencontra une résistance, à laquelle il était loin de s'attendre; ses bateaux furent coulés bas par l'artillerie servie par les paysans portugais et établie sur la rive gauche, ce qui le força à renoncer, le 4 mars, à son projet. Soult prit donc le parti de remonter le Minho jusqu'à Orense, où les deux rives se trouvent sur le territoire espagnol, ce qui le mit à même d'y passer la rivière sans opposition, mais le força à changer en partie son plan, en entrant en Portugal par une autre province, celle de Traz-os-Montes. Le maréchal entra dans la place de Chaves le 12 mars, traversa la montagne de Gevez, et après avoir surmonté la résistance tumultueuse qu'on lui opposa dans la province de Minho, il prit à-peu-près d'assaut la ville de Porto le 29 mars 1809.

C'est ainsi que le maréchal Soult perdit à-peu-près un mois, se confiant, selon la chronique scandaleuse du temps, aux intelligences secrètes, que, dit-on, il avait pratiquées avec un ingénieur qui lui avait promis qu'on ne lui ferait point de résistance au passage de la rivière sur le point où il le tenta d'abord, et qui sans cela n'était nullement propre à effectuer une telle entreprise. Que cela soit dit (1) cependant, sans prétendre troubler les cendres de cet ingénieur, auquel le peuple de cette province ôta ensuite la vie avec la plus grande atrocité, parce qu'on le soupçonnait coupable de trahison. Quoiqu'il en soit de cette dernière circonstance, toujours explique-t-elle le retard du maréchal Soult, et ce qui l'a empêché d'entrer à Porto le jour signalé par le *Moniteur*.

---

(1) Effectivement l'innocence de cet officier parait avoir été pleinement reconnue depuis. *(Note du traducteur.)*

Tout le monde connaît l'importance du temps dans les opérations militaires, nous allons voir combien cette perte a été fatale aux Français.

Le maréchal Soult s'arrêta à Porto pendant tout le mois d'avril; il voulut jouir de son triomphe dans cette belle ville. Se flattant de devenir roi de Portugal, il permit à quelques imbéciles de le saluer du titre de Nicolas Ier. Il est probable que son intention était aussi de donner le temps au maréchal Victor d'arriver, puisque les deux maréchaux devaient opérer leur jonction dans la province de Beyra. Il y a plus : Soult, voulant que ses troupes passassent la rivière Tamega sur le pont d'Amarante, probablement afin de se mettre à même de communiquer plus facilement avec Victor, méprisa la résistance que lui opposaient les habitans de ce malheureux pays et fit fort peu de cas du général *Silveira*, qui, après avoir repris la place de Chaves, s'était jetté dans Amarante; de sorte qu'il envoya constamment contre ce dernier des forces inférieures à l'entreprise qu'il avait en vue. Ces demi-mesures lui faisant toujours perdre du temps, il ne força le pont que le 2 mai. Sur ces entrefaites, Victor devait, du côté de l'Estramadure espagnole, forcer le pont d'Alcantara sur le Tage, et pénétrer dans la province de Beyra pour effectuer sa jonction avec le maréchal Soult, mais il ne se hâta pas de le faire. Le 28 mai, quand Soult était sur le point d'entrer à Porto, Victor s'arrêta dans l'Estramadure espagnole, y gagna la bataille de Medelin sur le général Cuesta, affaire qui ne fut autre chose qu'une répétition de toutes les batailles des armées espagnoles, c'est-à-dire, une déroute instantanée, et n'arriva que le 14 mai au pont d'Alcantara, où, éprouvant la résistance glorieuse que fit la *Légion Lusitanienne* (corps ainsi

dénommé et créé dans la dernière guerre), il prit ce corps pour l'avant-garde de l'armée anglo-portugaise et n'osa s'aventurer plus loin en Portugal.

Le retard ou l'irrésolution des deux maréchaux Soult et Victor ont ainsi sauvé le Portugal et ont préparé les voies au premier et grand succès de sir A. Wellesley (lord Wellington) obtenu au passage du Douro. Ce triomphe, quoique le premier dans l'ordre des temps, n'est pas toutefois le dernier, quant au mérite, parmi les plus brillantes victoires de ce général; car le passage d'une rivière aussi large et aussi rapide devant l'ennemi, suivi de la surprise de l'ennemi à Porto et de leur fuite précipitée, au moyen de laquelle Soult chercha à sauver les débris de son armée (dans ce même royaume de Galice d'où il était parti), abandonnant aux vainqueurs qui le poursuivaient à travers les montagnes, canons, munitions, chevaux, etc., paraîtrait plutôt, disons-nous, un coup de la fortune, qu'un acte de prudence; s'il n'était pas justifié par la série non interrompue d'avantages obtenus en cinq campagnes successives contre les mêmes troupes françaises et leurs meilleurs généraux.

Nous venons de montrer que Napoléon n'a pas abandonné l'Espagne, pour se tirer de la lutte avec honneur, mais parce qu'il a cru sa conquête tout-à-fait terminée : nous avons prouvé ensuite que la faute ne fut pas celle de ne pas avoir donné l'ordre d'envahir le Portugal, ou de l'avoir révoqué, mais bien celle d'avoir envisagé l'entreprise, comme trop facile : nous venons aussi de signaler quelques-unes des causes qui ont fait retarder l'exécution de l'ordre positif donné aux maréchaux Soult et Victor, causes qui, ayant empêché les prophéties du *Moniteur* de se réaliser, ont depuis le mois de janvier

jusqu'à la fin de mai, préservé le Portugal d'une invasion à laquelle il n'était nullement alors en état de résister. Il convient maintenant de démontrer comment et par quels moyens la situation militaire du Portugal changea subitement d'aspect dans le mois de mai, ou plutôt expliquer comment cet astre brillant qui, après avoir jetté une si éclatante lumière en 1808, s'était obscurci tout-à-coup, a reparu de rechef sur l'horizon plus brillant que jamais, en répandant une lumière qui ne s'est pas encore éteinte : (on voit assez que nous voulons parler de sir Arthur Wellesley, lord Wellington); et dire comme il fut envoyé de nouveau en 1809 pour prendre le commandement des troupes anglaises dans la Péninsule.

L'auteur de l'*Histoire de la dernière guerre entre les Puissances alliées et la France* ne tient aucun compte de ces événemens; ils ont été néanmoins les plus décisifs pour la liberté de l'Espagne, et par une suite naturelle pour celle de tout le continent de l'Europe. On doit ici insister sur ce que nous avons déjà fait observer, que si le royaume de Portugal eût été réoccupé par les Français en 1809, il est plus que probable que toute résistance populaire aurait bientôt cessé dans la Péninsule.

Le roi Joseph ayant dans son parti au moins huit mille personnes appartenant aux classes supérieures (c'est le nombre de partisans de Joseph que l'on croit réfugiés en France), n'aurait eu nul besoin de plus d'individus pour faire marcher le gouvernement civil. Pour ce qui regarde la force militaire, les troupes françaises, et même celle espagnoles organisées et commandées par des officiers français, auraient probablement réduit bientôt les *Guerillas* espagnoles au silence. Un Nicolas Ier. ou

un Masséna Ier. en aurait fait autant en Portugal. Le lecteur se complaira probablement à faire le rapprochement de ce raisonnement et de l'assertion de M. de Pradt, qui prétend que l'Espagne aurait triomphé également sans le secours des Anglais.

Les *Guerillas* espagnoles ont été fort utiles aux progrès de l'armée anglo-portugaise, en multipliant les embarras et les privations autour des troupes françaises; mais leur nombre était bien peu considérable avant 1810. D'après l'opinion de témoins oculaires, ces bandes s'organisèrent plutôt par suite d'atrocités particulières commises par les Français, que d'après le résultat d'une détermination nationale. Leur importance s'est accrue de même à mesure que l'armée anglo-portugaise attira sur elle-même la meilleure partie des troupes françaises, qui par suite de ces opérations furent forcées de dégarnir plusieurs points de l'Espagne. Enfin les *Guerillas* espagnoles ne peuvent être considérées sous un autre point de vue que les bandes des *Aretini* et autres insurgens d'Italie, qui, si une armée eut rempli les mêmes fonctions envers les peuples de cette contrée, leur eussent rendu les mêmes services, que les *Guerillas* espagnoles envers les peuples de la Peninsule.

Revenant à notre sujet, il est hors de doute que Napoléon en 1809 a affaibli son armée en rappellant sa garde impériale et d'autres troupes, qu'il fit filer en Allemagne; que le maréchal Victor a apporté trop des délais dans ses opérations et qu'en général les autres généraux français ont eut tort de négliger de dissiper la Junte suprême retirée à Aranjuez et depuis à Seville, et d'occuper Cadix. Il est aussi vraisemblable qu'il n'a pas regné entre les généraux français et Joseph cet

esprit de coopération, que la présence seule de Napoléon rendait efficace. Toutes ces causes réunies et sur-tout la libération presque miraculeuse du Portugal, en 1809 ont fait revivre des espérances dans l'esprit des peuples.

On a déjà fait mention du découragement universel de la nation anglaise à l'arrivée des faibles restes de l'armée de sir John Moore. Tous ceux qui étaient contraires à la continuation de la guerre, ont élevé la voix avec force et ne voulaient voir dans l'avenir que des désastres. Ils croyaient l'Espagne perdue sans ressource et qualifiaient d'entreprise absurde et téméraire la continuation de la guerre dans ce pays avec une armée anglaise. Le fameux ex-ministre lord Greenville soutenait dans le parlement, qu'il valait mieux conserver l'armée anglaise à bord des bâtimens, menaçant successivement tous les ports sur les côtes, débarquant tantôt sur un point, tantôt sur un autre, pour fatiguer les troupes françaises sans se compromettre avec elles. L'espoir de soutenir le Portugal paraissait chimérique à tout le monde, et le projet d'aider les Portugais à former une armée regulière était tourné en derision. Cette doctrine était professée non seulement par les feuilles publiques et dans les débats parlementaires, mais un bon nombre d'officiers anglais l'appuyaient fortement. Telle était l'injure que l'on faisait à la masse de la nation portugaise, ou plutôt telle était l'impression qui était restée dans l'esprit des Anglais, d'après les relations des voyageurs infidèles et d'observateurs superficiels.

Les Portugais, qui à l'exemple des Espagnols s'étaient soulevés dès le mois de juin 1808 contre les Français, et qui par le canal de la Junte ou des gou-

vernemens populaires formés dans différentes provinces, avaient demandé au gouvernement anglais des officiers et des armes, les voyaient accordés aux Espagnols avec profusion, tandis qu'ils n'avaient reçu pendant long-temps que cinq mille fusils, qui leur furent livrés par sir Arthur Wellesley la première fois qu'il débarqua en Portugal sur la fin de juillet 1808.

Les Portugais n'en furent pas rebutés et ils demandèrent constamment à l'Angleterre des armes et sir Arthur Wellesley, pour les commander. Cet illustre guerrier avait fait un très-court séjour en Portugal, l'année précédente, et avait eu à peine le temps de gagner la bataille de Vimeiro, puisqu'avant que l'affaire fut terminée, il se trouva remplacé par un général plus ancien envoyé d'Angleterre pour commander l'armée, sir Henry Burrard, lequel eut la générosité ou plutôt le bon esprit de lui laisser le commandement de la journée. Ce dernier fut encore remplacé par un troisième général plus ancien sir John Dalrymple. La bataille de Vimeiro, quoiqu'à peine qualifiée par les Français du titre de reconnaissance générale, a cependant contraint le général Junot à proposer une capitulation, qui fut promptement acceptée et confirmée par la *fameuse convention de Cintra* du 30 août 1808, en vertu de laquelle l'armée du général Junot fut transportée en France sur des bâtimens anglais, avec la pleine liberté d'agir militairement.

Quoiqu'une pareille convention déplût extrêmement aux Portugais, la promptitude avec laquelle ils virent leur capitale délivrée, la certitude que tous les succès militaires étaient dûs à sir Arthur Wellesley et à la rapidité de ses marches, avaient laissé une impression

vive et profonde dans l'esprit des soldats portugais. L'on dirait qu'il y a une sympathie chez les braves, qui leur fait deviner le héros. Le spectacle d'une grande audace n'est jamais regardé avec indifférence par les cœurs naturellement courageux. Le fait est que les Portugais demandaient unanimement sir Arthur Wellesley pour les commander. Diverses causes se combinèrent heureusement alors pour seconder leurs vœux. La première a été très-certainement le retard des invasions des maréchaux Soult et Victor; la seconde a été la résistance qu'on leur opposa, laquelle quoique faite, pour la plupart, par des troupes irrégulières, réunies d'une manière tumultueuse et dépourvues de tout, donna néanmoins lieu à un changement d'opinion à l'égard des soldats portugais. Quelques officiers étrangers au service d'Angleterre, et qui par hasard se trouvèrent dans des affaires avec ces troupes, firent des rapports avantageux au gouvernement anglais, sur les dispositions courageuses et les qualités militaires des Portugais. Les préjugés furent ainsi détruits et l'utilité de former une armée portugaise, complettement disciplinée par des officiers de choix, fut reconnue par plusieurs personnes. Le génie militaire de sir Arthur Wellesley le poussait naturellement à désirer des occasions de se signaler et son amour propre était flatté de la bienveillance, que lui témoignait un peuple étranger. La famille Wellesley croyait qu'elle pourrait toujours faire accroître l'influence qu'elle avait dans son pays, si elle joignait la réputation militaire de sir Arthur Wellesley à la réputation politique de son frère aîné, le marquis de Wellesley. Sir A. Wellesley avait cependant contre lui la circonstance de n'être qu'un des derniers généraux dans l'ordre du

tableau. A la cour de Londres, comme dans les autres cours de l'Europe, l'ancienneté est un grand titre et porte avec soi un préjugé favorable au mérite. Aussi ceux même, qui accueillaient l'idée d'envoyer encore une armée en Portugal, rejettaient peut-être aussi la proposition d'en confier le commandement à un général aussi jeune. Le ministère anglais adopta alors un terme moyen ; ce fut celui d'offrir au gouvernement de Lisbonne le général Beresford, pour organiser et discipliner l'armée portugaise; ce militaire distingué, aux lumières, à l'esprit de justice et à la fermeté duquel l'armée portugaise est redevable de cette admirable discipline, qu'elle a depuis déployée pendant tout le cours de la guerre, n'arriva à Lisbonne que très-peu de jours avant l'entrée du maréchal Soult à Porto, le 29 mars.

Le commandement et l'organisation de l'armée furent confiés à ce général par le gouvernement portugais. Il trouva le royaume dans une très-grande agitation après la perte de la ville de Porto. Quelques officiers l'avaient suivi, mais il n'avait pas amené de troupes anglaises. Celles de cette nation, que sir. J. Craddock avait à Lisbonne, n'allaient pas, comme l'on a déjà dit, au-delà de trois ou quatre mille hommes.

Le danger était donc éminent et le temps n'était pas propre pour opérer les changemens nécessaires dans l'armée portugaise. Le général Beresford ne se laissa pas abattre par la difficulté des circonstances. Sur ces entrefaites les amis de sir A. Wellesley prévalurent en Angleterre, et il fut choisi pour commander une nouvelle expédition en Portugal. Mais la lutte des partis fait toujours perdre du temps, et sir Wel-

lesley n'est sorti d'Angleterre qu'à la fin d'avril; il écrivait lui même qu'il craignait d'arriver trop tard.

Ce général amenait avec lui une partie des troupes qu'il devait commander. Le général Craddock, son ancien en grade, fut expressément nommé gouverneur de Gibraltar, afin de céder au premier le commandement des corps qu'il avait à Lisbonne, et qui devaient être renforcés par quelques milliers d'Anglais revenus de Cadix, où les Espagnols n'avaient pas voulu les recevoir, croyant n'en avoir pas alors besoin (1).

Le gouvernement portugais nomma sir Arthur Wellesley maréchal-général des troupes portugaises, afin qu'il pût avoir le commandement des deux nations. D'après ces dispositions, le maréchal Beresford dut servir sous ses ordres, quoiqu'il fut commandant en chef des troupes portugaises.

Sir Arthur Wellesley ayant reconnu, à son arrivée à Lisbonne, que les maréchaux Soult et Victor avaient perdu un temps précieux, comprit que la fortune ne l'avait pas trahi, et il n'eut garde d'imiter les maréchaux français. En conséquence il fit mettre en mouvement toutes les troupes vers le nord du royaume, ne s'arrêta de sa personne que fort peu de jours à Lisbonne, et il parut si positivement décidé à forcer le passage de Douro, que, parmi les anecdotes du temps, on rapporte, qu'étant à table avec ses officiers, avant

(1) Vers la fin de cette année 1809, et tout de suite après la dispersion de la Junte de Séville, les Français tentèrent de surprendre Cadix, mais le général duc d'Albuquerque se jetta à temps dans la ville avec un corps de cavalerie, et la sauva ainsi par miracle. Par la suite le gouvernement espagnol changea de résolution, et reçut garnison portugaise et anglaise, quand les Français entreprirent formellement le siège de la ville.

de quitter Lisbonne, il aurait proposé, à la manière anglaise, le toast suivant *à ceux qui entreraient dans la ville de Porto, ou dans l'endroit où elle aurait existée.*

On a déjà assez fait remarquer, pour un ouvrage du genre de celui-ci, combien le passage du Douro, effectué le 12 mai, a été brillant. Sir A. Wellesley poursuivit l'armée française jusqu'à la frontière septentrionale du Portugal, du côté de la Galice. Delà il revint sur ses pas vers la province de Beira, et après quelques semaines de repos donné aux troupes, il entra en Espagne au commencement de juillet, à la tête de trente mille Anglais, seulement, et ayant effectué sa jonction avec le général Cuesta, qui commandait quarante mille Espagnols. A Talavera de la Reyna, distante 18 lieues de Madrid, il accepta la bataille que lui livra le roi Joseph, d'après l'avis du maréchal Jourdan, le 28 juillet 1809. Les Français furent repoussés; mais l'affaire ne fut pas décisive, parce que les troupes du général Cuesta ne bougèrent point, de manière que les Espagnols ne prirent pas part au combat, à l'exception de ceux qui, sous les ordres du duc d'Albuquerque et du général de Bassecourt, avaient été incorporés à l'aîle gauche des Anglais. Une nouvelle bataille aurait décidé, et peut-être malheureusement pour toujours, du sort de la Péninsule, si sir Arthur Wellesley n'avait pas été informé à temps que le maréchal Soult, après avoir reçu des renforts, s'avançait du côté du royaume de Léon, par l'Estramadure, pour lui couper la retraite du Portugal. En conséquence, sir Arthur Wellesley se retira vers Merida, laissant au général Cuesta ses soldats blessés à la bataille de Talavera. Ce dernier général opéra sa retraite à l'approche des

Français, et les blessés anglais tombèrent au pouvoir de l'ennemi.

Le maréchal Beresford était sorti du Portugal avec un petit corps de troupes portugaises, pour s'opposer à la marche du maréchal Soult, mais soit par le mauvais état de l'organisation de l'armée portugaise, soit par la faute du commissariat, il ne s'était pas mis à portée d'arrêter les progrès de ce maréchal, circonstance qui rendit la retraite de sir Arthur Wellesley de Talavera forcément nécessaire. Sir Robert Wilson (1), qui commandait la Légion Lusitanienne et quelques corps espagnols, et qui pouvait être considéré comme la garde avancée de sir Arthur Wellesley, s'étant aventuré jusqu'aux portes de Madrid, se trouva coupé de l'armée anglaise : ce ne fut qu'avec des peines infinies qu'il réussit à ramener sa légion en Portugal.

Nous nous sommes un peu arrêtés sur cette époque, parce qu'elle est une des plus mémorables de la guerre d'Espagne, et parce que l'auteur de l'*histoire de la dernière guerre* n'en tient aucun compte. Ce qui caractérise cette époque d'une manière distinctive, c'est 1°. qu'alors la courte guerre d'Autriche était déjà terminée par la malheureuse paix de Vienne, ou pour mieux dire, par l'armistice de Znaym, qui la rendit nécessaire. Et qu'a donc gagné le continent aux batailles d'Esling et de Wagram? Qu'a-t-on gagné aux batailles des Prussiens et des Russes, à Jéna et à Friedland? Tout cela n'a servi qu'à resserrer le joug sous lequel Napoléon tenait le continent. 2°. Que le peu d'exactitude apportée par les maréchaux français dans

---

(1) Voyez note 3.

l'exécution de l'ordre d'envahir le Portugal, et la résistance, quoiqu'en partie tumultueuse, que les Portugais leur opposèrent, ont donné le temps nécessaire pour vaincre les obstacles qui retardaient l'arrivée glorieuse de sir Arthur Wellesley, et ont sauvé ce royaume de la seconde catastrophe qui le menaçait en 1809. 3°. Que la Junte suprême qui avait fui de Madrid à Aranjuez, et de cette dernière ville à Séville, a eu par-là le temps nécessaire pour former des armées de nouvelle levée (1), lesquelles, quoiqu'incapables de soutenir le choc des armées françaises, les fatiguaient et les inquiétaient, et probablement auraient acquis la discipline qui leur manquait, si toutes ces belles espérances ne s'étaient pas évanouies par la bataille d'*Ocagna*, dont les suites immédiates furent la retraite de sir Arthur Wellesley de Merida, la dispersion de la Junte suprême de Séville, et plus tard le siège formel de Cadix. 4°. Que le Portugal, quoiqu'il fût resté depuis le mois d'octobre 1808, c'est-à-dire, depuis la *convention de Cintra*, le point unique du continent, exempt du joug français, a été néanmoins continuellement envahi, ou menacé de l'être jusqu'en 1812.

M. de Pradt dit que la guerre d'Autriche a sauvé l'Espagne. On a prouvé qu'il n'était plus question de l'Espagne au commencement de 1809, après la retraite de sir John Moore, et encore moins à la fin de la même année. Après la bataille d'Ocagna, l'Espagne était décidément perdue pour les Espagnols. On pourrait dire, avec plus de fondement, que la guerre d'Autriche a indirectement sauvé le Portugal, parce qu'elle

(1) Voyez note 4.

a donné lieu à l'erreur de Napoléon, de croire que sa présence était plus nécessaire en Autriche qu'en Portugal; cependant la guerre d'Autriche aurait été terminée tout de même, sans aucune conséquence utile pour la Péninsule, si les maréchaux français avaient fait leur devoir dans les premiers mois de 1809. Sir Arthur Wellesley ne serait pas arrivé à temps au mois de mai.

La vérité de cette assertion devient palpable, d'après la résolution prise par Napoléon en 1810, d'envahir le Portugal avec l'armée confiée au maréchal Masséna, laquelle était regardée par tout le monde comme invincible, et pour le nombre et pour la qualité des troupes. Si Napoléon a pu détacher 115 mille hommes des armées qu'il avait en Espagne, pour faire la conquête du Portugal; si pendant les dix mois de cette invasion, il ne s'est passé aucun événement militaire de quelque importance dans la Péninsule; si les Espagnols n'ont pu faire aucun mouvement pour profiter de la diversion du maréchal Masséna et de celle du maréchal Soult, qui avait reçu l'ordre de prendre Badajos et occuper la rive méridionale du Tage, en Portugal; il devient évident que Napoléon était à-peu-près le maître de l'Espagne dans les années 1809, 1810 et 1811, comme il l'était du reste du continent. Il résulte qu'au lieu de considérer sous un point de vue sécondaire les événemens militaires du Portugal, et de donner toute l'importance aux mouvemens de l'Allemagne, l'auteur devait considérer la cause du Portugal, à cette époque, comme la cause de tout le continent.

Napoléon a bien montré qu'il avait compris très-parfaitement et assez à temps, quelle était la dif-

ficulté, qui pouvait l'empêcher de vaincre l'insurrection de l'Espagne, c'est-à-dire, les secours, que celle-ci pouvait recevoir de l'Angleterre. Avant donc de poursuivre cette entreprise, il chercha en 1808 à obtenir dans les conférences d'Erfurt, non seulement l'assentiment de l'empereur Alexandre à tous ses projets sur l'Espagne, mais encore l'appui de ce souverain pour offrir conjointement la paix à l'Angleterre, à condition que celle-ci eût à abandonner la cause de ceux que, par une expression impie, il appellait *insurgés espagnols*.

L'Angleterre rejetta, il est vrai, la paix offerte à de telles conditions, et s'est même alliée publiquement dès le mois de juin 1808, avec les députés espagnols arrivés des Asturies à Londres, lesquels furent bientôt suivis par les députés de la Galice et de l'Andalousie : mais aussi Napoléon, ne pouvant plus reculer, prit le parti d'entrer en Espagne. Dès son arrivée, voyant d'une part combien il lui était facile de détruire toutes les armées espagnoles, que la Junte suprême se vantait d'avoir mises sur pied, au nombre de 400 ou 500 mille hommes, et d'autre part que les troupes anglaises abandonnaient en toute hâte la Péninsule, il jugea la guerre entièrement terminée. Il considéra la conquête du Portugal comme très-facile, dans ce temps-là; et il ne pensa pas que l'Angleterre pourrait faire dans ce royaume ce qu'il avait cru qu'elle aurait fait en Espagne, c'est-à-dire créer une armée nombreuse et formidable. Cette erreur de Napoléon doit surprendre d'autant moins que les Anglais en ont commis une pareille pendant deux ans, c'est-à-dire de ne faire aucun cas de la coopération du Portugal et de diriger toute leur attention en faveur des Espagnols.

La situation de l'Espagne par rapport à sa contiguïté avec la France, sa plus grande extension, sa population plus que triple de celle du Portugal, devaient naturellement produire ce raisonnement superficiel. Aucune des guerres modernes faites dans la Péninsule ne pouvait présenter des données propres à faire connaître l'importance du Portugal, sous le rapport de la liberté de l'Espagne; il fallait pour cela recourir aux guerres, qui dans des temps anciens furent entreprises par Viriate et Sertorius (1). Ceux-ci ont commencé par s'assurer de la possession du Portugal, avant d'entreprendre la libération de l'Espagne, et ils l'avaient presque obtenue sur les Romains, au moment où ils furent traitreusement assassinés.

Ainsi le cinquième et le plus remarquable caractère de cette époque (1809) sera le changement d'opinion chez les Anglais, qui dès lors ont prêté l'oreille aux propositions des Portugais et leur ont donné des moyens abondans pour former une armée.

On avait omis jusqu'à-présent de parler de ce dernier caractère, parce que ces considérations deviennent plus évidentes, quand on réfléchit sur les événemens de 1810 et 1811. Il est vraisemblable que la prétendue bataille de Borrosa près Cadix le 15 mars 1811 a contribué autant que celle de Talavera à convaincre les Anglais de l'impossibilité de former une armée anglo-espagnole. Depuis cette époque les Anglais n'ont plus pensé à entrer seuls en Espagne; et après la retraite de Masséna en mai 1811, il n'y a eu que l'armée anglo-portugaise, qui ait pu s'y montrer. Quelques corps espagnols peu nombreux et insignifians se sont réunis

(1) Voyez note 5.

de temps en temps à cette armée, mais pour la plupart les Espagnols ont agi uniquement en *Guerrillas* : on peut ajouter qu'ils ont pris très-peu de part aux affaires sérieuses et brillantes, qui ont eu lieu depuis 1809.

Aucune, par exemple, à la bataille de Bussaco du 27 septembre 1810 et pendant tout le temps de l'invasion de Masséna.

Aucune aux assauts de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz en 1812.

Une *très-petite et faible* à la bataille d'Albuerra le 16 mai 1811.

Aucune, pour ainsi dire, à la bataille de Salamanque le 21 juillet 1812.

Une *très-petite* à celle de Vittoria le 21 juillet 1813.

Aucune à l'assaut de St.-Sebastien.

Une *très-petite* aux différentes batailles sous Pampelune et dans les Pyrennées.

Une *très-petite* aux différentes affaires près Bayonne.

Une *très-petite* à la bataille d'Orthez le 13 Février 1814.

Une *faible* à la bataille de Toulouse le 10 avril 1814.

Il est donc démontré que l'auteur de l'Histoire en question a représenté la guerre sous un faux jour :

1°. Quand il commence son Histoire de la dernière guerre de l'époque du mariage de l'impératrice Marie-Louise, célébré le 10 avril 1810.

2°. Quand il omet de parler des triomphes de lord Wellington en Portugal et des efforts des Portugais, qui ont été le premier pas décisif pour la liberté du continent.

3°. Quand il fait constamment agir une armée anglo-espagnole, qui n'exista jamais, et omet l'armée anglo-portugaise, qui est celle qui cueillit tous les lauriers de la guerre de la Péninsule.

4°. Quand il fait paraître le gouvernement espagnol, comme acteur principal pendant toute la guerre, lorsqu'il cessa d'agir presqu'entièrement après la dispersion de la Junte de Séville en 1809, et qu'il n'avait pas pu se soutenir à Cadix sans la garnison anglaise et portugaise.

5°. Quand il affirme que la guerre d'Autriche a été une diversion suscitée par les Anglais en faveur de l'Espagne, sans se rappeller que dans l'année même 1809, l'Angleterre envoya la fameuse expédition à l'Ile de Walcheren, pour faire une diversion en faveur de l'Autriche elle-même.

6°. Quand il soutient, sans le prouver, que Napoléon ait voulu se tirer avec honneur de la guerre d'Espagne, affirmant, avec la même insuffisance de preuves, qu'il ait voulu faire fuir le roi Ferdinand de Valençay, et qu'à cette fin on ait suscité le baron Kolli, gratuitement qualifié d'imposteur.

De l'omission des faits et de l'inexactitude avec laquelle ils sont exposés.

Comme l'inexactitude de l'auteur est déjà prouvée par tout ce qui est écrit dans l'article précédent, il suffira maintenant de prouver l'omission des faits. L'auteur ayant fixé le point, d'où il voulait commencer son histoire, à l'époque du mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise, qui fut célébré le 10 avril 1810, il était de rigueur pour lui de rapporter l'invasion de Masséna, qui commença par la prise de Ciudad-Rodrigo, le 15 juillet 1810, et dura jusqu'à la fin de mai 1811, quand le Portugal fut entièrement évacué par les Français.

Il y a une contradiction absurde entre le titre et l'ouvrage. Pendant la période de l'invasion de Masséna, il n'y avait de guerre sur le continent qu'en Portugal; et l'auteur dans la première année de son histoire de la guerre, parle précisément de toute autre chose que de guerre. Où a-t-il donc vu à cette époque rencontrer de résistance aux volontés de Napoléon quelqu'autre part qu'en Portugal? A quelle époque de la dernière guerre Napoléon a-t-il été considéré plus puissant qu'alors? Toute l'Italie était à lui : par son mariage il obtint l'assentiment de l'Autriche; la Prusse n'existait pas; l'Allemagne sous le nom de *Confédération du Rhin* lui obéissait; la Russie ne déviait pas de son système continental (1); et enfin la nation suédoise, en choisissant pour successeur au trône un général français, a fait voir clairement quelle était dans ce moment l'opinion du continent sur la puissance française et sur la prépondérance des principes révolutionnaires.

(1) Voyez note G.

L'auteur, en s'occupant de cette période, omet précisément de parler de l'unique pays du continent et des seuls événemens militaires, dont il fut le théâtre, qui étaient dirigés contre Napoléon! Qui a douté un instant de l'issue de la nouvelle invasion du Portugal, quand on a vu confier une armée aussi importante à celui qui, parmi les généraux français, était apellé *l'enfant gâté de la victoire.*

Quand on apprit le premier revers que ce général essuya à Bussaco, où les troupes portugaises donnèrent les premières preuves remarquables de leur intrépidité et de leur discipline, et que, nonobstant les progrès que les Français avaient faits, après la bataille, pénétrant jusqu'à Torres-Vedras, il resta pétrifié devant les lignes, comme à l'aspect de la tête de Méduse, sans oser les attaquer; quand on sut que tous les renforts (qui, traversant librement l'Espagne, l'avaient rejoint,) ne l'avaient pas fait avancer d'un pas de plus et que sur ses derrières les milices (1) portugaises faisaient des prodiges de valeur; quand on entendit parler de l'héroïsme mémorable déployé par les habitans des provinces envahies, qui tous, sans distinction de classe, de sexe ou d'âge, avaient abandonné leurs habitations et tout ce qui pouvait servir à l'armée française; quand le *Moniteur* avoua que les villes populeuses s'étaient trouvées entièrement abandonnées : alors l'ensemble de toutes ces circonstances extraordinaires réunies attira l'attention de ceux qui observaient les événemens publics de l'Europe.

Comment se fait-il donc que l'esprit de notre auteur n'en ait point été frappé? Où croit-il que les Russes ayent

(1) Voyez note 7.

appris la méthode qu'ils ont suivie dans leur retraite de Smolensko à Moscou, d'abandonner leurs maisons et leurs villages et de dévaster tout ce qui aurait pu servir aux troupes françaises? Ils ne l'ont appris nulle part que dans l'exemple que les Portugais leur avaient donné deux ans auparavant.

On sait que le *Moniteur* chercha dans le temps à ravir aux Portugais le mérite de l'héroïsme qu'ils avaient déployé dans cette occasion, en imputant à la barbarie du général anglais la dévastation des provinces; *les Anglais*, y était-il dit, *ont traité le Portugal à l'indienne.* C'était le langage habituel de Napoléon de chercher à rendre odieux les Anglais, en leur attribuant tous les efforts des peuples qui ne craignaient pas de lui résister. Qui peut croire qu'un général d'une armée qui se retire devant un ennemi formidable qui le poursuit, l'espace de 50 lieues portugaises, puisse commander à des peuples qu'il abandonne, si ceux-ci ne veulent point lui obéir?

Effectivement cet ordre ne fut pas par-tout exécuté, et lord Wellington se plaint dans ses rapports de ce que Masséna a trouvé de grandes ressources dans les cantons réfractaires. Il est de peu d'importance de connaître si la plainte était ou non fondée (1), mais l'accusation était juste; et c'est ce qui prouve aussi que l'héroïsme déployé par la plus grande partie de la population de ces provinces devra passer à la postérité, comme un sacrifice volontaire.

Il existe un fait remarquable, qui peut en fournir la preuve, et qui, à lui seul, mérite d'être signalé dans

---

(1) Voyez note 8.

les annales du patriotisme. La ville de Coimbra paraissait être hors de la portée de la marche rétrograde de lord Wellington, depuis Almeida jusqu'aux fameuses lignes de *Torres-Vedras*, aussi bien que de celle de Masséna, qui le poursuivit après la prise de cette place (1); mais à cause de la direction prise par Masséna sur la droite du Mondego, lord Wellington dut comprendre que les magasins qu'il avait à Coimbra étaient perdus. En conséquence il changea aussi de direction, traversa à son tour le Mondego et fit face à Masséna sur la route qui passe sur les hauteurs du Bussaco. Masséna tenta de forcer cette position et fut repoussé avec grande perte; mais ayant réussi à trouver un chemin de flanc sur Coimbra, lord Wellington quitta la position de Bussaco et traversa la ville, d'où il avait fait évacuer les magasins et continua sa route sur les *lignes*.

La rapidité de ces mouvemens fut telle, que les habitans de Coimbra n'eurent qu'une seule journée pour en sortir avant l'entrée des Français; malgré cela, toute la population de la ville, consistant en quatorze ou quinze mille ames, abandonna volontairement la ville, dans le même jour, de manière que les Français trouvèrent les maisons particulières pleines de provisions, mais vides d'habitans.

Il est impossible, d'après cela, de révoquer en doute l'héroïsme manifesté par le peuple portugais. Si on peut faire quelque reproche à ce sujet, ce doit être sur le retard qu'on a apporté aux conseils donnés au peuple à cet égard; car ayant été mis à exécution à l'improviste,

---

(1) Voyez note 9.

ils furent suivis de désordres fâcheux, faute de direction donnée, et furent loin de produire tout le résultat qu'on devait en attendre; ils eurent au contraire des conséquences terribles. Les maladies, les privations, la fatigue et la faim produisirent une épidémie qui dévora, d'après le calcul le plus modéré, quatre cent mille ames des deux sexes. D'autre part, si la dévastation des provinces fut nuisible aux Français au moment de l'invasion, elle leur devint très-utile, lors de leur retraite dans l'année suivante; parce que ceux-ci s'étant emparés de toutes les ressources quelconques qui existaient, n'en ont laissé aucune à l'armée qui les poursuivait; ce qui força lord Wellington à s'arrêter quelques jours, faute de provisions et de transports. Il est peut-être à croire que la dévastation générale, en faisant attention aux réflexions précédentes, n'a pas été aussi utile que l'aurait été la simple émigration des personnes riches, au moyen desquelles les Français avaient l'habitude de s'assurer de la possession et des denrées des pays qu'ils occupaient.

Si une déportation volontaire, d'après ces bases, eût été praticable, la disposition du peuple portugais était si contraire aux Français, qu'il est hors de doute que les habitans en état de porter les armes, restés en arrière de l'armée, se seraient formés en *Guerrillas*, comme les Espagnols, sur les derrières de l'armée française, ce qui aurait épargné toutes les victimes que le sexe ou l'âge mettent hors d'état de supporter les fatigues de l'émigration. Les Portugais, d'après le témoignage de l'histoire ancienne, étaient habitués à prendre un semblable parti dans toutes les invasions de leur pays : les paysans abandonnaient leurs villages, laissant en arrière tous les individus qui ne pouvaient pas faire la

guerre. Mais il faut convenir qu'il est facile de raisonner après les événemens. Au milieu d'une crise aussi violente et au milieu de l'opinion accréditée de l'invincibilité française, le conseil de dévaster les provinces envahies parut le meilleur qu'on pouvait donner aux habitans; ceux-ci l'embrassèrent avec une avidité qui leur attira d'innombrables calamités, mais qui fait rejaillir un honneur immortel sur les tombeaux de ces illustres victimes (1). Qui pourrait en effet voir sans émotion le spectacle de cette multitude de fugitifs, entrer dans les villes non-occupées par les troupes françaises ou couvertes par l'armée anglo-portugaise, reçus à bras ouverts par leurs concitoyens, comme des frères, et comblés de tous les secours que l'amour réciproque de la patrie inspirait à tous? La ville de Lisbonne, couverte par les *lignes* (2) de Torres-Vedras fut naturellement le plus grand asyle de ces illustres fugitifs. Leur nombre ajouté à celui d'une ville aussi populeuse et à une armée de plus de cent mille hommes, augmenta la difficulté de se procurer des provisions pour subsister long-temps dans cette position.

L'attention de toute l'Europe se fixa donc sur ce point. Il n'y avait plus dans tout le continent, à l'exception de Torres-Vedras, une bayonnette croisée ou un sabre en main. D'après l'aveu de M. de Pradt lui-même, pendant la période de l'invasion de Masséna, les Français étaient militairement maîtres de l'Espagne. Les renforts envoyés à ce maréchal traversaient ce

(1) Le parlement d'Angleterre décréta une somme de cent mille livres sterling en faveur des fugitifs de ces provinces, et une somme de soixante-dix-mille fut due aux souscriptions particulières des Portugais résidant à Londres, ou d'individus anglais.

(2) Voyez note 10.

royaume librement jusqu'aux frontières du Portugal. Il est donc véritablement incroyable que l'auteur ait précisément omis l'objet unique qui méritait une place dans la première partie de son histoire. Le fait est, que pour prouver l'omission et l'inexactitude, voisine de la fausseté, avec laquelle l'auteur écrit, il suffit de rappeler les principaux événemens de la guerre et faire observer, soit son silence absolu sur quelques-uns, soit la manière incorrecte ou plutôt évidemment fausse avec laquelle il les rapporte. Prenons l'exemple suivant.

Cette nation, ou plutôt ce gouvernement espagnol, qu'on nous présente comme acteur principal dans la guerre, moyennant l'armée anglo-espagnole, qui, on peut le dire, n'exista jamais; ce gouvernement, disons-nous, était renfermé à Cadix depuis 1810, et ne pouvait se maintenir sur ce point, qu'en faveur de la protection d'une garnison anglaise et portugaise; l'auteur n'en fait pas mention. La convocation des *Cortès* décrétée par suite des négociations du marquis de Wellesley avec la Junte de Séville, eut lieu à Cadix, qui était le seul point exempt du joug français. Pourtant on ne peut pas expliquer l'événement, puisqu'il ne dit pas s'il est vrai, comme les Espagnols le prétendent, que les réunions populaires, pour les élections des députés aux Cortès, eurent lieu même dans les communes occupées par les Français, sans que ceux-ci s'en soient doutés, ou si la chose se passa, comme le dit M. de Pradt; que *la régence, pour suppléer à l'absence des représentans du royaume, qui ne pouvaient pas se rendre à Cadix, admit tous les suppléans qu'elle pût rencontrer*. Il n'est donc pas étonnant que l'auteur ait enveloppé, dans le même silence, et la bataille de Borrosa, près Cadix, et l'état de siège extrêmement

rigoureux de cette dernière ville, jusqu'à la bataille de Salamanque, le 21 juillet 1812, après laquelle le maréchal Soult fut obligé de le lever et de rejoindre le maréchal Suchet pour s'opposer ensemble à lord Wellington. Soit par ignorance des événemens, soit par tout autre motif, l'auteur a jugé plus commode de se borner à dire *que la guerre d'Espagne avait un caractère différent de celui de la guerre d'Allemagne* (1); et il s'est cru dispensé ainsi de raconter tout ce qui est arrivé depuis 1810 jusqu'à la bataille de Salamanque, en juillet 1812, c'est-à-dire, toute l'histoire de l'invasion du maréchal Masséna, en Portugal, et toute la guerre offensive que lord Wellington entreprit, après avoir assuré l'indépendance du Portugal, par l'expulsion de ce maréchal; de manière qu'en lisant cette histoire, on devrait prendre pour des rêves *la bataille de Bussaco, les lignes de Torres-Vedras, la bataille de Fuentes-d'Onor, les deux assauts mémorables de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz, les deux sièges de la première de ces places, et les trois de la seconde.* Tous ces glorieux événemens, selon notre auteur, devraient être classés sous la rubrique d'*événemens sans importance, parce qu'ils servaient uniquement à en préparer d'autres plus grands* (2). Il pousse l'inadvertence jusqu'à dire, dans sa relation de la bataille de Salamanque, que la victoire a été remportée par l'armée anglo-espagnole, quand il n'y avait d'autres troupes espagnoles que le faible corps de Don Charles d'Espagne, qu'on peut dire n'avoir pas pris part à l'affaire; car Wellington, dans son rapport of-

(1) Tom. 1, pag. 4.

(2) Tom. 2, pag. 156.

ficiel, qui porte la perte des Anglais et des Portugais à six mille hommes, ne fait mention que de deux soldats espagnols tués, et quatre blessés.

L'auteur ne condamna pas également au silence tous les résultats de cette glorieuse bataille, ainsi que la libération immédiate de Cadix, la marche de lord Wellington sur Madrid, la tentative sur Burgos, la réunion de tous les corps d'armée français, en nombre assez supérieur pour obliger lord Wellington à se retirer une autre fois en Portugal, poursuivi par les troupes françaises jusqu'à Ciudad-Rodrigo, où il prit position, et où les Français n'osèrent pas l'attaquer; mais il en parle d'une manière si confuse et incorrecte, qu'il mérite, à bon droit, les reproches d'omission et d'inexactitude que nous lui adressons. Les brillantes opérations de l'année suivante n'ont point une meilleure fortune devant notre auteur. Il ne dit pas un seul mot de la brillante campagne que lord Wellington ouvrit par la marche rapide de Freneda sur Madrid, à la troisième retraite du roi Joseph, de la démolition par les Français de ce même fort de Burgos, défendu avec un si grand acharnement l'année précédente; pas le moindre mot de la bataille de Vittoria, où les Français ont perdu leur parc d'artillerie en entier, tous les équipages de l'armée et du roi Joseph lui-même, qui, au moment d'être fait prisonnier dans sa voiture, à peine eut le temps de monter à cheval, et de s'enfuir en France, perdant tout espoir de rentrer en Espagne. Les débris de l'armée française se retirèrent alors du côté de Pampelune, où ils furent poursuivis, et après leur retraite, la place fut étroitement bloquée par le corps espagnol du comte d'Abisbal, sous les ordres de lord Wellington. Mais l'auteur, qui proba-

blement ne se donna d'autre peine que de copier les bulletins français, ne s'aperçut pas qu'on faisait encore la guerre en Espagne, à l'époque où ces bulletins faisaient mention des tentatives du maréchal Soult, pour dégager Pampelune : et il confond tellement les dates, les lieux et les événemens, qu'il fait poster ce maréchal avec son armée, depuis Vittoria jusqu'à Bayonne, qui est précisément la position occupée par lord Wellington, aussitôt après la bataille de Vittoria; quand il est notoire à tous ceux qui connaissent les événemens militaires de ce temps, que le maréchal Soult avait été appelé par Napoléon en Allemagne, et renvoyé après cette bataille pour s'opposer à lord Wellington. Il est également connu que ce maréchal rentra encore une fois en Espagne, mais sur autre point, celui de Roncevaux, forçant les troupes alliées à rétrograder, et était sur le point de dégager Pampelune, quand lord Wellington accourut avec des renforts, et le contraignit enfin à rentrer en France, après plusieurs jours de combat.

L'auteur ferait une mauvaise apologie de son silence, s'il mettait en avant qu'il avait jugé les affaires d'Espagne peu importantes en comparaison de la catastrophe de l'armée française en Russie, et de la campagne des Alliés sur l'Elbe et sur le Rhin; car :

1°. L'expédition de Russie était à peine commencée quand la bataille de Salamanque eut lieu le 21 juillet 1812;

2°. Parce que la résistance de la Péninsule et les succès de lord Wellington eurent une influence majeure sur les résolutions de l'empereur Alexandre, et que le plan adopté par les Russes, pour arrêter les

progrès de l'invasion, fut précisément celui que lord Wellington avait suivi en Portugal, savoir : celui d'attirer l'ennemi dans l'intérieur du pays, et de dévaster les provinces menacées de l'invasion;

3°. Parce qu'après que la guerre eut éclaté contre la Russie, il y eût toujours une correspondance concertée entre les mouvemens des Russes et ceux de lord Wellington;

4°. Parce que, même après la destruction de l'armée française en Pologne, en 1812, et après la marche de l'empereur Alexandre à travers l'Allemagne, il n'est pas aisé de décider quelle était la plus importante de ces deux guerres qu'on faisait; l'une sans l'autre aurait été insuffisante au grand objet de délivrer tout le continent du joug français, vérité qui ressortira du parallèle suivant :

En 1812, après la bataille de Salamanque, l'armée anglo-portugaise ne s'est pas trouvée en nombre suffisant pour faire face dans l'intérieur de l'Espagne à toutes les troupes françaises réunies, qui s'y trouvaient encore. Mais quand Napoléon eut à former la nouvelle armée pour opposer aux Russes et aux Prussiens, et affaiblit par-là l'armée française d'Espagne, alors lord Wellington a pu traverser le royaume rapidement, et délivrer la Péninsule d'un seul coup par la bataille de Vittoria. Les Français étaient alors supérieurs sur l'Elbe; il a fallu, pour rompre en faveur de la bonne cause cet équilibre, joindre tout le poids de l'Autriche à l'alliance du Nord, et encore soustraire des forces de Napoléon, celles que lui prêtait la Confédération du Rhin. Ce résultat fut obtenu à la bataille de Leipsic, dont la fuite de Napoléon sur le Rhin, fut une suite nécessaire.

Mais la déclaration des souverains, datée de Francfort du 1er. décembre 1813, qui offrit, à Napoléon, la paix à des conditions honorables et fort avantageuses, prouvent que les souverains n'étaient pas bien décidés à entrer en France. Après leur entrée dans ce royaume, la proposition d'ouvrir un congrès à Châtillon-sur-Seine, le 5 février 1814, démontre la crainte qu'ils éprouvaient que Napoléon ne fût en mèsure de former une armée suffisante pour s'opposer aux forces du Nord. Cette ressource, cependant, lui fut enlevée par les progrès faits par l'armée de lord Wellington, à laquelle Soult ne put pas résister, ni empêcher que le midi de la France, à l'exemple de St.-Jean de Luz et de Bordeaux, ne se déclarât eu faveur des Bourbons. La ressource de la conscription lui fut ainsi à la fois enlevée, au midi et à l'est de la France, et l'armée anglo-portugaise ayant été la première à entrer en France, assurait aux souverains alliés, dès le 17 octobre 1813, (époque du passage de la Bidassoa, sur la frontière de France) sa puissante coopération dans le midi, qu'on croyait la partie de la France la plus portée en faveur des Bourbons. Tout le monde sait que les souverains alliés gagnèrent la bataille de Leipsic, le 19 octobre, et qu'ils ne passèrent le Rhin que le 17 et le 21 décembre.

Une autre preuve du manque d'exactitude ou plutôt de la fausseté manifeste de l'auteur, se trouve dans le passage suivant : *au premier juin* 1813 *les Français étaient maîtres de la moitié de l'Espagne* (1). C'est précisément cette époque, à laquelle lord Wellington ouvrit sa brillantè campagne de cette année, marchant

---

(1) Tom. 4, pag. 3.

rapidement de Freneda en Portugal sur Madrid, Burgos et Vittoria, poussant devant lui les corps français, qui n'ont pas osé faire volte-face qu'après leur réunion à Vittoria. Cette campagne n'aurait pas été aussi brillante, si les Français n'eussent pas occupé plus ou moins l'Espagne jusqu'aux frontières du Portugal; cependant ils n'avaient pas eu le temps de recouvrer l'Andalousie, et la grande étendue de l'Espagne permit alors de former et créer, non-seulement les *Guerrillas*, mais aussi quelques corps de la nouvelle armée espagnole, car les Français affaiblis ne pouvaient pas se trouver partout.

La diminution de l'armée française en Espagne au profit de celle qui marcha sur l'Elbe, eut lieu en 1813 peu après l'arrivée à Paris de Napoléon fugitif de la Pologne. Cependant avant la fin de 1812, l'armée française, qui poursuivit lord Wellington dans sa retraite de Burgos, déploia entre Salamanque et Alba-de-Tormes une force de quatre-vingt-dix mille hommes; mais n'ayant rien osé entreprendre contre ce général, elle fut obligée, faute de vivres, à se séparer sur divers points de l'Espagne.

C'est une dérision que de présenter la guerre de la Péninsule sur un point de vue différent (1) de celle de l'Allemagne, comme le fait l'auteur par la phrase suivante : *En Espagne au contraire la guerre consistait en attaques partielles et en combats de détails, qui nuisaient singulièrement aux troupes françaises accablées principalement par la coopération des paysans.* L'histoire ne présente pas un tableau de ce genre à aucune époque.

(1) Voyez note 11.

Il a été prouvé au contraire dans cet opuscule, que depuis le mois de mai 1808 jusqu'à la fin de 1809 le gouvernement espagnol et le gouvernement anglais ont cherché à s'opposer à l'armée française avec des troupes régulières espagnoles et anglaises, et que depuis 1810 et dans les années suivantes jusqu'à la fin de 1812 il n'y a rien eu qu'on pût nommer armée espagnole. A l'époque mentionnée de 1810 eut lieu le plan systématique, adopté par lord Wellington, pour délivrer l'Espagne, après avoir mis hors d'atteinte l'indépendance du territoire portugais, ce qu'il a obtenu par la prise des places espagnoles frontières du Portugal, afin de se mettre à portée de profiter de toutes les occasions qui pourraient se présenter, de détruire les armées françaises.

La série des succès ci-dessus énumerés est l'ouvrage exclusif de lord Wellington et de la brave armée anglo-portugaise sous ses ordres. Nous ne prétendons pas dire par là que dans une aussi longue période de temps, il n'y ait eu des tentatives faites par des corps réguliers qui n'appartenaient pas à l'armée anglo-portugaise. Mais quels ont été les résultats de ces expéditions, c'est ce que prouvent la bataille de Barrosa, la capitulation du général Blake à Valencé, et l'expédition anglo-hispano-sicilienne contre Tarragone. Ce résultat comparé aux progrès de l'armée anglo-portugaise a fait dire à quelqu'un assez plaisamment, qu'à l'avenir l'expression *de troupes alliées* ne signifierait plus la même chose.

On ne prétend pas non plus nier qu'il n'y ait eu quelques fois des corps espagnols récents à l'armée anglo-portugaise. Entr'autres le marquis de la Romana a

conduit en 1810 jusqu'aux *lignes de Torres-Vedras*, quelques milliers de ses troupes. Le général Blake amena une division espagnole à la bataille d'Albuera ; mais les officiers, qui s'y sont trouvés, pourront dire quelles étaient et la discipline et la subordination. Il est bien prouvé qu'il n'y a pas eu un seul soldat espagnol aux trois assauts mémorables de Ciudad-Rodrigo, de Badajoz et de St. Sébastien ; aucun non plus aux batailles de Bussaco et de Fuentes - d'Onor, et en très-petit nombre à la bataille de Salamanque. Après cette dernière bataille ou après la marche de lord Wellington jusqu'à Burgos, le siége de Cadix levé, la régence espagnole recouvra pour quelque temps quelques provinces du royaume, ce qui lui donna la facilité de former entièrement de nouveau en Galice et en Andalousie de nouvelles armées (1), parmi lesquelles lord Wellington, nommé alors généralissime des troupes espagnoles, choisit les corps des généraux Morillo, Longa, Abisbal et Giron, qui lui parurent plus avancés en instruction, quelques - uns avant et d'autres après la bataille de Vittoria. Ces corps restèrent sous son commandement jusqu'à la fin de la guerre, et méritèrent plus d'une fois une mention honorable dans les rapports du généralissime.

Que le ciel nous préserve de l'imputation, que quelqu'un pourrait faire à celui qui a écrit cet opuscule, de ravir à la nation espagnole la plus petite partie de la gloire qu'elle mérite. « Qui pourrait avoir la pensée, » dit M. de Pradt, de ravir aux Espagnols les branches de laurier, qui leur appartiennent ». La loyauté et les excellentes dispositions de la majorité du peuple

(1) Voyez note 12.

espagnol en faveur de la *bonne cause*, ont été un élément nécessaire aux progrès de l'armée anglo-portugaise, par conséquent à la liberté de la Péninsule. La coopération des *Guerrillas* en qualité de troupes légères sur les derrières et sur les flancs de l'ennemi procurèrent à lord Wellington mille ressources et des services multipliés.

S'il peut en résulter quelque blâme de cette relation, il ne doit tomber que sur les vices d'organisation des troupes et leurs fauteurs, qui se sont constamment opposés à ce que les Espagnols aient pu acquérir la discipline et la subordination nécessaires, à la guerre (1). Si de tels vices et de semblables fauteurs avaient prévalus en Portugal, ce royaume ainsique l'Espagne et peut-être tout le continent européen seraient encore maintenant sous le joug français.

Ce serait dans ce moment-ci une recherche oiseuse que celle de déterminer jusqu'à quel point les événemens auraient été différents, s'il avait existé une armée espagnole nombreuse et bien disciplinée. La solution de ce problême dépend de l'hypothèse, qu'on établirait relativement à l'année qu'on fixerait pour être en état d'agir sur l'offensive. Elle dépend aussi de la considération qui en découle, savoir : si dans ce cas il se serait formée une armée portugaise pareille à celle qu'on a vue dans les combats, depuis 1810 jusqu'aux derniers jours de la guerre.

Voici, honorable Abbé, ce que nous avons cru indispensable pour vous donner une idée de l'insuffisance de l'ouvrage en question, et en vous renouvellant les protestations de la plus véritable estime, etc.

Je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur,

A. V.

(1) Voyez note 13.

APPENDICE.

NOTE 1, PAGE 7.

Première réponse à M. de Pradt.

Napoléon poursuivit en personne l'armée anglaise jusqu'à Astorga en Galice, Ney et Soult jusqu'à la Corogne. M. de Pradt se trompe d'une manière fort étrange, quand il dit que Napoléon n'est allé que jusqu'à Bénévent dans le royaume de Léon, de façon à faire à-peu-près croire que l'armée française, n'ayant pas passé plus loin, aurait laissé les Anglais poursuivre leur retraite librement jusqu'à la Corogne. On pourrait penser que M. de Pradt a voulu par là éviter de parler de la bataille de la Corogne. Voici ses paroles : « Cette » course jusqu'à Bénévent, car c'est le nom qu'on lui » donna, du lieu où finit la poursuite de l'armée an- » glaise, sauva le Portugal ; sans cela Napoléon y mar- » chait ». Et voici ce que dit le bulletin français du 2 janvier 1809. « L'empereur arriva à Astorga le 1er. » janvier.......... Il donna au duc de Dalmatie la mission » honorable de poursuivre les Anglais jusqu'au lieu de » leur embarquement et de les jetter dans la mer à » la pointe de l'épée. »

NOTE 2, PAGE 8.

De la nouvelle organisation de l'armée portugaise en 1808 et 1809.

L'armée portugaise actuelle fut organisée entièrement de nouveau depuis 1808, et quoiqu'on ait adopté alors

les anciens noms des régimens et qu'on y ait admis plusieurs officiers et anciens soldats, il n'existait alors aucun des corps, que le Prince Régent avait laissés, quand il passa au Brésil; parce que le général Junot, qui s'empara du royaume, avait eu l'adresse de licencier toute l'armée portugaise et de la réduire seulement à 12 mille hommes choisis, qu'il envoya, comme en cadeau, à Napoléon. Plus de la moitié de ces soldats désertèrent en Espagne, et il n'arriva à Bayonne que cinq ou six mille hommes au plus. Ceux-ci furent employés par Napoléon contre l'Autriche et la Prusse, où ils périrent presque tous.

En outre le général Junot avait mis en sûreté tous les dépôts d'armes appartenant, soit aux troupes de ligne, soit aux régimens de milices, de manière qu'au moment, où les Portugais s'insurgèrent contre les Français, ils n'avaient ni troupes, ni moyen de les armer. C'est ce qui étonna le plus sir Arthur Wellesley (lord Wellington), quand il arriva cette année en Portugal : il écrivit en conséquence à son ministère, que l'insurrection des Portugais lui semblait plus surprenante, parce que s'il restait encore aux Espagnols quelques troupes et tous leurs arsenaux, il n'en restait aux Portugais aucun, qui en mérita le nom.

L'Histoire du Portugal, sous ce point de vue, met en défaut les calculs et la sagacité des plus habiles politiques. Cette nation s'est montrée belliqueuse dans tous les temps; et portée à défendre sa patrie, elle a fait des prodiges de valeur aussi souvent qu'elle fut bien dirigée. Elle fut néanmoins subjugée deux fois en 1580 et en 1807 sans faire la moindre résistance; mais elle s'est aussi insurgée deux fois contre l'ennemi, qui l'opprimait, sans avoir à sa disposition aucun moyen de résistance, et réussit également; la première fois en 1640 et la seconde en 1808.

NOTE 3, PAGE 21.

Sir Robert Wilson et la légion lusitanienne.

Il se trouvera peut-être quelqu'un, qui voudra signaler, parmi les causes qui retardèrent l'invasion du maréchal Victor, l'expédition ou plutôt la série d'entreprises de sir Robert Wilson, à la tête d'un corps de Portugais et de quelques Espagnols, entre Ciudad-Rodrigo et les frontières du Portugal. On ne rendrait pas justice à cet officier, si l'on n'offrait pas quelques détails sur ses opérations, dont on ne pourrait pas faire connaître l'importance, sans quelque explication préliminaire. C'est l'objet de la présente note.

On lit dans une brochure, qui parut en Italie, après que cet opuscule eût été écrit, savoir, la *Vie de lord Wellington*, que sir Robert Wilson, après avoir pris position à Ciudad-Rodrigo avec un corps de Portugais, qu'il avait formé, avait coupé la communication du maréchal Victor avec Soult. On montrera par la suite, que cette assertion, véritable en partie, n'est pas exprimée d'une manière exacte.

Au mois de juillet 1808, il se trouva en Angleterre bon nombre d'officiers et de soldats portugais, qui s'étaient réfugiés sur l'escadre anglaise (qui bloqua les ports du Portugal, dès le moment que ce pays fut occupé par le général Junot). Confians dans les promesses, faites par sir Charles Cotton, dans des proclamations répandues sur les côtes, portant que tous les officiers et soldats portugais de terre ou de mer, qui voudraient abandonner le service de l'usurpateur et rentrer à celui de leur légitime souverain, seraient

transportés au Brésil aux dépens de la Grande-Bretagne; ces officiers et soldats attendaient à Plymouth les transports pour cette destination, quand arriva la nouvelle de l'insurrection du Portugal et de l'installation d'une Junte de gouvernement suprême à Porto, pour les provinces du nord de ce royaume. Ces officiers, ayant alors à leur tête les colonels *Moura* et *Lecor*, aujourd'hui généraux, s'adressèrent au gouvernement anglais, demandant des armes et des secours pécuniaires afin de former de ce dépôt un corps pour retourner en Portugal, au secours de leurs compatriotes. Le gouvernement anglais accueillit cette proposition, et comme entre ces officiers et soldats, il y en avait d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, on se décida à former le cadre d'une légion composée des trois armes, qui serait portée au complet à Porto. Sir Robert Wilson fut choisi par le gouvernement anglais pour avoir l'œil sur la distribution des armes et de l'habillement et surveiller la formation du corps; mais cet officier, arrivé à Porto, fut nommé commandant de la légion par l'évêque de Porto, président de la Junte.

S'il paraît surprenant à quelqu'un que le gouvernement anglais ait pris précaution de nommer des officiers anglais pour surveiller la formation de ce corps, il cessera de s'en étonner s'il veut réfléchir que trop souvent la Grande-Bretagne avait fait des dons très-considérables en armes, en munitions et en argent, à diverses époques et sur différens points du continent, lesquels, ayant été distribués sans précaution, étaient promptement tombés dans les mains des Français. C'est ce qui venait d'arriver depuis peu en Galice. Les Portugais, de leur côté, étaient alors si dépourvus d'armes et si impatiens de s'armer, qu'ils auraient passé par-dessus toute condition quelconque, pour en avoir. Il convient

d'observer en leur honneur que les fusils anglais, qui leur furent distribués, ont été les premiers, qui ne soient pas tombés dans les mains de l'ennemi.

Sir Robert Wilson fit très-promptement armer et discipliner un bataillon d'environ 1200 hommes. La foule de volontaires qui se présentaient, était telle, qu'il lui eut été aussi facile, écrivait-il, de former un corps de dix mille hommes, qu'un de deux ou trois mille; mais ses ennemis prétendaient que l'officier, à qui l'on pouvait confier un corps de deux mille hommes, ne serait peut-être pas en état d'en commander dix mille. On a cru dans le temps, qu'il avait eu le projet de faire passer cette légion au service anglais, et de la porter alors à un plus grand complet. Mais s'il conçut une telle pensée, elle ne lui réussit point; au contraire les armes et les effets d'habillement destinés au 2me. et 3me. bataillons, tardèrent long-temps à arriver à Porto, ayant été expédiés par erreur à Santander, avec d'autres armemens et des munitions destinés par le gouvernement anglais pour l'armée espagnole. Sir Robert Wilson s'en impatienta, laissa à Porto un des officiers qui l'avaient accompagné, le baron d'Eben, gentilhomme prussien, pour former et commander le second bataillon, aussitôt que l'habillement serait arrivé, et il se mit en mouvement avec le premier bataillon et deux ou trois compagnies de cavalerie et d'artillerie, sur les frontières de Beira, avec le projet de rejoindre sir John Moore à Salamanque. Mais à peine sorti des frontières portugaises, il apprit la nouvelle de la marche précipitée et rétrograde de l'armée anglaise et que Napoléon lui ayant coupé la retraite sur le Portugal, elle se dirigeait sur la Corogne. En conséquence sir Robert Wilson ne passa pas plus loin; il s'y arrêta, et d'accord avec la Junte de Ciudad-Rodrigo, qui lui avait

déféré le commandement de quelques troupes qu'elle avait, il se forma un corps de deux à trois mille hommes, avec lequel il commença à faire des excursions contre tous les postes et détachemens français qu'il put surprendre, depuis Ciudad-Rodrigo, jusqu'à Salamanque, du côté du nord, et du côté du midi, jusqu'à Placencia. Ces excursions furent si bien méditées et exécutées avec une telle bravoure, que le maréchal Victor, tardant toujours à se montrer, sir Robert Wilson se rendit maître de toute l'étendue de ce pays, et fit croire au général français qui se trouvait à Salamanque, que son corps était bien plus fort qu'il ne l'était réellement. C'est ce qui a induit à révoquer en doute l'information (qui était très-véritable) que les Français avaient reçue, ainsi qu'on le lit dans le *Moniteur*, *qu'il n'y avait en Portugal d'autres troupes anglaises que trois ou quatre mille hommes qui se trouvaient à Lisbonne avec le général Craddock*. Au contraire les Français de Salamanque crurent que sir Robert Wilson agissait avec un corps avancé de l'armée anglaise, ce qui les induisit à s'abstenir de toute tentative contre le Portugal, dans les mois de janvier, février, mars, du côté de Beira, où la plus faible invasion aurait été suffisante pour faire embarquer en toute hâte le général Craddock. Personne ne peut révoquer en doute que cet abandon n'eût été fatal au Portugal, car à cette époque le royaume se trouvait dans une espèce d'anarchie et il n'y existait point d'armée, au moins qui en méritât le nom, malgré toutes les peines que se donnait M. Villiers ministre anglais.

Ce service, sans être l'unique, est le plus grand que sir Robert Wilson ait rendu. Ses opérations, depuis le mois de décembre 1808 jusqu'au mois d'avril, ont été simultanées avec la glorieuse résistance opposée par le

général Silveira au maréchal Soult, du côté septentrional du royaume : tous les deux, en gagnant du temps, préparèrent les voies au futur triomphe du passage du Douro. Sir Robert Wilson laissa, vers ce temps-là, le commandement de la légion au colonel Grant, qui a fait depuis, comme l'on a remarqué plus haut, la belle défense du pont d'Alcantara contre le général Victor.

Les opérations de sir Robert Wilson ont très-certainement empêché la communication de tous les généraux français avec Soult, par la route de Ciudad-Rodrigo à Salamanque, mais pas plus en particulier celle du maréchal Victor que de tout autre, ce maréchal ne s'étant mis en mouvement dans la direction du Portugal que vers la fin d'avril. Ces opérations ont eu un autre effet fort avantageux à la bonne cause. Doué d'une imagination vive et d'une énergie ardente, sir Robert Wilson écrivit avec enthousiasme sur les qualités militaires des Portugais et gagna plusieurs partisans à l'opinion (singulière alors), d'après laquelle ceux-ci pouvaient devenir d'excellentes troupes. Le baron d'Eben en écrivit autant. Ce dernier ayant formé le second bataillon de la légion Lusitanienne, ne rejoignit pas sir R. Wilson; il fut retenu par l'évêque de Porto et eut à combattre l'armée du maréchal Soult avec des forces très-inégales. Nommé tumultueusement par le peuple de la province de Minho commandant en chef, il rendit compte de traits merveilleux d'intrépidité des paysans portugais, qui, dépourvus d'armes, ou n'en ayant que de divers calibres, sans gibernes ni cartouches, ayant la poudre et les balles dans les poches, n'hésitaient pas à heurter de front les masses régulières des bataillons français. C'est par de tels moyens et par des attaques aussi fortuites, que se préparait le triomphe de la future armée portugaise!

Sir Robert Wilson écrivit aussi des louanges des Espagnols, et il s'écriait, que, ne pas tirer parti des qualités militaires des paysans de la Péninsule, était la même chose, que jetter les cartes sur la table, quand on avait un beau jeu en main. Le fait est qu'indirectement et sans le vouloir, les préjugés des trois nations ont concouru à ce que la formation régulière de l'armée portugaise fut l'unique : les Anglais, en s'obstinant pendant deux ans à combiner tous leurs plans avec les Espagnols seulement, ces derniers ne se laissant jamais discipliner, et les Français en faisant toujours fort peu de cas de la résistance, qui pourrait leur être faite par les Portugais.

Le ministre anglais, dont il est question plus haut, mérite les plus grands éloges, pour avoir été un des plus chauds défenseurs de l'opinion qu'il serait utile de former une armée portugaise. Il a presque ramené à son avis l'opinion contraire du ministère britannique. Parmi les lettres imprimées dans les feuilles publiques, on lit une dépêche du secrétaire-d'état des affaires étrangères, qui autorise M. Villiers à dépenser jusqu'à la concurrence d'une certaine somme avec les levées portugaises, « s'il croit véritablement qu'elles puissent être de quelqu'utilité. »

NOTE 4, PAGE 22.

Des armées de la Junte suprême.

La Junte suprême publia l'état des armées qu'elle avait sur pied après le départ de Napoléon, comme il suit :

Marquis de la Romana.	19,000 hommes.
Armée des Asturies	14,000
Généraux Cuesta et Albuquerque. .	49,000
Général Urbino	14,000

Tels étaient les restes de ces armées que Napoléon et ses généraux avaient dissipées; mais à la honte de tous les secours en armes et munitions que l'Angleterre fournissait, la plus grande partie de ces troupes ou n'existaient que sur le papier, ou étaient sans armes, sans habits, sans discipline et sans la moindre subordination.

L'armée du général Cuesta avait la réputation d'être la meilleure de toutes jusqu'aux journées de Medelin et de Talavera. Des débris de cette armée, on forma dans la Manche l'armée du général Arizaga, forte de 56,000 hommes, qui entreprit de reprendre Madrid et fut dispersée au premier choc, par les Français, à Ocagna, dans le mois de novembre 1809. Après cette époque, l'armée espagnole n'exista plus jusqu'à l'année 1812, ou pour mieux dire, jusqu'en 1813.

NOTE 5, PAGE 25.

De la grande analogie entre la dernière guerre de la Péninsule et celles de Viriate et de Sertorius.

La vérité de cette assertion frappera facilement quiconque connait à fond l'histoire de la Péninsule, si l'on réfléchit sur les guerres diverses qui ont eu pour but la possession entière de ce pays, et si l'on observe qu'aucune autre que la dernière n'eut le caractère de celles qui, dans des temps très-anciens, furent entreprises par Viriate et Sertorius contre les Romains. C'est uniquement dans la dernière guerre que l'on trouvera la même étroite alliance entre tous les peuples de la Péninsule, pour secouer le joug de l'usurpateur, et que l'on verra les efforts de cette nation, guidée par un seul chef, par un seul général, soit national, soit étranger.

Cette recherche sera encore réduite de beaucoup, pour ceux à qui l'histoire n'est pas familière, s'ils veulent bien réfléchir que ce caractère exclut premièrement toutes les guerres des anciens peuples de la Péninsule entre eux, ainsi que celles qui eurent lieu entre les royaumes qui se sont formés après les invasions des barbares du Nord et des Arabes, et même les guerres des royaumes chrétiens contre les Arabes ou Maures, pendant sept siècles jusqu'à l'expulsion de ces derniers.

Si on veut considérer les machinations politiques de Louis XIV, et l'expédition de ses armées en faveur de son petit fils Philippe V, comme une invasion, on reconnaîtra toutefois, que la monarchie espagnole s'est toute déclarée en sa faveur, à l'exception du royaume d'Arragon et particulièrement de la province de Catalogne, qui ont embrassé le parti de l'archiduc, devenu depuis l'empereur Charles VI, soutenu par l'Angleterre, la Hollande, l'Autriche et le Portugal. Cette guerre dite de succession, eut l'apparence d'une guerre civile et en effet elle se fit presque toute entre Madrid et Barcelone. Ferdinand le catholique, Charles Ier. et Philippe II ont combattu les Français pendant de longues années en Italie, sans se battre sur leurs frontières respectives. L'invasion du prince anglais, fils d'Édouard III, surnommé le Prince Noir, fut temporaire et amenée par suite d'une espèce de guerre civile en Espagne.

L'esprit du lecteur se reportant en arrière et ne perdant jamais de vue le caractère de la dernière guerre, croira peut-être appercevoir quelque analogie entre celle-ci et l'invasion des Arabes en 714. L'histoire de ces temps est si obscure, qu'on sait à peine que l'occupation de l'Espagne a été générale et rapide et qu'il

n'y eut point de résistance, que long-temps après, aux deux points extrêmes, les Asturies et la Navarre. Cette résistance fut dans l'origine si faible qu'il a fallu sept siècles aux chrétiens pour en chasser les Arabes; et on peut avancer qu'on n'y aurait pas réussi, si la monarchie arabe ne s'était pas affaiblie, après s'être rendue indépendante de celle de l'Orient. On en peut dire tout autant des invasions des Suéves, des Alains, des Vandales et des Visigoths. Ces peuples firent des conquêtes, passèrent et s'y établirent ou en furent chassés, sans que les peuples de l'Espagne prissent part à la défense de leur pays. C'est ce qui est arrivé partout à l'empire romain : la résistance cessait là où manquaient les légions; les peuples, qui leur étaient soumis, ne formaient pas un corps de nation.

Pour ce qui concerne la guerre entre Jules César et les fils de Pompée, ainsi que celle des Romains et les Carthaginois, on trouvera que la Péninsule était divisée entre les deux partis. La seconde guerre punique eut pour motif, au dire des historiens romains, les hostilités faites par les Carthaginois contre la ville de Sagonte, alliée des Romains. Tout au contraire, Viriate et Sertorius ont cherché tous les deux à résister aux Romains et à les chasser avec les propres forces de la Péninsule et avec l'appui ou l'assentiment commun de la généralité de ses habitans. On sait que le premier était né dans la Lusitanie. A son exemple et soixante ans plus tard Sertorius seul, suivi d'un petit nombre d'amis, échappé à la ruine totale du parti de Marius dans toute la domination de la république, choisit la Lusitanie, comme la contrée la plus éloignée du centre de la république, pour s'y établir et commencer ses entreprises. Les événemens, qui en résultèrent, sont bien connus : les consuls et les prêteurs furent vaincus, humiliés, et les Ro-

mains, pour échapper à de si terribles ennemis, ont eu recours à ces mêmes moyens, qui avaient paru odieux aux temps des Curius et des Fabricius.

La méthode adoptée par chacun de ces braves généraux fut uniformément celle de se rendre forts, avant tout, sur les montagnes de Lusitanie. Ils débouchaient de là pour faire leurs tentatives contre les forces des Romains et se retiraient à chaque revers dans les mêmes positions de la Lusitanie pour réparer leurs pertes et attendre le moment favorable de recommencer de nouvelles opérations. Il en résulte qu'à l'époque où l'un et l'autre furent traiteusement assassinés, ils s'étaient rendus maîtres de presque toute l'Espagne. Lord Wellington fut plus heureux, ou notre siècle n'est pas aussi méchant qu'on le prétend. Ce général vécut, après avoir délivré la Péninsule, pour sauver l'Europe à Waterloo.

Toute l'histoire militaire de la Péninsule, à l'exception de celle des guerres de Viriate et de Sertorius, ne signale aucun autre événement, qui pût fournir des lumières sur ce point à lord Wellington, que la longue défense, que le roi Jean Ier. de Portugal a faite dans les murs de Lisbonne contre le roi Jean de Castille, aidé aussi par les Français. Ce dernier étant sous quelques rapports, prétendant légitime à la couronne, avait aussi pour lui une partie de la nation portugaise. La famine et les maladies abimèrent l'armée Castillane, comme celle de Masséna, et sur ses derrières se prépara la défaite totale que le roi de Castille avec les Français éprouva dans la bataille d'Aljubarrota. Ce n'est donc pas des observations de l'ancien général Stuwart et dans les lettres qu'il laissa, que fut reconnue l'importance militaire de cet espace de pays entre le Tage et la mer, sur lequel Lisbonne est située, comme paraît avoir voulu

l'indiquer l'auteur de la Vie de lord Wellington ; car cette observation fut faite dès les temps les plus reculés et se trouve décrite dans les écrivains portugais. L'idée cependant de former des lignes, ou des fortifications liées entre elles depuis Torres-Vedras jusqu'à Alhandra, est attribuée généralement à lord Wellington. Le plan de ce général paraît beaucoup mieux raisonné, que ceux proposés par d'autres généraux anglais, dans l'état presque désespéré des affaires d'Espagne en 1809, d'après lesquels on devait porter à Cadix toutes les forces, que la Grande-Bretagne se déciderait à employer dans la Péninsule.

NOTE 6, PAGE 28.

De la politique de la Russie.

La Russie commença à changer ses idées politiques vers l'année 1810, époque à laquelle elle fit des modifications au système continental, qui lui était devenu insupportable. Nous sommes d'accord sur ce point avec l'auteur ; mais dans un ouvrage comme le sien, on devait expliquer la nature et les conséquences de ce système fameux, et rien de semblable ne s'y rencontre. Il aurait fallu montrer que l'instrument favori de Napoléon, destiné pour détruire l'Angleterre, devint au contraire le plus grand soutien de cette puissance ; l'auteur devait montrer combien ce plan était inexécutable, et quelles étaient les vives atteintes que lui portait Napoléon lui-même.

Dans cette année 1810, les agens secrets de l'Angleterre furent écoutés à Pétersbourg, tandis que Napoléon aggravait la blessure faite par suite de l'occupation

de l'Oldembourg, sur le beau-frère et la sœur chérie de l'empereur Alexandre. Enfin, le comte Czernicheff réussit à gagner quelques commis des bureaux du ministère de la guerre à Paris, et envoya à l'empereur, son maître, tous les plans que Napoléon tramait pour le détruire.

Qui ne voit pas dans tout ceci l'influence de l'Angleterre et des succès de lord Wellington? L'orgueil seul de Napoléon pouvait l'entraîner sa propre ruine. Il était déjà parvenu à Wilna, en Lithuanie, en 1812, quand l'empereur Alexandre lui fit faire, par un ambassadeur, des propositions fort amicales, auxquelles il ne voulut pas prêter l'oreille, se confiant aux forces de son armée. Notre auteur ne fait nulle mention de ces circonstances essentielles.

NOTE 7, PAGE 29.

Des Milices portugaises.

On a déjà fait observer que lorsque l'armée française pénétra aussi avant en Portugal, et s'arrêta pendant cinq mois à regarder les lignes de Torres-Vedras, les Portugais ne pouvaient pas imiter la méthode des *Guerrillas* espagnoles, parce que, d'après le plan adopté, la population qui aurait dû agir sur les derrières et sur les flancs de l'ennemi, avait disparue. Les milices cependant y suppléèrent efficacement. Ces corps, généralement parlant, sont un supplément aux troupes de ligne; ils ne se réunissent que pendant un temps donné, et ils ne sont soldés que pendant ce temps-là. Les officiers et les soldats sont des propriétaires, ou des individus adonnés à d'autres professions, qui ne se considèrent pas entiè-

rement comme militaires. C'est-là leur plus grand défaut. La discipline et la subordination sont plus difficiles à maintenir parmi elles, particulièrement quand les milices agissent près de leurs foyers. Plusieurs des corps appartenant aux provinces envahies, furent employés dans les lignes de Torres-Vedras pour renforcer l'armée. De quelques troupes et de divers régimens de milices, on forma des corps détachés pour défendre les autres provinces, et inquiéter l'ennemi.

Une des actions les plus mémorables, et la plus importante par les conséquences qui en résultèrent, ce fut la reprise de Coimbra, par le colonel Trant, cinq ou six jours après le passage de l'armée française, qui y avait laissé ses blessés et malades, et autres dépôts qui sont tous tombés dans les mains du colonel Trant. La ville n'est point fortifiée, et la garnison qui s'y trouvait fut surprise. La sécurité où se trouvaient les Français est aussi surprenante que leur négligence à réoccuper cette ville importante à cause de son pont sur le Modego. La rapidité avec laquelle cette ville fut reprise, et l'importance de cette acquisition fit une grande impression sur les cœurs abattus à cause de la longue retraite de lord Wellington, poursuivi par Masséna. La première nouvelle n'en fut pas crue en Angleterre. Les préjugés qui existaient auparavant contre les soldats portugais, étaient à la vérité diminués après la bataille de Bussaco; mais personne ne voulait encore croire que leurs milices fussent en état de frapper un tel coup, et d'avoir fait prisonniers cinq mille français. Quand le rapport officiel fut connu, alors l'opinion, en faveur de la cause du Portugal, devint générale, et la mauvaise issue qu'éprouverait l'invasion française ne fut plus un problême. C'est ce qui arrive toujours; pour retremper les esprits après une grande calamité, il faut des événemens extraordinaires, un coup de fortune inespéré.

On ne doit pas terminer la relation de cet événement sans contredire le récit que M. de Pradt en fait :

« Sept cents prisonniers français furent noyés dans » le Minho;

« A la retraite d'Oporto, en 1809, un hôpital fran- » çais très-nombreux fut massacré;

« A Coimbra, un hôpital de plusieurs milliers de malades et de blessés périt de même ».

On doit observer, quant à la première assertion, que jamais l'armée anglo-portugaise n'agit sur le Minho, et que l'unique combat, engagé sur cette rivière entre les Portugais et les Français, eut lieu en février 1809, quand le maréchal Soult tenta de la passer avec son armée, sur des bateaux, dont plusieurs furent coulés à fond par l'artillerie portugaise; mais les noyés n'étaient pas prisonniers. Il est impossible que de pareilles atrocités fussent ignorées et que leurs auteurs n'eussent point été punis par lord Wellington. Il est encore incroyable que le maréchal Beresford n'en eut point donné connaissance par quelque ordre du jour, lui qui ne manquait jamais d'y rappeler toutes les belles actions, et d'improuver sévèrement celles qui méritaient d'être blâmées. Ce fut par cette méthode inaltérablement suivie par lui, que l'armée portugaise parvint à ce degré de perfection, qui était un motif égal de surprise pour les amis et pour les ennemis.

Le colonel Trant dit, dans son rapport officiel au maréchal Beresford : « Par la nature de l'attaque (il » veut dire la surprise), V. Exc. connaîtra la difficulté » d'empêcher les soldats et les paysans armés de dé- » pouiller les prisonniers : je suis fâché d'ajouter que » les paysans commirent quelques actes de violence; mais

» je crois que le nombre ne dépasse pas six à huit. Je » dois faire observer que rien ne peut égaler la misère » dans laquelle cette ville se trouvait ; l'armée enne- » mie l'avait entièrement saccagée ; elle avait mis le feu » à quelques maisons, et tout ce qu'elle n'avait pas pu » emporter était entassé dans les rues. On ne pouvait » pas s'attendre à ce que huit cents soldats, habitans » de cette ville et des environs (il veut parler des ré- » gimens des milices de Coimbra), accompagnés de leurs » malheureux parens et amis, fussent témoins impas- » sibles de cette scène de dévastation. Toutefois, je puis » assurer V. Exc. que, passé les premiers mouvemens, » j'ai pu réussir à mettre les Français à couvert de toute » insulte. » De ce passage du rapport du colonel Trant, on voit que si l'on avait commis une action aussi hor- rible que celle du massacre de l'hôpital, il aurait cher- ché à s'en excuser d'une manière ou d'autre près le ma- réchal Beresford, puisqu'il s'excusa de violences inévitables dans un assaut. Il est vrai que toutes voies de fait de- vaient cesser aussitôt que le colonel accordait une capi- tulation aux Français qui se sont rendus prisonniers sur le pont ; mais celle-ci ne pouvait pas être connue à l'instant des corps qui étaient entrés d'un autre côté dans la ville.

Le lecteur voudra bien pardonner la digression que je viens de faire ici, et qui ne pouvait pas trouver ailleurs une place plus convenable.

Le colonel Trant a agi sagement en accordant une capi- tulation pour prendre plus promptement possession d'un poste important et épargner réciproquement le sang ; les Français pouvaient y prétendre, parce qu'ils étaient sur- pris dans une ville ouverte. Mais les garnisons de Ciudad- Rodrigo, de Badajoz et de St. Sébastien avaient-elles

le droit à une pareille indulgence, elles qui furent forcées après des assauts sanglans et multipliés? Lord Wellington a très-certainement agi d'après des principes d'humanité, quand il a introduit une telle modification aux anciennes lois de la guerre; mais son calcul humain fut-il bien exact? S'il est plus que probable que passer au fil de l'épée les garnisons de Ciudad-Rodrigo, aurait ôté aux Français la tentation d'attendre les assauts de Badajoz et de St. Sébastien, après une et plusieurs brêches praticables, de quel côté se trouverait la balance en faveur de l'humanité? Le sacrifice de 1700 Français à Ciudad-Rodrigo aurait épargné la perte de 4,822 Portugais et Anglais à Badajoz, et d'environ 3,000 à St. Sébastien (1). Il paraît donc que l'humanité prévoyante aurait commandé la destruction de 1700 Français à Ciudad-Rodrigo.

Les Russes se sont toujours justifiés de la rigueur avec laquelle ils agirent envers les garnisons d'Ocksacoff et d'Ismail, en disant que la terreur qu'elle produisait chez les Turcs, épargnait le sacrifice d'un plus grand nombre à l'avenir. Les ministres anglais eux-mêmes justifièrent en parlement l'énormité de la perte soufferte à l'assaut de Badajoz, en soutenant que si l'on prolongeait le siége, il aurait été plus meurtrier, en raison des maladies fiévreuses que les inondations de la Guadiana produisent aux environs. Ils rappellèrent l'exemple même des Portugais qui, en 1659, y avaient perdu dix mille soldats par la même cause. On dira peut-être que lord Wellington craignait que les Français ne suivissent le même sys-

(1) Nous ne parlons ici, pour soutenir notre argument, que des places où les Français ont attendu l'assaut, après une et deux brêches praticables; nous avons en conséquence omis de faire mention des deux premiers assauts de Badajoz et de plusieurs assauts infructueux livrés au château de Burgos, qui ont coûté aux alliés pour le moins deux mille cinq cents hommes.

tême contre les Anglais. Mais quel droit avait-il d'empêcher les Portugais et les Espagnols d'user du droit trop juste de représailles? Les Français avaient-ils par hasard agi avec cette humanité prévoyante? N'avaient-ils pas passé au fil de l'épée la populeuse ville d'Evora, et sans énumérer tous les autres, le bourg de Nazareth, où on trouva autant de cadavres percés de bayonnettes, qu'il y avait d'habitans? N'ont-ils pas été la cause de la mort de plus de quatre cent mille Portugais de tout sexe et de tout âge, contraints à abandonner leurs foyers, à souffrir tous les besoins et réduits à périr de faim, de froid et de maladies?

2°. La reprise de Coimbra donna la facilité aux milices d'agir sur les deux rives du Mondego, assura la ville de Porto et les deux provinces au Nord du Douro. Le général Silveira, qui commandait à Traz-os-Montes, renforcé d'un beau régiment d'infanterie (qui faisait partie de la garnison d'Almeida et avait feint d'entrer au service des Français pour passer plus facilement, comme il passa en effet avec armes et munitions, pour rejoindre ce général), traversa le Douro à gué avec ses braves milices et mit le blocus devant Almeida. Sur ces entrefaites, le général Claparède arriva d'Espagne avec un renfort à l'armée française. Après différens combats, le général Silveira, ne pouvant pas se soutenir, battit en retraite, toujours en bon ordre, pour faire sa jonction avec les deux divisions de milices, commandées l'une par le général Bacelar et l'autre par le colonel anglais Wilson. Il y eut cependant quelque retard et la réunion ne s'étant pas effectuée à temps, Silveira fut contraint de repasser le Douro à Lamego. Les deux divisions étant arrivées quelques jours après, ce dernier repassa la rivière et reconduisit le général français à sa première position et

de la même manière (1). Dans cette double retraite, les deux généraux ennemis traversèrent le district nommé par les Anglais, *la Terre du Vin.* C'est une étendue de pays sur le Douro qui peut avoir quarante ou cinquante milles anglais de long, sur sept à huit de large, et qui produit le meilleur vin de Porto, ou pour mieux dire du Douro. La production en est considérable. La plus grande partie est exportée en Angleterre, qui en a pris dans quelques années de quarante-cinq à cinquante mille tonneaux ou pipes. Une branche de commerce aussi considérable avait depuis long-temps fixé l'attention des Français. Plusieurs années avant leur entrée en Portugal, ils parlaient d'envahir ce royaume pour détruire les vignobles du Douro, et enlever ce lien qui existait entre les deux nations anglaise et portugaise. La jalousie en faveur de leurs vins pouvait aussi influer sur ses intentions. On a cru plusieurs fois, pendant la guerre de Portugal, que ces vignobles pourraient être détruits par les Français, et les amateurs du vin de Porto disent qu'ils ont été sauvés par miracle : la première fois, lorsque Soult fut dans l'impossibilité, par la résistance faite à Amarante, de traverser ce district, et la seconde, lorsque les Français l'ont traversé jusqu'à Lamego et ont dû l'évacuer promptement. On ajoute que les troupes du général Claparède étaient Bataves, qu'elles observèrent une excellente discipline, et qu'elles ont bu autant de vin qu'elles voulurent, sans en commettre aucun dégât.

3°. Le troisième trait qu'on recueillera n'appartient pas, à proprement parler, aux milices, mais à l'*ordonnança,* espèce de levée en masse établie par des lois des temps fort anciens en Portugal. D'après ces lois tous

---

(1) Voyez *Account* etc. Jons. pag. 130. Guingret. pag. 109 et suivantes.
(Note du traducteur.)

les habitans qui n'appartiennent pas aux troupes de ligne ou aux milices, sont inscrits sur les contrôles de l'*ordonança*, et peuvent être, au besoin, appelés contre l'ennemi.

Le général Foy, que le maréchal Masséna avait envoyé de sa position devant les lignes de Torres-Vedras, en France, pour expliquer à Napoléon la difficulté de sa position, et la nécessité de nouveaux et puissans renforts, à son retour de Paris, craignant les paysans portugais, quoiqu'il eût traversé l'Espagne sans escorte, prit, pour entrer en Portugal, une garde de trois mille hommes de cavalerie et d'infanterie. Ce général choisit la route la plus courte pour rejoindre l'armée française, savoir : la nouvelle route qui, par Alpedrinha, va jusqu'au Zezere sans toucher Abrantes, port important sur le Tage, alors fortifié par les Portugais. L'arrière garde de l'armée française avait établi un pont sur cette rivière, près de son embouchure dans le Tage, à dix ou douze milles sous Abrantes. Mais le résultat de l'attaque faite par le colonel anglais, et la déroute de trois mille Français avec la perte de tout le convoi qu'ils escortaient, (quoique le succès en fut en partie dû aux obstacles que présentent les gorges étroites des montagnes près le village d'*Euxabarda*, où le général Foy fit entrer son monde sans l'avoir bien reconnu,) est tel qu'on pourrait craindre qu'il soit regardé en Italie comme un de ces romans embellis par ses meilleurs poëtes, tout en avouant que de tout temps il y eût à la guerre des coups extraordinaires de la fortune. On donnera donc ici le rapport officiel que lord Wellington envoya aux deux gouvernemens portugais et anglais :

» Le colonel Grant attaqua l'escorte du général Foy
» avec un détachement de 80 hommes de l'*Ordonança*

» d'Alpedrinha. Je joins le rapport que m'envoya le maréchal Beresford. On me dit, du quartier-général de » l'ennemi, que les Français ont perdu dans cette action » plus de 500 hommes, la plus grande partie du con» voi, et toutes leurs lettres. » D'autres nouvelles du quartier-général ennemi, portaient : que, pour ne pas décourager les soldats, on avait expressément répandu la nouvelle d'une tempête affreuse dans les montagnes, qui avait fait perdre le convoi (1).

4°. Enfin on rapportera la terreur panique du général Gardanne, dont peut-être il n'y a jamais eu d'exemple dans l'histoire militaire. Ce général amenait des renforts au maréchal Masséna, et suivait la même route que le général Foy a prise plus tard. Parvenu à la rive gauche du Zezere, il n'avait plus qu'à le passer pour se trouver réuni à quelques portions de l'arrière-garde de l'armée française. Intimidé par des rapports que lui furent faits, mais sans aucune rencontre, pas même avec les paysans, lui et tout son corps furent tellement saisis de terreur, que sans réfléchir ils rebroussèrent chemin, tous les soldats tournèrent le dos, jettant armes et bagages, et ne se crurent en sûreté qu'après qu'ils furent de nouveau dans le cœur de l'Espagne.

NOTE 8, PAGE 30.

De l'ordre de détruire les subsistances.

L'obscurité de ce passage était inévitable pour ne pas interrompre le fil du discours ; mais elle sera levée par l'explication suivante.

---

(1) Voyez, sur cette expédition qui fait honneur au général Foy, l'ouvrage de M. Guingret, page 94 et suiv., le Nouvel Apperçu, etc.
(Note du traducteur.)

On a dit qu'il est indifférent de savoir à présent si les plaintes de lord Wellington étaient ou non fondées, c'est-à-dire, si Masséna avait ou n'avait pas trouvé de grandes ressources dans les districts réfractaires, parce que dans cet endroit, ce qui importe, c'est la vérité des faits, savoir : qu'il y a eu des districts qui n'ont pas voulu obéir à l'ordre donné de détruire toutes les provisions; en cela, l'accusation de lord Wellington fut fondée.

Mais la proposition absolue, qu'il a été indifférent au succès de la campagne que Masséna ait ou non trouvé des ressources dans ces cantons réfractaires, sera démontrée par l'explication locale qui suit.

Masséna traversa et occupa pendant six mois entiers, depuis le Mondego jusqu'à Torres-Vedras, de vastes plaines toutes cultivées en maïs, qui dans les premiers jours d'octobre sont encore en herbe dans ces provinces : il était au-dessus des forces humaines de les détruire dans cet état; et telles sont les campagnes de Coimbra, Gollegan et de Vallada. Le maïs est l'aliment général du peuple, particulièrement des paysans, dans ces deux provinces; et puisque Masséna fut maître de récolter, pour nourrir son armée, les grains qui devaient servir à la subsistance d'un million d'ames pendant un an, il n'avait pas besoin des mesquines provisions qu'il pouvait trouver dans quelques districts. On doit dire la même chose au sujet des moulins qui devaient être détruits : l'armée française, occupant tranquillement le pays, rétablit promptement tous les moulins.

La ruine de l'armée française provient de toute autre cause, du manque d'un commissariat régulier, et de la fatale méthode de donner la permission aux soldats de *marauder* journellement, ou d'errer dans la cam-

pagne pour se procurer des vivres, que le commissariat bien ordonné devait faire distribuer. Le désordre qui en est résulté est tel que, d'après ce que disent quelques officiers qui ont servi dans cette armée, si lord Wellington en eût été informé à temps, il aurait pu la détruire en entier dans les heures de maraude. C'est bien certainement la cause de la perte de plusieurs milliers de soldats français; car les paysans descendus pendant la nuit du haut des montagnes, pour visiter leurs maisons, massacraient tous ceux qu'ils trouvaient ou ivres ou livrés au sommeil. C'est aussi ce qui donna lieu à la formation du *onzième* corps dont parle M. Elliot; ce qui était alors entièrement ignoré par l'armée anglo-portugaise, et fut seulement connu ensuite par le récit qu'en fit un officier étranger qui servait dans l'armée de Masséna.

NOTE 9, PAGE 31.

Reddition d'Almeida.

La place d'Almeida a capitulé le second jour, après que les batteries ennemies ouvrirent le feu contre elle, par suite de la fatale explosion du grand magasin à poudre, qui fit périr une grande partie de la garnison, et détruisit les fortifications. Cette explosion fut imputée à un officier portugais de l'artillerie, qui, après la reddition de la place, est entré au service des Français (1).

(1) Cet officier a publié un Mémoire pour tâcher de se laver de l'imputation de cette atrocité; cependant le reproche que lui adresse sir John T. Jons, dans son ouvrage sur les campagnes de l'armée alliée en Espagne et en Portugal et dans le Midi de la France, parait fondé. Voici comme l'auteur anglais s'exprime pag. 18, « A Portuguese officer of artillery treacherously communicated to the besigers the exhausted state of the ammunition, and they in consequence demanded the immediate surrender of garrison. »

On a dit, dans le temps, que lord Wellington comptait que la résistance d'Almeïda se prolongerait pendant deux ou trois semaines encore; ce qui aurait retardé la marche de Masséna en Portugal, de tout le mois d'octobre et peut-être de novembre, mois où règne la saison pluvieuse qui rend dans ce royaume les routes et les rivières impraticables; que trompé dans son attente, il ne lui était resté d'autre parti à prendre que de dévaster les deux provinces de Beira et d'Estramadure jusqu'à Torres-Vedras et Alhandra et de faire rentrer son armée dans les lignes. Ses ennemis au contraire le blâmaient d'avoir laissé le loisir à Masséna de faire tranquillement des sièges et prendre Ciudad-Rodrigo et Almeida, sur-tout la première de ces places, qui était au pouvoir des Espagnols et voisine des frontières du Portugal, dont elle est, pour ainsi dire, la clef. Ils ajoutaient que lord Wellington « s'était approché avec son armée aussi près » de l'une et de l'autre place, durant les sièges respec- » tifs, que s'il avait eu l'intention de tenter quelque » coup en faveur des assiégés : mais qu'il s'était toujours » tenu dans l'inaction sans rien entreprendre, de ma- » nière qu'on était fondé à dire que son but unique avait » été d'être le témoin oculaire de la perte de toutes les » deux. »

On a déjà fait observer que la conduite de lord Wellington dans les deux campagnes de 1810 et 1811 ne doit pas être examinée en détail. Il a sauvé le royaume de Portugal d'une invasion, à laquelle personne n'avait cru qu'il pourrait résister. La sûreté du Portugal ouvrit le chemin à la liberté future de l'Espagne, et cet exemple donna aux souverains et aux nations du Nord la secousse électrique, qui devait sauver le continent.

NOTE 10, PAGE 33.

Des lignes de Torres-Vedras.

Il nous parait convenable de donner à ceux, qui ne sont pas au fait des événemens du Portugal, une idée succincte des lignes de Torres-Vedras, devenues fameuses. On en attribue le plan à lord Wellington dès l'année 1808, qu'il débarqua à l'embouchure du Mondego, d'où il marcha, en longeant la côte, jusqu'à Torres-Vedras, ou plutôt jusqu'à Vimeiro, qui en est fort près, et où a eu lieu le glorieux combat de ce nom. C'est par suite de cette affaire que Junot proposa l'évacuation de Lisbonne et du Portugal, qui fut acceptée, et c'est en vertu de la trop célèbre convention de Cintra que l'armée française fut embarquée sur des transports anglais, avec la liberté d'agir par-tout.

Lord Wellington ordonna que des retranchemens fussent formés depuis la mer jusqu'à Alhandra, petite ville sur le Tage, et que les passages étroits des montagnes fussent couverts par des redoutes très-fortes. On établit dans quelques-unes des batteries de 30 canons. La distance de Torres-Vedras à Alhandra est d'environ vingt milles : toute cette étendue, qui forme comme une île environnée par la mer et le Tage, et sur laquelle Lisbonne est située, est montagneuse et il ne s'y trouve que trois routes, qui conduisent toutes à cette capitale ; mais elles passent par des sinuosités multipliées et des gorges étroites entre les montagnes, qui toutes furent couvertes par des fortifications.

La première ligne de défense, qui s'étendait depuis Torres-Vedras jusqu'à Alhandra donna le nom à l'en-

semble du système des ouvrages, qui couvraient Lisbonne, et qui comprenaient en outre une seconde et une troisième ligne de fortifications. Si l'armée, qui avait pris position derrière la première ligne, venait à la perdre, elle devait se replier derrière la seconde ligne, qui était plus rapprochée de la capitale et la couvrait encore. Si cette seconde ligne venait à être également forcée par l'ennemi, la troisième ligne formée autour de la forteresse de St. Julien, qui défend l'entrée du port, servirait à couvrir l'embarquement de l'armée anglo-portugaise et à faciliter la sortie de tous les vaisseaux du port de Lisbonne. Le nombre des canons placés en batterie était immense : on en avait pris un grand nombre des bâtimens de guerre pour les batteries fixes. L'armée anglo-portugaise qui se posta derrière la première ligne, renforcée par les milices et volontaires de Lisbonne, surpassait de beaucoup cent mille hommes. Le Tage était, outre cela, couvert d'environ 300 bâtimens de guerre de diverses grandeurs, la plupart Anglais, qui prenaient en flanc les lignes; les bâtimens légers remontaient le fleuve au-dessus des positions occupées par les troupes françaises. Masséna et les autres généraux français, après avoir reconnu les lignes, estimèrent qu'il était impossible de les forcer. Cependant on assure non sans fondement, que les travaux n'étaient pas terminés sur quelques points des lignes, et que l'armée française, dans les premiers jours, aurait pu parvenir à y pénétrer. Lord Wellington entra dans les lignes le 3 octobre 1810 et n'en sortit que le 15 Novembre suivant, lorsqu'un corps de l'armée française, qui l'observait, se retira sur Santarem, ville sur le Tage, distante d'environ 50 milles de Lisbonne.

D'après cette description, il paraîtrait que l'établissement de ces lignes devait être considéré comme la dernière ressource du Pourtugal; mais lord Wellington

l'adopta sous un tout autre point de vue. A peine a-t-il vu la reddition de la place frontière d'Almeida, qu'il a sur-le-champ fait connaître sa résolution de se retirer sur les lignes de Torres-Vedras et a requis le gouvernement de Lisbonne d'expédier les ordres nécessaires pour détruire tous les moyens de subsistance dans les deux provinces de Beira et d'Estramadure que l'armée anglo-portugaise était sur le point d'abandonner jusqu'à Torres-Vedras et Alhandra. Ce général n'a pas tenté, le moins du monde, de défendre la province de Beira, laquelle offre à chaque pas des positions militaires presqu'inexpugnables; et l'unique changement qu'il fit à son plan, en faisant un mouvement par son flanc gauche et attendant les Français à Bussaço, n'eut d'autre objet que de sauver les magasins qu'il avait à Coimbra. Quelques personnes croient qu'il s'était flatté que Masséna prendrait sa retraite précipitée des frontières jusqu'à Torres-Vedras pour un indice certain du projet de s'embarquer à Lisbonne, comme sir J. Moore avait fait deux ans auparavant à la Corogne; que Masséna, trompé par cette fausse apparence, aurait fait peu de cas de ces lignes et que tentant de les forcer, il y perdrait la plus grande partie de son armée, dont les faibles restes ne seraient pas en état d'effectuer une longue retraite, à cause de la dévastation des provinces. Il est hors de doute que Masséna s'est fait illusion jusqu'à un certain point, puisqu'il méprisa le conseil de quelques-uns de ses meilleurs généraux (du maréchal Ney entr'autres), lesquels ayant appris quelque chose des lignes, opinèrent qu'il fallait s'établir à Beira et dans les provinces du nord du Douro et y attendre des renforts. Mais, comme l'on a déjà dit, la reconnaissance générale des lignes a fait changer d'opinion à Masséna, et c'est ainsi qu'aucun des deux généraux ennemis n'atteignit l'objet qu'il s'était proposé. Il peut se faire que d'autres motifs encore aient induit lord Wel-

lington à ne pas se départir de son premier plan des lignes, puisqu'il a toujours soutenu que tout autre plan qu'il aurait adopté alors lui aurait coûté l'armée anglaise. Peut-être n'avait-il pas de la cavalerie en nombre suffisant pour opposer à la cavalerie française : peut-être aussi son gouvernement avait fait, comme tous les autres gouvernemens font souvent, c'est-à-dire, que pour une petite économie, ils perdent un grand objet. Le transport de chevaux par mer est fort coûteux, et un grand nombre en périssait; le Portugal manquait de chevaux, et les Portugais avaient peu de cavalerie; quelques-uns de leurs régimens n'avaient que des jumens, ce qui détruit de plus en plus l'espèce. Lord Wellington n'avait pas vraisemblablement, à cette époque, la confiance entière, qu'il eut par la suite dans les troupes portugaises. Cependant, dans le rapport officiel de la bataille de Bussaco, qui eut lieu le 27 septembre 1810, il parle avec une grande estime des troupes portugaises : « On voit, dit-il, que le temps employé à les » discipliner ne fut pas perdu, car elles sont à jamais » la base la plus solide des espérances qui restent de soutenir la Péninsule ; » espèce de prophétie que les Français n'ont vu que trop accomplie à leur préjudice. Le fait est que la conduite des troupes portugaises fut telle dans cette affaire, et qu'elle étonna tellement les Français, qu'après la bataille, les prisonniers, et nommément le général Simon, ont dit aux Anglais qu'ils s'étaient servis d'un excellent stratagême en habillant les soldats anglais avec des uniformes portugais. Les Français, ajoutant foi aux rapports de quelques traîtres, s'étaient flattés que les troupes portugaises de nouvelle levée et mal intentionnées ne se seraient point battues (1).

(1) Il paraîtrait que les Portugais qui se trouvaient au quartier-général français et les généraux français qui avaient été de l'expédition du général Junot en 1807 et 1808, notamment le général Loison, ont dit au

Quoiqu'il en soit de l'année 1810, le fait est que depuis 1811, c'est-à-dire, depuis la retraite de Masséna, lord Wellington témoigna toujours avoir une entière confiance dans les moyens qu'avait l'armée anglo-portugaise pour défendre le Portugal; tellement qu'il ne s'est jamais éloigné des frontières, quoique les Français lui eussent présenté des armées formidables; au contraire, il est allé quelquefois les chercher en Espagne et les a vaincus à Ciudad-Rodrigo, à Badajoz, à Albuera, à Salamanque, etc. Mais les Français n'ont plus osé envahir le Portugal que partiellement, et dans les provinces où lord Wellington ne se trouvait pas, comme a fait Marmont en entrant dans la province de Beira, lorsque lord Wellington s'était posté en Alemtejo.

Mais enfin quel jugement devons-nous porter de la sagesse du plan des lignes de Torres-Vedras? Qu'en doivent penser les militaires? Quel fruit en doit retirer l'homme d'État? Pourra-t-il se présenter encore une chance telle, que pour sauver le Portugal, cent mille braves soient contraints à s'enfermer dans ces lignes? Non jamais. Il serait bien inhabile le général qui, à la tête de telles forces, aidé de toute la population, ne saurait pas se maintenir en

---

maréchal Masséna précisément le contraire de ce que l'estimable auteur insinue dans ce passage, trompé sans doute par des informations inexactes. D'ailleurs le maréchal qui avait été à la bataille de Wagram, où il venait de voir le courage, remarquable même dans l'armée française, déployé par l'infanterie portugaise, qui faisait partie du corps de M. le maréchal Oudinot, aurait méprisé une si absurde suggestion contre leurs compatriotes, si elle eût eu lieu; aussi ne s'est-il pas décidé à l'attaque de la position ennemie, dans la persuasion que les troupes portugaises ne se battraient pas, mais parce qu'il se confiait justement dans la supériorité incontestable des troupes françaises et parce qu'il ignorait que les corps des généraux Hill et Leith eussent rejoint lord Wellington la veille. Voyez pour la bataille de Bussaco les réflexions de M. Guingret, pag. 48, j. 81, et *Account of the war in Spain*, *by J. T. Jones*, pag. 120 et suivantes.

(Note du traducteur.)

possession de tout le pays situé entre le Douro et le Tage et jouir de tous les avantages du port de Lisbonne.

Mais soyons justes : y aura-t-il jamais une révolution semblable à la révolution française, une mistification aussi complette de tous les gouvernemens, dont même ceux populaires n'ont pû être exempts? Existera-t-il encore une armée que toutes les autres croyent invincible à attaquer de front? D'un autre côté, l'Espagne et le Portugal ne seront plus gouvernés par ces principes qui ont réduit ces deux royaumes à cet état déplorable dans lequel ils se trouvèrent au commencement de ce siècle! Ce n'est donc pas à lord Wellington qu'on doit demander raison du mérite de son plan, mais à ceux dont les longues fautes, pour ne pas les qualifier autrement, ont amené les choses au point où cet illustre général ait jugé que ce plan fût l'unique et indispensable mesure à prendre pour pouvoir opérer le salut du Portugal et de la Péninsule.

NOTE 11, PAGE 40.

De l'illusion qu'on se fait sur la guerre de la Péninsule.

Que l'auteur de cette histoire se flatte qu'on voudra bien lui passer l'excuse de l'ignorance des faits, et qu'il pense qu'on pourra lui demander les preuves de la nécessité qui l'ont obligé à écrire avec tant de précipitation, c'est une chose croyable; mais ce qui passerait toutes les bornes de la crédulité, si nous n'en étions pas témoins chaque jour, c'est l'absence de sagacité de ceux qui parlent et écrivent, comme notre auteur, sans pouvoir comme lui alléguer l'ignorance des événemens.

Les Espagnols, par exemple, se font là-dessus parfaitement illusion. L'honneur qu'ils ont acquis par la première insurrection et par les événemens de Saragosse, de

Cadix et de Baylen, en 1808, est pour eux un motif de gloire et d'orgueil pour les six années suivantes, oubliant ou ne faisant pas mention des événemens qui eurent lieu à la fin de la même année et dans celles de 1809, 1810, 1811 et 1812, jusqu'à la bataille de Salamanque. Au lieu de reconnaître que le souffle de vie qui pendant ce long intervalle restait encore à leur gouvernement et aux Cortès renfermés à Cadix, est dû à la garnison anglaise et portugaise qui empêcha les Français de s'en rendre maîtres, ils blâmaient dans ce temps-là les Anglais de ne pas pouvoir chasser les Français de la pointe dite de *Trocadero*, d'où Soult faisait bombarder Cadix. Avec une dose plus forte de sagacité et de gratitude intimement réunies, les Espagnols auraient trouvé leur profit en rendant justice aux deux nations, qui, sans épargner leur sang le plus précieux, sauvèrent l'Espagne et empêchèrent par là que la gloire qu'elle avait acquise ne fut ensevelie dans l'oubli, ou ne fut seulement rapellée par les Français, dans les temps à venir, que pour exalter encore leur mérite d'avoir surmonté cette difficulté.

A l'exception du Royaume de Galice, que Soult laissa livré à l'anarchie, pour courir prendre en flanc lord Wellington à Talavera ; à l'exception encore de Valence, à laquelle les Français n'ont pas pensé pendant quelque temps, et où le général Blake, qui y avait conduit par mer vingt et quelques mille hommes, capitula peu de temps après; les Français ne rencontrèrent de résistance qu'en Catalogne, et encore une très-faible, parce qu'ils furent toujours maîtres de Barcelone. Les troupes du marquis de la Romana furent conduites, après sa mort, par le général Mendizabal vers Badajoz; mais elles furent sur le champ dissipées par les Français, qui assiégeaient cette place, circonstance, qui servit de prétexte au gouverneur pour capituler, sans attendre le secours,

que lui promettait lord Wellington, déjà libre de l'invasion de Massèna. Cependant Ciudad-Rodrigo et Badajoz ont couté, chacune pour sa part, deux ou trois siéges, et chacune un terrible et sanglant assaut. Lord Wellington, qui connaissait l'importance de ces deux places et qui ne se fiait pas trop à la science des ingénieurs anglais, se décida à les emporter au prix du sang seulement anglais et portugais.

On ne peut donc pas faire le récit des actions brillantes des Anglais et des Portugais, sans en entreprendre l'histoire entière, parcequ'elles furent si fréquentes, qu'elles n'ont pas été toutes mentionnées dans les rapports officiels de lord Wellington; et les plaintes contre ce silence formées par plusieurs officiers distingués, forment le plus bel éloge de cette armée, où le nombre de ceux, qui se sont distingués, fut presque toujours égal aux occasions, qui se présentèrent à chacun. Il paraissait que les Portugais voulussent convaincre les Anglais combien avaient été ridicules leurs anciens préjugés, et que les Anglais craignissent d'être surpassés en bravoure. D'après cette noble émulation individuelle, on peut bien dire qu'un grand capitaine, comme lord Wellington, ne pouvait pas manquer d'obtenir des succès merveilleux; car les soldats, quoiqu'ils fassent, ne doivent jamais oublier, que toute la gloire qu'ils obtiennent, est due à l'habileté de leur chef: Jules César a bien fait entendre cette vérité à ses soldats. « *An vos* « *ulla putatis momenta dedisse mihi ?* »

Les Anglais n'ont commencé à se faire une idée juste de la bravoure surprenante des Portugais, qu'après la bataille de Bussaco. Pendant la marche sur les lignes, et à la retraite de Masséna, leur étonnement se mani-

festait dans leurs rapports. Quelques expressions et quelques faits méritent d'être rapportés. Les Anglais écrivaient à l'époque,

» The Portuguese troops, two days without bread,
» beat us in the march, and fight the ennemy to admi-
» ration. »

« The Portuguese troops are always eager to engage
» and invariably behove with enthusiastic bravery. »

C'est à dire, « les troupes portugaises sont impatien-
» tes d'entrer dans l'action et y déployent invariablement
» une bravoure, qui paraît de l'enthousiasme.

» Les Portugais, deux jours sans pain, marchent plus
» vite que nous, et se battent à merveille. »

Un corps allemand à la solde de l'Angleterre eut ordre de retarder le mouvement des Français, qui les poussaient trop vivement. Ce corps attaqua, mais fut vertement reçu par les Français; les Allemands prirent la fuite en grand désordre sur la seconde ligne des Portugais, qui étaient en position pour les soutenir. Les Portugais, comme par instinct et sans commandement, ouvrirent leurs files pour laisser passer les fuyards, et pour n'être pas mis en confusion. Aussitôt après que ceux-ci furent passés sur leurs derrières, ils se réunirent et guidés par le même instinct et sans commandement, ils crient unanimement: « Maintenant à la bayon-
» nette » et empoignant l'arme blanche, ils mirent en fuite les Français victorieux.

A l'assaut de Ciudad-Rodrigo, le général Pack, qui commandait une brigade portugaise, devait faire une fausse attaque. L'impétuosité des Portugais fit plus, ils entrèrent dans la place et décidèrent l'action.

Trois divisions de Portugais et d'Anglais donnaient l'assaut aux trois brêches pratiquées dans les murs de Badajoz; les approches étaient défendues par différens moyens et principalement par le général Philippon avec toute la bravoure française. Les trois divisions après une perte immense soufferte dans leurs attaques multipliées, recevaient l'ordre de battre en retraite, quand lord Wellington fut informé qu'un seul bataillon portugais avait pris le fort de les *Pardiglieras*, et que le général Picton avec une autre division de Portugais et d'Anglais avait escaladé les murailles de la citadelle, et était déjà entré dans la place par un côté où il n'y avait pas de brêche.

On donne l'assaut à St. Sébastien et on ne peut pas vaincre la brave résistance des Français. On en donne un second, et il paraît que la même cause le fera encore manquer une autre fois. Tous les régimens portugais employés à l'assaut crient qu'ils veulent passer à gué le bras de la rivière (ou plutôt son embouchure dans la mer) qui défend d'un autre côté cette forte place. Cette permission leur est donnée, les Portugais passent joyeusement, lèvent les armes sur la tête, ayant l'eau jusqu'au col, montent à l'assaut par la brêche, et s'emparent de la place.

On n'en a pas trop dit, mais cependant assez pour convaincre le lecteur, que le public a le droit d'exiger une histoire de cette guerre fort différente de celle que nous avons sous les yeux.

NOTE 12, PAGE 42.

Des nouvelles armées de la régence de Cadix et des troupes espagnoles, qui se sont jointes à l'armée anglo-portugaise en 1813.

Il paraît que ceux qui ont eu le plus d'influence dans les divers gouvernemens populaires de l'Espagne avaient

beaucoup étudié les méthodes révolutionnaires françaises ; la preuve en est leur constante pratique de donner des numéros aux armées, qu'ils formaient. En conséquence, les numéros 1, 2, 3, 4, jusqu'à 7e et 8e armée (1) ont existé de tous temps et furent même conservés après leur défaite à la bataille d'Ocagna en 1809. Le numéro a survécu à la réalité. Mais après la bataille de Salamanque donnée le 22 juillet 1812, une grande partie de l'Espagne se trouva libre pendant quelques mois, le blocus de Cadix fut levé par le maréchal Soult, qui se mit en mouvement, comme on l'a déjà dit, pour se joindre aux autres armées françaises. La régence profita avec tout le zèle possible de ce moment de liberté pour former de nouvelles armées. Les forces françaises alors réunies contraignirent, il est vrai, lord Wellington à lever le siége de Burgos, à abandonner Madrid et toute l'Espagne et à se retirer en Portugal, mais la vaste étendue du territoire espagnol permit à ces nouvelles armées de se maintenir en changeant de position et en évitant de se compromettre dorénavant avec les Français.

Vers ce temps-là arriva la catastrophe des Français en Russie. Napoléon rappella un grand nombre de troupes et d'officiers d'Espagne pour former la nouvelle et formidable armée, qui parut subitement sur l'Elbe, et lord Wellington forma de son côté le plan de la célèbre campagne de 1813. Il fut en personne à Cadix pour se concerter avec ce gouvernement et fixer le nombre de troupes espagnoles, qu'il pourrait réunir sous ses ordres, ayant été après la bataille de Salamanque nommé pour la première fois *généralissime des troupes espagnoles.*

---

(1) La première régence de Cadix porta un décret sous la date du 16 décembre 1810, par lequel l'Espagne serait divisée en six divisions militaires, et l'on formerait une armée par division.

On n'a pas trouvé malheureusement dans aucune collection des pièces officielles, qui existent en Italie, aucun état du nombre des nouvelles armées formées par la régence de Cadix en 1812 et 1813.

Si nous ajoutons foi aux lettres publiées à St. Jacques de Galice le 4 mai 1813, le total des troupes, qui y est annoncé, n'a pas été moindre de 50 mille hommes. Le secrétaire de la guerre espagnol a dit dans la séance des Cortès du 4 mars 1813, que l'armée espagnole consistait en 155,600 hommes d'infanterie, 21,700 hommes de cavalerie, en partie démontée, 3242 hommes d'artillerie à pied, 1212 d'artillerie à cheval, 2392 sapeurs.

Ce calcul relevé rappelle l'*aperçu officiel*, qu'une grande puissance du continent donna de la force, que son armée devait avoir à l'ouverture de la campagne prochaine, en affirmant qu'elle serait de 166,669 hommes; ne voulant pas permettre qu'on doutât d'une seule unité. Mais quand l'armée dut commencer les opérations militaires, il se trouva qu'elle ne montait pas à plus de 30 mille hommes. Cependant on ne devrait pas faire des objections sur le nombre, car la difficulté n'était pas de trouver des recrues chez une nation mise toute sans dessus dessous, comme l'était alors la nation espagnole; mais il convient de réduire ce nombre à celui, que lord Wellington jugea en état d'agir sous lui. Dans sa lettre écrite de Huarte le 2 juillet 1813 au ministre de la guerre espagnol, concernant le général Castanos, lord Wellington dit « que la situation de la 4e » armée, avant l'ouverture de la campagne, était telle, » faute de moyens et de discipline, qu'il n'a voulu garder que deux divisions de l'armée de Galice commandées par le général Giron ». La division du général Morillo a rejoint l'armée anglo-portugaise, quand elle

s'est mise en mouvement des frontières du Portugal. L'armée dite réserve d'Andalousie, ou formant le corps du général comte d'Abisbal (général O'Donnell) a fait sa jonction après la bataille de Vittoria, étant restée en arrière, employée à réduire le fort de Pancorvo. Longa, Julien, Sanchez et Mina étaient les chefs des Guérillas, et celles-ci, sous le point de vue d'utilité, n'étaient pas les moins efficaces des troupes espagnoles. Mais quoique nous ne puissions pas trouver un état de la force disponible de toutes ces troupes, nous voyons avec plaisir qu'elles furent employées à l'avantage de la cause générale. La division du général Morillo a mérité plus d'une fois les éloges de lord Wellington, ainsi que celles de Longa et du général Giron; ce qui est une preuve certaine que si les préjugés espagnols ne s'y étaient pas opposés dès le commencement jusqu'à la fin de la guerre, la discipline se serait établie, et l'Espagne aurait aujourd'hui une belle armée. Unis aux troupes anglaises et portugaises et soutenus par elles, les soldats espagnols se sont non-seulement comportés mieux dans cette dernière campagne, mais ils ont mérité des éloges particuliers, comme il est arrivé lors du passage de la Bidassoa, que les Français effectuèrent le 31 août pour secourir la place de St. Sébastien. Lord Wellington dit dans sa dépêche du 2 septembre 1813, qu'il avait placé une division anglaise à chaque flanc des Espagnols; mais que ceux-ci ont eux-mêmes repoussé l'ennemi, sans qu'il fût nécessaire de faire avancer les Anglais. Une telle différence dans la conduite des troupes ne doit pas paraître surprenante, puisqu'on en a remarqué une semblable chez des troupes d'autres nations, qui n'ont point autant de droits que la nation espagnole à la réputation d'être belliqueuses.

Le malheur donc de la Péninsule ou de l'Espagne en particulier, est que tous les chefs des troupes espagnoles se soient fait parfaitement illusion sur leur capacité militaire; ou plutôt qu'ils aient cru améliorer la disposition des soldats en leur faisant entendre dans leurs proclamations ce qui n'existait pas. Nous choisirons pour servir d'exemple, parmi tant d'autres, la proclamation du général Giron, en date d'Elisondo du 23 novembre 1813.

« Soldats! vous venez de terminer heureusement la » sixième campagne de notre guerre nationale, en faisant partie de l'armée alliée commandée en personne » par l'illustre général en chef, le duc de Ciudad-Rodrigo. » Vous vous êtes couronnés d'immortels lauriers..... Cinq » batailles gagnées, un grand nombre de combats, *trois* » *places du premier ordre prises*, plus de 650 canons, » différens aigles et drapeaux pris, quatre-vingt-dix » mille hommes tués ou prisonniers, cent lieues de » territoire conquises; les Pyrenées franchies; la guerre » portée sur le territoire ennemi; l'opinion de l'armée » française détruite; leurs meilleurs généraux constamment battus et la liberté de l'Espagne assurée à jamais....»

Le reste de la proclamation est écrit dans le même style. On a remarqué d'ailleurs dans toutes les proclamations qui ont paru, soit des Juntes provinciales, soit de la régence, des généraux et des rédacteurs des journaux, une grande prétention à l'éloquence du genre figuré : en voici un passage curieux. Le journal (Diario) de Madrid, du jour que le roi Joseph évacua cette ville à l'approche de l'armée anglo-portugaise, après la bataille de Salamanque, s'exprime ainsi :

« Je te salue, astre lumineux, centre de la lumière, » père de la vie, créateur de la journée la plus heu-

» reuse, que la capitale opprimée des Espagnes ait jamais vue ; je te salue, jour heureux et bienfaisant, dans lequel, après avoir rompu les chaînes de la tirannie, les Madrilenses ont respiré le soufle suave de la liberté..... Madrid était courbée et liée avec de lourdes chaînes, qui tombèrent, rompues le 10 août 1812 par les efforts de l'immortel Wellington et des autres guerriers espagnols, etc., etc. »

On ne peut pas suffisamment admirer l'artifice oratoire de ces morceaux d'éloquence. Le peuple lorsqu'il entendait désigner lord Wellington seulement comme général en chef des armées espagnoles, était fondé à croire que celles-ci avaient fait tous ces miracles; la restriction mentale n'était que juste depuis que le gouvernement espagnol s'était enfin décidé à donner à lord Wellington le commandement des troupes espagnoles. Qui pourra jamais assez louer cette manière de parler, que Madrid se voit délivrée par les efforts de l'immortel Wellington et *des autres guerriers espagnols ?* Effectivement quelques Espagnols sous les ordres de D. Charles d'Espagne accompagnèrent, comme on l'a dit, l'armée anglo-portugaise à Madrid.

Note 13, pag. 43.

Des difficultés de discipliner les troupes espagnoles.

L'objet de cet écrit, comme on l'a déjà dit plusieurs fois, n'est pas de ravir à aucune des trois nations les lauriers qui leur appartiennent de droit; mais de rendre hommage à la vérité, et d'empêcher par là à l'avenir que quelque nation que ce soit, qui pourrait se trouver placée dans de pareilles circonstances, ne

commette la faute d'imiter ce qui doit être évité, et de se croire en sûreté, en adoptant des moyens trompeurs. Sans doute l'insurrection du peuple espagnol contre l'oppression et en faveur du souverain légitime (quoique prisonnier) fut un spectacle grand et beau et une sévère leçon pour les tyrans ambitieux. Sans doute la constante fidélité de la très-grande partie du peuple à la bonne cause a été un élément nécessaire de l'heureux événement obtenu par les trois nations, qui y étaient intéressées. Le zèle et l'activité des Juntes provinciales, de la Junte suprême et de la régence de Cadix, particulièrement exercés dans la création des armées, ainsi que dans la réorganisation de celles que Napoléon et ses généraux avaient mises en déroute, méritent des éloges éternels : mais représenter la liberté de l'Espagne comme le simple résultat de l'indomptable esprit d'insurrection nationale, déployé par le moyen des Guérillas et d'armées aussi peu diciplinées, qu'elles ne pouvaient pas soutenir le prèmier choc des Français, et dont les débris se réunissaient tout de suite dans un autre endroit, quoique toujours avec la même fortune; tout cela, disons-nous, est non-seulement une insulte à la vérité, mais une imposture déhontée, qui pourrait coûter bien cher à d'autres nations, si elles venaient à y ajouter foi.

Que la discipline soit la chose la plus essentielle pour faire éclater la valeur d'une nation, et que toutes celles qui aspirent à l'indépendance, doivent organiser une armée, en valeur relative, égale aux meilleures de l'Europe ; ce sont-là les deux maximes dont cet ouvrage doit démontrer toute l'importance, et de la vérité desquelles nous désirons convaincre nos lecteurs.

Il n'est pas bien aisé d'expliquer les causes, qui ont

empêché le gouvernement espagnol de mettre à profit l'enthousiasme du peuple et d'organiser des armées, qui avec l'aide du temps devinssent capables de faire face aux Français. Nous tâcherons cependant d'en donner l'explication le mieux que nous pourrons.

L'expression d'organiser une armée nous a paru la plus énergique que l'on pouvait adopter, en parlant d'un gouvernement qui avait besoin d'en créer une tout-à-fait nouvelle, afin de comprendre dans une seule phrase, non-seulement l'instruction des soldats et des officiers, mais encore tous les réglemens à faire pour que les armées soient en état d'entrer en campagne. On verra la nécessité de cet avertissement préliminaire ayant à parler du gouvernement et des armées espagnoles.

Un officier étranger, qui se trouvait à l'armée du général Ariraga, avant la bataille d'Ocagna, rapporte qu'elle était forte de 56 mille hommes suffisamment équipés, armés et pourvus de tout ; et il ajoute qu'ayant traversé les lignes de ces troupes, avant l'action, il avait observé que les manœuvres des bataillons et des escadrons et même celles des divisions, étaient faites avec précision, de manière que cette armée avait la plus belle apparence.

Si cette information est exacte, on doit croire que les officiers des corps avaient toutes les connaissances de la théorie de l'art, autant que l'on peut les acquerir sans l'habitude que donne la guerre. Il n'avait donc pas tort ce Grand d'Espagne, qui se mit en colère contre celui qui s'engageait à interposer son influence près la Régence, afin qu'elle permit que les troupes espagnoles fussent disciplinées par des officiers étrangers. « Comment !

» (répondit le Grand d'Espagne) Croyez-vous que nous
» manquions d'officiers ? Nous en avons de plus instruits
» et de plus capables, que les Anglais, que les Fran-
» çais et Allemands, etc., etc.; ce qui nous manque
» c'est de l'argent et des armes. »

Si telle était l'apparence de toutes les autres armées, qui furent commandées par les généraux Cuesta, Castanos, Venegas, Blake, Belvedere, Duque del Parque, etc. et qui toutes ont eu le même sort, il n'y a que les témoins oculaires et impartiaux qui pourraient le dire. Mais comme l'armée d'Ariraga a été formée des débris des autres et composée des mêmes officiers, on doit croire qu'elles avaient toutes le même degré d'instruction. Il n'est pas surprenant que les Espagnols manquassent d'armes après la dispersion de tant d'armées; et elle n'était que ridicule la jactance de quelques uns, qui, au récit de ces défaites, se rejouissaient en disant, que tous ces soldats fugitifs des batailles se retrouvaient quelques jours après: car bien certainement on ne retrouvait plus toutes les armes, tous les canons, tous les chevaux, les voitures de munitions, etc. Mais au commencement de la guerre cela ne pouvait pas être aussi sensible, qu'il le parait par les pièces présentées au parlement d'Angleterre, qui contiennent l'énumération du grand nombre d'armes et de munitions, fournies aux Espagnols en 1808 et 1809. On en trouvera un aperçu à la fin de cette note.

Au moment de l'insurrection générale, les Espagnols rentrèrent en possession de leurs arsenaux, qui n'étaient pas dépouillés, et des fabriques d'armes qu'ils avaient auparavant. Il est de fait que fort souvent les fusils anglais furent mal distribués; mais le même officier affirme, que les troupes, qui se trouvaient à Ocagna, avaient des armes assez bonnes, quoiqu'elles pussent avoir été mieux

entretenues. On peut donc dire, qu'encore après la perte de tant de batailles, les 56 mille hommes avaient à Ocagna les moyens de combattre et que cependant ils ne s'en sont pas servis. Comment concilier toute cette masse de contradictions ? Il ne serait pas étonnant que quelqu'un qui se rappellerait des armées commandées par le général Mack et par Murat, voulut avec une légèreté assez commune expliquer cette énigme, en assurant que les soldats espagnols manquaient de courage. Si une telle accusation était faite à la nation entière, ce serait se donner des torts, que d'entreprendre d'en faire seulement l'apologie ; mais il est possible et même on le voit assez souvent, que des nouvelles levées se battent mal, et que des soldats aguerris conduits souvent par des commandans inhabiles se dégoutent, se découragent, ou se démoralisent, comme disent les Français. Mais cette explication quoique plausible, est loin d'être satisfaisante pour le cas particulier qui nous occupe. Il reste toujours à établir le motif qui a influé, pour que les soldats d'une nation renommée dans tous les temps par sa bravoure, se soient battus aussi mal à la première, comme à la dernière bataille, et réciproquement pourquoi les hommes de nouvelle levée ne sont jamais devenus de véritables soldats après sept ans de guerre.

Il se trouvera plus d'un lecteur impatient, qui sera porté à improuver le retard que nous avons mis à imputer la faute de tout ceci au mauvais choix des officiers : mais c'est précisement à ce point que nous avons voulu l'amener. On a vu plus haut que le plus grand défaut des officiers ne provenait pas de l'ignorance absolue de leur profession ; il n'est pas non plus raisonnable de supposer que chez une nation généralement brave, ce soient précisément les officiers qui manquent de courage.

En admettant néanmoins cette hypothèse, il n'est pas douteux que les soldats deviendraient semblables aux officiers. Il reste présentement à resoudre ce problème unique, savoir : comment il serait possible que le caractère apparent des officiers d'une armée devienne tel, ou par quelle voie une armée européenne peut-elle tomber à ce degré de dégénération et de corruption.

Supposons donc, en général, le gouvernement d'une nation, indolent pendant plusieurs siècles, et que ceux qui ont été à la tête du gouvernement et des classes supérieures se sont plutôt occupés de pratiques de superstition et même de fanatisme, que de la véritable religion et des objets d'utilité publique. Admettons que des richesses imprévues aient suppléé annuellement au manque d'activité du gouvernement et des individus. Admettons encore que le pays, par sa position géographique, ne soit pas en contact avec des nations guerrières, ou que par des effets de révolutions assez fréquentes dans les monarchies européennes, la politique de cette nation soit devenue secondaire et subordonnée à celle d'un autre gouvernement plus puissant et plus délié. Chez une telle nation ; disons-nous, tous les ressorts de l'administration doivent mollir, et sur-tout ceux qui ont besoin d'une attention constante de la part du gouvernement. Tel est particulièrement le département qui surveille la carrière militaire, d'autant plus différente de celle des arts et de la paix que le pays est plus civilisé, c'est-à-dire, en proportion de l'aptitude des individus à reconnaître et à jouir des commodités de la vie, puisque celles-ci deviennent et plus nécessaires et plus variées à mesure que la civilisation est plus avancée.

Le gouvernement d'une monarchie, comme celle que nous venons de décrire, doit devenir très-souvent, comme

le désigne M. de Pradt un Gouvernement de Palais, un Gouvernement de *Courtisans*, munis tous-à-la-fois, d'une autorité transitoire, et tous subordonnés à un *favori.* (On entend par cette expression un *favori courtisan*, et non un grand homme d'état, comme Richelieu ou Pombal, qui font une sorte de révolution dans l'état.) Il est entendu qu'il est question d'un *favori* qui ne se soucie nullement du bien de l'état, et qui n'a d'autre pensée que celle de s'enrichir et d'obtenir tous les honneurs sans les mériter. L'armée, ou pour mieux dire, son administration, sous un pareil favori, livrée à un courtisan, est nécessairement disséminée par lui dans les mains d'autres courtisans, de ses amis et parents, y comprises toutes les branches qui en dépendent. Les officiers de mérite n'obtiendront pas communément de l'avancement; au contraire les promotions seront le prix de la faveur, ou de motifs encore plus vils. La corruption s'étendra de proche en proche, de sorte qu'on prendra, presque toujours, pour officiers, des gens de la dernière classe de la société, et de la plus mauvaise conduite. Les officiers d'honneur ne seront pas écoutés; le dégout deviendra général parmi eux, et tout honnête-homme reconnaîtra promptement que, pour vivre tranquillement, il faut laisser faire. La paresse prendra la forme d'insubordination; un zelé pourra s'en plaindre, mais l'officier corrompu et insubordonné trouvera des protecteurs, et ne sera point puni. Il poursuivra donc, et servira de modèle à tous ses pareils.

En temps de paix, de telles troupes sont toujours assez bonnes pour monter la garde au palais, pour fournir des factionnaires et des postes aux places et établissemens publics, pour border la haye dans les rues, le jour d'une cérémonie civile et religieuse, pour escorter une procession, etc. Ce n'est qu'au moment où une armée, tombée à ce degré de décadence, entre en campagne, qu'on en découvre tous les défauts.

Pendant que l'ennemi n'agit pas avec vigueur, on attribue l'inaction à différentes causes, et la cour les croit toutes fondées. Bientôt commencent les défaites et la perte des provinces, on crie contre la guerre, et on conseille la paix à tout prix.

Il en est arrivé tout le contraire avec le gouvernement révolutionnaire de Paris, quoiqu'il eût souffert des pertes au commencement de la guerre; mais les causes promptement examinées, les généraux furent guillotinés, et les officiers, contraints à faire leur devoir, forcèrent les soldats à être braves. La Junte suprême n'exista pas assez long-temps pour en faire de même; et elle n'avait pas, comme la Convention Nationale Française, une triple ligne de forteresses pour arrêter les progrès des alliés. La diversité d'opinions chez l'ennemi ne les favorisait point; au contraire les membres de la Junte elle-même étaient divisés d'opinion, et l'orgueil national porta à croire qu'elle possédait, comme les révolutionnaires français, un bon fonds d'une belle armée, pour en faire de nouvelles au besoin. La Junte suprême s'est trompée, et ce fut une faute par trop grossière que d'employer les mêmes officiers qui avaient mal servi sous la précédente monarchie : elle forma ainsi de nombreuses mais de méchantes armées. La Régence bloquée dans Cadix depuis 1809 jusqu'en 1812, suivit le même système. Sans compter l'orgueil national, les libéraux (le parti dominant dans les Cortes censé pencher pour la démocratie) craignaient que des armées bien disciplinées ne servissent, par la suite, à détruire une Constitution à-peu-près republicaine. Si cette assertion est vraie, les libéraux furent justement punis par ces mêmes armées, qui se sont trouvées assez bien disciplinées pour les remettre dans les mains de Ferdinand.

Si cet exposé se trouve, comme il l'est en effet, exact et fidèle, combien on doit se féliciter de l'amélioration obtenue dans l'armée portugaise, par la méthode suivie par le maréchal Beresford; armée chez laquelle le défaut de discipline était d'une date plus récente; armée qui, quarante ans auparavant, avait été, pour ainsi dire, créée de nouveau par le maréchal comte de la Lippe, et qui, dans les premières années de la révolution française, et dans la courte guerre du Roussillon, avait donné des preuves non-équivoques de sa discipline et de son inextinguible valeur.

Le maréchal Beresford, avant de publier de nouvelles instructions, commença par observer comment on exécutait les anciens réglemens, et à réformer en conséquence tous les officiers insubordonnés, indolens ou hors d'état de servir par leur âge ou par d'autres défauts. Il les remplaça par de nouveaux officiers, et fixa l'âge de ceux qui devaient occuper les grades subalternes qui exigent plus de vigueur corporelle. Il a tenu exactement la main pour faire observer les nouvelles instructions, déploya une extrême rigueur à punir les fautes, et porta la plus infatigable attention à rechercher le mérite, à le faire connaître et à le récompenser.

Par de tels moyens, l'armée portugaise se trouva sur-le-champ comme allégée d'un grand poids, et obtint, en peu de mois, toute la maturité de l'expérience et toute la vigueur de la jeunesse. Si Louis XIV disait, lorsqu'il recevait les complimens de congratulation sur le changement de ses affaires dans la guerre de la succession d'Espagne : « Je n'y ai pourtant envoyé qu'un seul » homme de plus : » on peut aisément penser quelle a dû être la différence produite dans une armée à laquelle on a envoyé tous les officiers de plus, ou, ce qui revient au même, de laquelle on a renvoyé les mauvais,

Il est de notre devoir d'ajouter que, même indépendamment des motifs de dégénération ci-dessus mentionés, trente années de paix suffisent pour énerver une armée européenne. A la déclaration d'une nouvelle guerre on ne trouve plus d'officiers au-dessous de cinquante ans, qui aient vu l'ennemi. Les officiers qui avaient le plus de réputation pendant la paix, sont les plus mauvais en temps de guerre, parce que leur mérite consistait dans des détails de police. Il faut une minutieuse et scrupuleuse attention du gouvernement, et un système bien réglé pour conserver la vigueur de l'esprit militaire en temps de paix. Il faut un gouvernement qui ne soit pas un gouvernement *de palais*, qui respecte lui-même ses propres lois, et qui ne croie pas que la pratique journalière de les violer arbitrairement soit inhérente à son existence.

RAPPORT OFFICIEL

De la dépense faite en armemens et autres attirails de guerre, fournis aux Espagnols et aux Portugais dès le mois de mai 1808, fait par ordre de la Chambre des Communes, en date du 27 mars 1809.

Canons	99 et	31,600	charges.
Obus	38 et	7,000	»
Caronades	20 et	4,000	»
Fusils		200,177	»
--- de chasseurs .		220	»
Épées		61,399	»
Lances		79,000	»
Bufleterie pour l'inf[rie].		39,000	»
Cartouches à balle .		23,477,955	»
Balles de plomb . .		6,060,000	»
Barrils de poudre . .		15,408	»
Argent en liv. sterlings.		1,934,903	»
Traites négociées . .		220,404	»
Équipages de campag.		10,000	»
Tentes		40,000	»
Toile de lin (vares).		118,000	»
Draps ---		125,000	»
Coton ---		82,000	»
--- ---		50,000	»
Uniformes complets .		92,000	»
Paires de souliers . .		98,000	»
Semelles		15,000	»
Chemises		35,000	»
Sacs		54,000	»

Cantines p[r]. les soldats.	50,000	»
Chapeaux et bonnets.	16,000	»
Baudriers	246,000	»

N. B. La plus grande partie de ces fournitures et particulièrement les fusils, furent livrés aux Espagnols dans le courant de l'année 1808. Les Portugais n'ont reçu, jusqu'en 1809, que cinq mille fusils donnés par sir Arthur Wellesley, quand il débarqua à l'embouchure du Mondego. A compter de 1809, les Portugais reçurent d'abondans secours de tout genre, et des subsides annuels, qui d'abord furent fixés à neuf cent mille livres, et par la suite s'élevèrent à deux millions sterlings.

NOTES ADDITIONNELLES.

Seconde réponse à M. de Pradt.

Lorsque M. de Pradt forma le projet de soustraire Napoléon à la haîne qu'inspirent ses transactions avec l'Espagne et le Portugal, et de la faire retomber sur le prince de la Paix, il aurait dû s'assurer de l'authenticité des informations qu'on lui fournissait, et sur lesquelles il voulait bâtir son roman : ceux qui liront avec attention le commencement de son ouvrage et se rappelleront les dates précises des événemens, dont parle M. de Pradt, reconnaîtront que cet auteur établit ses raisonnemens sur une fausse base, savoir, que Napoléon était déjà maître du Portugal, deux ans avant les transactions de Bayonne. Une fois cet anachronisme rectifié, une grande partie de l'édifice croulera d'elle-même, ce qui est d'autant plus aisé à démontrer qu'il suffira de faire remarquer les dates des lettres et autres pièces, qu'il insère lui-même pag. 31 de son ouvrage, comme sont :

Lettre du prince des Asturies (Ferdinand VII) à Napoléon. . . . . 12 octobre 1807.

Lettre du roi Charles IV au même . 30 idem idem.

Décret de Charles IV . . . . . 5 novemb. idem.

Lettre du prince des Asturies à ses parens. . . . . 5 novemb. idem.

Toutes ces pièces sont relatives au procès fait dans le palais de l'Escurial au prince des Asturies, événe-

ment antérieur de beaucoup au départ du prince régent de Portugal pour le Brésil, départ qui eut lieu le 25 novembre 1807, et c'est ce même jour que l'armée française aux ordres du général Junot entra à Lisbonne. Non seulement le procès fait au prince des Asturies et l'intercession malicieuse de Napoléon, en faveur de ce prince, peuvent être considérées comme le commencement de la trame ourdie contre ces souverains : mais M. de Pradt lui-même paraît en convenir, lorsqu'il assure (1) qu'on trouve dans le traité de Fontainebleau, signé le 27 du même mois d'octobre, les dispositions préliminaires que Napoléon prenait dès-lors pour détruire la famille royale d'Espagne. Ainsi il prenait ces mesures à la même époque et par le même acte, d'après lequel il paraissait qu'il lui faisait le don du royaume de Portugal.

Il est en conséquence démontré que les machinations de Napoléon contre la famille royale d'Espagne, et antérieures au 27 octobre, date du traité mentionné, le furent également à l'occupation effective de Portugal, qui n'eut lieu qu'un mois après, le 29 novembre suivant. On a conséquemment démontré que Napoléon n'était pas maître de ce royaume, deux ans avant les transactions de Bayonne, comme le prétend M. de Pradt. Elle est également fallacieuse l'assertion, portant « que le prince » de Talleyrand, n'ayant eu aucune part au traité de » Fontainebleau, mais en ayant appris l'existence par » l'explication, que lui donna le maréchal Bessières du » mouvement que la garde impériale faisait sur l'Es- » pagne, en prévint sur le champ le comte de Lima, » chargé des affaires de Portugal, lequel sans perdre du » temps partit pour Lisbonne, afin d'avertir son gou- » vernement de tout ce qui devait arriver. »

(1) Pag. 27.

Il est à désirer que les personnes, de qui M. de Pradt a reçu les autres renseignemens qu'il donne, concernant les discours tenus par Napoléon à la députation portugaise à Bayonne et particulièrement à M. de Lima, ayent été plus véridiques que celles qui lui ont rapporté le fait, dont il est question.

Le chevalier (et non comte) de Lima était ambassadeur de Portugal à Paris en 1807, comme M. de Pradt lui-même le rappelle dans un autre passage de son livre (pag. 58); et si dans l'acte de président (1) de la députation qui se rendait à Bayonne, il ne pouvait plus être ambassadeur du prince régent de Portugal, il ne pouvait pas non plus être son chargé d'affaires.

Après avoir ainsi rectifié cette insignifiante équivoque de titre et d'emploi, nous ferons observer que le chevalier de Lima partit de Paris pour Lisbonne, quelques jours auparavant que Napoléon eut donné l'ordre à l'ambassade portugaise de sortir de Paris et de la France, ordre qui fut intimé entre le 22 et le 24 octobre aux personnes qui, dans l'absence de l'ambassadeur, étaient restées à Paris. Il est donc parti de Paris avant que le traité ne fut signé à Fontainebleau; et par conséquent le prince de Talleyrand ne pouvait pas l'informer de ce qui n'existait pas encore. Tout au contraire, et si l'on doit ajouter foi au bruit public du temps, le chevalier de Lima fut porteur de promesses trompeuses, qui firent illusion au prince régent, au point qu'il changea la résolution prise précédemment de ne pas séquestrer les

(1) M. de Lima n'était pas président de la députation, il n'a même signé que le onzième en nombre. D'après l'étiquette portugaise, le grand ou le noble le plus ancien du royaume est toujours le premier à signer : ainsi le marquis de Penalva, qui a signé le premier, aurait été le président, s'il y en eût un; mais nous ne le croyons pas.

propriétés et les individus anglais, espérant par cette condescendance, quoique tardive, calmer le courroux de Napoléon et obtenir que l'armée du général Junot n'entrerait pas en Portugal. Napoléon avait arrêté cette mesure, lorsqu'il avait fait intimer au prince régent de s'unir à la France et à l'Espagne, et de se trouver au 1er. septembre prochain en état de guerre avec l'Angleterre, nonobstant le traité de neutralité conclu entre le Portugal et la France, moyennant le payement de dix millions de francs. (Voyez la table chronologique.)

Le fait est que le chevalier de Lima est arrivé à Lisbonne dans les derniers jours d'octobre ou le premier novembre, et que le décret royal, qui impose le sequestre sur la propriété et les sujets anglais, fut publié à Lisbonne le 8 novembre; ce qui força le ministre anglais à retirer les armoiries anglaises de devant son hôtel, et à se rendre le 11 novembre à bord de l'escadre de sir Sidney Smith, qui croisait sur les côtes de Portugal.

Les autres erreurs de M. de Pradt sur les noms des membres de la députation portugaise méritent à peine d'être relevées. Le grand Inquisiteur n'est pas évêque de Lisbonne, mais seulement évêque titulaire des Algarves : *D. Alvarès de Mello* est *D. Nuno Alvarez de Mello*. *Avy* doit être lu *Aviz*. *Thomas dell' Yloa*, c'est *Antonio Thomaz da Silva*. *Joachim Jorge*, c'est *Joachim Alberto Jorge*.

Quelques noms manquent parmi ceux qui signèrent la lettre de la députation, écrite à Bayonne le 27 avril 1808, et publiée par Junot à Lisbonne, le mois de mai suivant, car ils étaient quatorze, et M. de Pradt ne fait mention que de treize.

Vœux formés par M. de Pradt.

« Le desir de voir paraître une Histoire fidèle de la Révolution d'Espagne, nous porte à indiquer quels sont

» les points, sur lesquels il est fort important que les » écrivains fixent particulièrement leur attention. Il sera » très-curieux de connaître comment on a pourvu à la » subsistance de Lisbonne et d'une partie des habitans du » Portugal, qui s'étaient réunis dans les lignes de défense. » L'histoire du commissariat anglais fera voir que celui-ci » contribua autant à la victoire, que les armées elles-» mêmes. Mais ce qui exigera un travail particulier, » parce que l'objet en est tout-à-fait inconnu, sera :

« 1°. L'histoire des Bandes et Guerrillas, l'époque et la » manière de leur formation, leur nombre, leurs chefs, » leurs moyens de guerre, et enfin l'influence qu'elles ont » eue sur la défense de l'Espagne. »

» 2°. L'histoire des Cortès de Seville et de Cadix. »

» 3°. Les conséquences que peut avoir pour l'Espagne la secousse produite dès l'époque de la révolution. »

Il se trouvera difficilement quelqu'un, qui ne joigne pas ses vœux à ceux de M. de Pradt, pour qu'un sujet aussi intéressant soit dignement traité; mais parmi les objets, qu'il recommande à l'attention des écrivains à venir, le dernier paraît difficile à être traité avec quelque succès dans le moment actuel, où les passions sont encore trop vives, et le contraste trop fort entre les divers aspects sous lesquels se présente l'histoire d'Espagne. Pour ce qui concerne les Cortès de Cadix et de Madrid (et non de Séville et de Cadix, comme dit M. de Pradt) on doit espérer que le futur écrivain sera à même d'éclaircir les questions suivantes :

1°. S'il exista une volonté nationale décidée qui les a fait réunir, pourquoi ne furent-ils pas convoqués en

1808, à l'époque de la création de la Junte suprême ou centrale? Madrid et toute l'Espagne, jusqu'à l'Ebre, étaient alors évacuées par les troupes françaises.

2°. Si la Junte centrale devait représenter le pouvoir exécutif, pourquoi fut-elle composée d'environ soixante-dix personnes?

3°. S'il ne s'est pas trouvé des Juntes provinciales, qui aient refusé de lui obéir?

Envisageant ensuite le fait sous un autre point de vue, l'écrivain futur aura à lever ces doutes, 1°. si la convocation mentionnée ne fut pas le pur effet de l'influence anglaise exercée dans les négociations du marquis de Wellesley à Séville;

2°. Si le ministère britannique fut seulement guidé par la prédilection naturelle aux principes de gouvernement qui constituent le sien; ou si plutôt il n'y fut pas contraint par les clameurs de l'opposition, qui en Angleterre protègent hautement les *idées libérales;* clameurs dignes d'attention, ayant égard aux rapports trop intimes qui existaient entre quelques-uns des membres les plus illustres de ce parti et le petit nombre d'hommes de lettres espagnols qui se complaisaient à se montrer fauteurs des opinions libérales.

L'histoire particulière des *Guerrillas* présentera des faits curieux. Espoz et Mina, maintenant réfugiés en France, seront à jamais célèbres par l'adresse avec laquelle ils ont fait l'*argelien*, sur terre, contre les Français, savoir : en forçant leurs généraux et leurs commissaires à leur payer une espèce de tribut pour obtenir un *laisser-passer* pour leurs convois, et en faisant subsister leurs Guerillas du produit de cette espèce de douane. Longa,

et Medico, l'Empecinado et plusieurs autres chefs de ces bandes, ne devront pas être oubliés. Le premier a fait au prétendu roi Joseph des prises remarquables, et avec du vin de Bordeaux expédié à *cette majesté*, il régala quelquefois lord Wellington. Mais on doit espérer que l'histoire, tout en donnant l'importance méritée au service de troupes légères fait par les *Guerrillas*, *ne bâtira pas sur des romans*, comme M. de Pradt l'a fait.

Remontons enfin au premier et plus important objet désiré par M. de Pradt, il n'est pas douteux que la vérité des événemens résultera des relations opposées, et qu'on remplira plusieurs lacunes laissées par la vanité nationale, vice commun à toutes les nations, mais hors de mesure dans les bulletins français. La formation du commissariat anglais sera aussi indubitablement un objet d'instruction et d'éloge. Les Anglais, exclusivement habitués à entreprendre des expéditions maritimes pour lesquelles les provisions nécessaires sont transportées à bord des bâtimens de transport, les Anglais, disons-nous, au commencement de la guerre de la Péninsule, ne connaissaient pas l'art de pourvoir des armées de terre, qui font des mouvemens sur plusieurs directions, qui avancent ou rétrogadent avec plus de rapidité que celle que le commissariat peut mettre dans ses opérations. La difficulté constante de pourvoir à la subsistance d'armées nombreuses en Espagne et en Portugal, qui ne sont pas des pays peuplés et cultivés autant que le sont l'Allemagne et l'Italie, s'accrût de beaucoup en Portugal par suite de la dévastation des deux provinces. Ainsi, la comparaison à faire sur ce point avec les deux nations, procurera peu de satisfaction à M. de Pradt.

Sans nommer d'autres généraux anglais, sir Arthur Wellesley, dans sa première expédition, s'était beau-

coup plaint de la maladresse du commissariat. Les défauts de ce département furent généralement reconnus en Angleterre, et la méthode française citée comme modèle à suivre. Entr'autres, le colonel Swoine, qui avait séjourné en France, et qui avait eu des relations avec les généraux Français, imprima un livre d'éloges sur les méthodes françaises, suivies par leurs commissaires; ce qui aujourd'hui ressemble à un roman, quand on le compare au système *de maraude* mis en pratique par Masséna en Portugal, et par Napoléon en Russie.

C'est en examinant ces rapports et ces romans, mais après une étude réfléchie, que les Anglais élevèrent le superbe édifice de leur commissariat, qui se trouva en mesure de faire face à tous les besoins de l'armée, tout en ayant rempli avec exactitude la loyauté de ses engagemens avec le gouvernement. Si les Français ont eu dans un temps des commissariats bien ordonnés, ils en ont fort peu fait usage après la révolution. En effet, les plus grandes difficultés devenaient nulles pour leurs administrations en Allemagne, en Italie, et dans tous les pays où ils étaient les maîtres; parce qu'une réquisition adressée aux gouvernemens soumis, ou un ordre, quoiqu'irrégulièrement donné par quelque commandant militaire aux différentes communes, faisait trouver les fonds nécessaires aux dépenses; tandis que par des réquisitions forcées on obtenait les moyens de transport. Cependant nous avons vu, dans notre riche Italie, la ville de Mantoue pourvue de vivres (pour soutenir un siège imminent) trois fois dans une année, parce que toutes les provisions étaient disparues les deux premières fois. Nous avons encore vu le général Joubert brouillé avec le Directoire, parce que la caisse militaire en Italie était vuide, et qu'il ne pouvait pas forcer l'ordonnateur en chef à rendre ses comptes, celui-ci étant inté-

ressé par moitié avec un des directeurs de Paris. Ces désordres suffisent pour montrer ceux du commissariat français en Italie; bien entendu que nous ne voulons accuser personne, mais seulement faire un parallèle.

Les subsistances de la population de Lisbonne, d'une partie de celle des deux provinces dévastées et de toute l'armée dans les lignes de Torres-Vedras, fut une opération hasardeuse et qui aurait été impraticable sans le secours du crédit anglais. Les capitalistes de Lisbonne ne manquaient pas de fonds pour l'entreprise, mais ils craignaient que les provisions n'arrivassent de l'Amérique Septentrionale sur les côtes qu'après que la ville aurait été occupée par les Français et le port bloqué par les Anglais. Pour parer à ce danger, le ministre anglais donna les traites et le crédit nécessaires.

Lisbonne fut abondamment pourvue de tout, mais les prix de toute chose s'accrurent excessivement. Par suite de la dévastation des deux provinces, la récolte d'une année y manqua entièrement, ainsi que les moyens de culture pour l'année suivante. D'après un calcul, qui parut imprimé, il paraît que l'importation des comestibles en Portugal, de 1810 à 1811, c'est-à-dire, pendant l'invasion et quelques mois après, monta à quatre-vingt-dix-sept millions de *cruzades*, ou près de dix millions de livres sterlings.

Le commissariat anglais fait encore maintenant liquider ses comptes et paie loyalement ses dettes. Plusieurs négocians dans les pays étrangers en retirèrent des profits immenses, mais légitimes. Des dépenses des Français, il ne reste qu'un triste souvenir (1) des plaies et de toutes les vexations que les gouvernemens et les peuples ont

(1) Le lecteur voudra bien observer qu'il n'est question ici que des dépenses des armées françaises, et qu'on ne prétend pas obscurcir le mérite

souffertes dans la continuation devenue indispensable des taxes et des impositions les plus onéreuses, et dans les dépenses énormes que les gouvernemens rétablis ont été forcés de faire pour rentrer dans leur patrimoine. Mais si tant de prodiges arrivés dans la Péninsule ont été l'ouvrage de l'héroïsme des Portugais, de la bravoure et des efforts extraordinaires des Anglais, comment M. de Pradt peut-il dire que l'Espagne aurait triomphé sans le secours des Anglais, comme l'Amérique sans celui des Français? L'une et l'autre de ces assertions sont également erronées.

Des trois retraites de lord Wellington.

On trouve cité dans la vie de lord Wellington un passage d'un discours que prononça dans la chambre haute son frère aîné, le marquis de Wellesley, chef de la famille, qui avait été gouverneur-général des Indes-Orientales, depuis ambassadeur extraordinaire près la Junte suprême à Séville, et secrétaire des affaires étrangères depuis 1810 jusqu'en 1812; lequel, dans l'exercice de ces places éminentes, avait dans l'opinon des Anglais la réputation d'un grand homme d'état, réputation, dont il jouit toujours, quoique hors du ministère. Le marquis s'exprimait ainsi : « si je devais, mylords, émettre mon opinion » impartiale sur le mérite de votre général, je confesse de- » vant Dieu, que je n'aurais pas choisi ses victoires, » toutes brillantes qu'elles sont, mais ses retraites. Je » rechercherais dans celles-ci les preuves les plus émi- » nentes et les plus glorieuses de son habileté, quand les

---

de quelques travaux publics faits dans les pays occupés par les Français, comme sont les routes du Simplon et du Mont-Cenis ; les routes ouvertes dans le royaume de Naples, par le roi Joseph et Murat, et dans la principauté de Lucques, par la prétendue princesse Elisa.

» difficultés l'opprimaient, quand il n'avait que le
» choix des extrêmes, quand il se voyait courbé sous
» une force éminemment supérieure. »

Il parait plus téméraire que hardi, de faire des réflexions contre une telle opinion émise par un homme d'état; mais puisque aucun individu, à l'époque actuelle, n'a la prétention d'être infaillible, on se permettra de demander sous quel point de vue le marquis loue les retraites de son frère, au point de leur donner la préférence sur les brillantes victoires du passage du Douro, de Salamanque, de Vittoria et de Toulouse, et sur les assauts de Ciudad-Rodrigo et de S^t^. Sebastien? Est-ce le plan, ou l'exécution, qui lui paraissent plus dignes d'éloges? Examinons les faits en détail.

M. Elliot, auteur de la vie de lord Wellington, convient sur cette partie de son histoire, que l'insubordination des troupes anglaises pendant la troisième retraite, celle de Burgos à Ciudad-Rodrigo, fut extrême; cela veut dire que si le plan de la retraite fut sage, l'exécution en fut mauvaise. Si l'on lit l'ordre du jour, donné par le maréchal Beresford à l'armée portugaise, à l'occasion de cette retraite, on reconnaîtra que les corps Portugais, chez lesquels on a remarqué quelque desordre, furent en petit nombre, et que dans aucun l'insubordination ne fut égale à celle des corps anglais. Il n'est donc pas aussi invraisemblable ce que quelques-uns affirment que, sans les troupes portugaises, cette retraite ne se serait pas exécutée sans une perte beaucoup plus forte. L'excellence reconnue des troupes anglaises se soutient rarement dans une retraite. C'est là une vérité presque toujours démontrée par une fatale expérience. Leurs généraux avouent qu'on ne peut pas y remédier. Comment donc peut-on trouver un objet d'éloge dans une telle retraite, si l'on ne prouve

pas auparavant qu'elle ne pouvait pas se faire à temps et de manière à éviter tant de désordres; ou sans prouver du moins que l'entreprise contre le fort de Burgos, dont la malheureuse issue produisit cette retraite, ne fut pas dans l'origine un plan mal conçu. La généralité, avec laquelle le marquis s'exprime, exigeait de telles preuves. Nous, qui ne hasardons pas une opinion, nous en sommes dispensés.

La retraite de Talavera, qui fut la première dans l'ordre chronologique, fut faite à temps, et avant qu'aucun corps français fût en mesure de poursuivre l'armée anglaise. Il n'y a donc rien de surprenant dans l'exécution; mais puisque les blessés furent laissés en arrière, et qu'ils tombèrent dans les mains de l'ennemi; puisque la supériorité numérique des armées françaises était connue de tout le monde, et que le manque de discipline des armées espagnoles devait l'être à des yeux militaires; comment peut-on encore ici en louer le plan, sans indiquer à qui attribuer la faute, d'après laquelle lord Wellington s'est aventuré dans le cœur de l'Espagne avec trente-mille hommes seulement. L'oppression des difficultés, *le choix des extrêmes, la force éminemment supérieure,* furent cherchées, et ne sont pas survenues. Ainsi le jugea Napoléon, comme l'on voit par sa lettre à l'empereur Alexandre, insérée dans le *Moniteur* de ce temps-là, et il ne paraît pas qu'il eût tort. Mais peut-être le marquis de Wellington ne jugea pas à propos, pour excuser son frère, de blâmer le ministère anglais, qui avait été plus d'une fois averti qu'en faisant entrer de nouveau trente-mille anglais seuls en Espagne, ceux-ci éprouveraient le même sort que ceux qui avaient été envoyés deux ans auparavant sous sir John Moore.

Il nous reste à examiner en dernier lieu, la seconde et célèbre retraite des frontières d'Espagne et de Portu-

gal, jusques aux fameuses lignes de Torres-Vedras. Dans celle-ci l'exécution fut véritablement digne d'éloges; mais les troupes anglaises et portugaises ne croyaient pas qu'elles opéraient une retraite, qu'elles marchaient au secours de Lisbonne. Ainsi l'écrivaient les officiers anglais et portugais. Cette opinion empêcha heureusement le desordre accoutumé. Mais si de la considération sur la manière dont elle fut exécutée, nous remontons au plan, le lecteur devra se reporter aux précédentes discussions sur ce point, et il ne parait pas que ce soit trop exiger du marquis de Wellesley, que de le prier de laisser la question indécise.

TABLE DES NOTES DE L'APPENDICE.

NOTES ADDITIONNELLES.

AU LECTEUR.

Le lecteur voudra bien observer, que les événemens principaux sont classés dans la première page de la Table Chronologique ci-après, sans distinction de pays, et que la date ou l'explication, qui a paru nécessaire, ou l'événement contemporain, est mentionné dans la seconde page en regard, *à la même ligne; quelquefois on en a fait un chapitre séparé, qu'il faudra lire sans interruption dans la page ou la colonne qui lui correspond, comme est celui qui a pour titre :* Conduite du Ministère Foxiste.

Les faits exposés dans la même ligne, en deux ou trois colonnes, sont généralement contemporains, à moins qu'une différente date ne soit expressément marquée dans la colonne ou page respective.

TABLE CHRONOLOGIQUE

Des principaux événemens militaires et politiques, depuis l'an 1803 jusqu'en 1814, ou dès la rupture de la paix d'Amiens, jusqu'à la conclusion de la paix générale en 1814.

Dates.	*Événemens principaux.*
De Mars à Mai.	La paix d'Amiens est rompue seulement entre l'Angleterre et la France. La République de Hollande est forcée, bientôt après, à se joindre à la France. On tolère à l'Epagne une espèce de neutralité jusqu'à l'année suivante. Le Portugal est requis de fermer ses ports aux Anglais, en conformité des traités de Badajoz et de Madrid, faits avec l'Espagne et la France, en 1801, avant la paix d'Amiens.
Mai et Juin.	Les Ministres Portugais demandent des secours à l'Angleterre. Celle-ci tergiverse, et envoie des officiers chargés d'examiner l'état de l'armée portugaise.

Détails des événemens contemporains.

Le message du roi pour armer fut envoyé au parlement au mois de Mars ; mais les hostilités n'ont commencé qu'au mois de Mai.

Escadre anglaise expédiée sur-le-champ pour surprendre les Français à St.-Domingue ; elle ne réussit point.

Les Français entrent dans l'électorat de Hanovre. Double capitulation de l'armée hanovrienne.

George et Pichegru partent de Londres ; ils sont arrêtés à Paris, ainsi que le général Moreau.

Napoléon rassemble sur les côtes une armée pour envahir l'Angleterre, et fait construire des flotilles à Bruges, Ostende, Dunkerque et Boulogne.

Grande terreur de l'invasion manifestée dans toute l'Angleterre. Crainte vraie ou simulée du ministère anglais. Appel à la nation. Armée de réserve, ou levée forcée pour la défense du royaume. Formation de cinq à six cent mille volontaires dans les trois royaumes d'Angleterre, Écosse et Irlande. On construit à grands frais des *tours-marteaux* (1) sur toute la côte.

---

(1) *Tours-à-marteau*, *torre-martelli*, sont fort communes sur les côtes d'Italie, pour observer les corsaires barbaresques : l'on en fait connaître l'approche aux habitans par une espèce de tocsin particulier, au moyen du son produit par un marteau sur les parois d'une cloche.

DATES.	*Événemens principaux.*
1803. Août.	Le Prince-Regent de Portugal accède aux demandes de Napoléon.
	Il renvoie du ministère le chevalier d'Almeida, censé partisan des Anglais, et appelle au ministère M. d'Aranjo, qui était envoyé en Russie.
	Le chevalier de Lima est désigné ambassadeur à Paris.
	D. Rodrigo sort volontairement du ministère.
1804.	Le duc d'Enghien est arrêté sur le territoire de Baden, conduit en France, et fusillé dans les fossés du château de Vincennes.
	Le Portugal achète sa neutralité par un traité signé à Lisbonne.
	M. d'Aranjo arrive à Lisbonne.
	Le gouvernement Anglais paie au gouvernement de Suède les pertes causées par la détention du convoi Suédois pendant la dernière guerre.
	L'Espagne adopte le projet de payer en argent comptant à la France les secours stipulés, avec le but de se maintenir neutre.

Les Anglais en ont construit de semblables sur les côtes d'Angleterre, à l'époque mentionnée par l'auteur, et leur ont conservé le même nom : *mortels-tower*.

Détails et évenemens particuliers.

Joséphine, (plus tard impératrice) intercède envain pour empêcher le meurtre du duc.

Au prix de dix millions de francs, outre quelques-uns en cadeau au maréchal Lasnes, ambassadeur, qui le signa, et outre les concessions faites aux Français de toutes les faveurs commerciales, dont ils desiraient jouir en Portugal.

L'armée portugaise est réduite à un moindre nombre de troupes.

Par une convention signée à Londres, entre le baron Silverhielm et lord Hawksbury.

Le ministère de lord Addington ne s'y oppose pas ouvertement; mais la marine anglaise desirait avec impatience la guerre avec l'Espagne pour faire des prises.

Dates.	*Événemens principaux.*
	Changement de ministère, M. Pitt y rentre de nouveau, et remplace M. Addington.
	Le commodore Moore est envoyé pour prendre quatre galions, chargés de piastres, attendus à Cadix.
	Déclaration de guerre entre l'Espagne et l'Angleterre.
	Napoléon est sacré et couronné Empereur des Français, par Pie VII, le 2 décembre.
1805.	Napoléon est proclamé Roi d'Italie, le 26 mai.
	Quatrième coalition, formée par M. Pitt avec l'Autriche et la Russie.
	Lord Melville, ministre d'État et grand ami de Pitt, est accusé par la chambre des communes, de corruption, à l'époque où il fut trésorier de la marine. Le Roi le destitue de toutes ses charges.
	Nouvel accès de la maladie du Roi d'Angleterre.
	Une armée anglaise, sous lord Cathcart, est envoyée en Allemagne.
	Napoléon retire l'armée qu'il avait sur les côtes en face de l'Angleterre, et marche sur le Danube.
	Le général Mack capitule avec l'armée allemande à Ulm.

Détails et événemens particuliers.

Tous les partis se réunissent pour éloigner M. Addington du ministère, parce que la nation montre un grand desir de voir ensemble dans le ministère, les deux rivaux, Pitt et Fox. M. Pitt, appellé par le Roi, lui en fait la proposition, le Roi la refuse, et Pitt entre seul au ministère; mais il est abandonné par un grand nombre de ses amis.

Les pièces officielles relatives à cette déclaration de guerre, sont produites par les ministres d'État au Parlement, et imprimées par son ordre.

Le Senatus-consulte est du 18 Mai, les votes de la nation furent recueillis après, et le Pape ne partit de Rome que le 29 Octobre.

Il prend la couronne de fer de Monra; dont il a ensuite institué l'Ordre.

Le général Wellesley (sir Arthur Wellesley, duc de Wellingtón) retourne en Angleterre des Indes-Orientales, où il s'était beaucoup distingué contre les Marattes; pendant que le général Lake détruisit le corps français de M. du Perron, il entra à Delhy. Ainsi tout l'Indoustan, y compris le Mogol, devint province anglaise.

Le Roi guérit, mais devient graduellement aveugle.

Bernadotte sort du Hannovre, et traverse avec son armée les margraviats d'Anspach et de Bareuth pour se joindre à Napoléon.

La cour de Prusse publie de grandes plaintes sur la violation de son territoire; mais ne fait autre chose de plus que de souscrire le traité de Potsdam avec l'Autriche.

Dates.	*Événemens principaux.*
	Le général Kutusoff, avec les Russes, arrive trop tard sur l'Inn, et se retire sur Vienne et en Moravie.
Octobre.	Lord Nelson gagne la bataille de Trafalgar, où il est tué.
Décemb.	L'Empereur Alexandre arrive en Moravie et perd la bataille d'Austerlitz, ou des trois Empereurs.
	Napoléon dicte la paix de Presbourg, dans laquelle l'Autriche perd le Tyrol.
	L'Empereur Alexandre se retire avec les restes de son armée.
1806.	Joseph Bonaparte est proclamé Roi de Naples.
	M. Pitt meurt.
	Lord Grenville, son cousin, déjà lié avec M. Fox, devient premier lord de la Trésorerie, fait nommer M. Fox, Secrétaire d'État des affaires étrangères, et employe tout le parti Foxiste.
	L'expédition envoyée par Pitt, prend le cap de Bonne-Espérance : général sir David Baird, amiral sir H. Popham.
	Lord Melville est jugé et absous par la chambre des Pairs.
	Sir H. Popham et le général Beresford prennent Buénos-Ayres.

Détails et événemens contemporains.

L'archiduc Charles va en Hongrie pour accélerer les levées de cette nation.

Lord Nelson poursuivit la flotte française depuis la Méditerranée jusqu'aux Antilles, et revenant en Europe, la rejoignit à Trafalgar.

L'archiduc Charles arrive trop tard avec les Hongrois devant la ville de Vienne.

Des troupes russes entrèrent en Italie.

Les troupes russes et anglaises se réunissent à Naples, et évacuent ce royaume à l'approche de l'armée française.

En partie de maladie, en partie de douleur, à cause de la mauvaise réussite de la coalition.

Conduite du ministère Foxiste.

Le ministère de M. Fox fait passer sur-le-champ au Parlement, le bill pour l'abolition de la Traite des Noirs, qui, depuis 18 ans, était chaque année proposé par M. Wilberforce, et toujours rejetté, malgré que M. Pitt eût toujours voté en sa faveur. Induit par la Société Africaine ayant M. Wilberforce à sa tête, le gouvernement anglais demande à celui de Portugal la cession de Bissao et de Cacheo en Afrique, et ne l'obtient pas.

2°. Il s'occupe de la paix avec la France. Lord Yarmouth, prisonnier de guerre, commence les négociations; mais lord Lauderdale est formellement envoyé comme ambassadeur extraordinaire à Paris pour négocier la paix.

Dates.	*Événemens principaux.*
Décemb. 1806.	Le généal Beresford est fait prisonnier par les Espagnols, et se sauve.
	Louis Bonaparte est fait Roi d'Hollande.
	Lord Lauderdale est envoyé à Paris pour traiter de la paix
	M. Fox tombe grièvement malade et meurt d'hydropisie en peu de mois.
	Le ministère ne change pas pour cela; lord Grey, alors lord Howick, premier lord de l'amirauté, devient secrétaire-d'état des affaires étrangères, à la place de M. Fox.
	Le chevalier de Lima, mu par M. de Talleyrand, persuade à lord Lauderdale, que si l'on ne fait pas la paix, l'armée française, qui était à Bayonne, marcherait sur le Portugal; et M. de Talleyrand de son côté fait connaître à lord Lauderdale le projet de Napoléon, d'envahir le Portugal pour le partager entre le roi d'Espagne et le prince de la Paix.

3°. Il s'occupe des finances. Plan de lord H. Petty, calculé pour prouver que la Grande-Bretagne peut faire la guerre vingt ans sans de nouvelles taxes, pourvu qu'elle renonce aux liaisons continentales.

4°. Par ce motif il ne secourt point le Roi de Suède à Stralsund.

5°. Il refuse la garantie de l'emprunt de quelques millions, que l'Empereur Alexandre voulait se procurer en Angleterre.

6°. Il publie un ordre du conseil qui bloque tous les ports de France et de Hollande jusqu'à l'Elbe, ordre rigoureux en apparence, mais réellement favorable aux Américains.

7°. Il conclut un traité avec les États-Unis de l'Amérique, où l'on omet les questions principales en controverse entre les deux nations ; c'est-à-dire, la visite des bâtimens et l'arrestation des matelots.

8°. Il offre au prince régent de Portugal dix mille hommes qui s'embarquaient pour la Sicile. Le gouvernement portugais l'en remercie, en prouvant qu'il n'y avait pas d'armée française à Bayonne et que Napoléon ne pouvait pas songer au Portugal, quand il était prêt à marcher contre la Prusse.

Lord Rosslyn insiste en disant qu'il ne prétend pas que le gouvernement portugais se compromette ; mais qu'il lui offre secrètement des secours illimités en argent (outre ceux de vaisseaux et des troupes à l'occasion), afin que le gouvernement portugais prenne à temps des mesures efficaces pour rétablir son armée et son trésor, tous les deux dans un désordre manifeste. Le gouvernement portugais s'en excuse par la crainte de se compromettre.

Dates.	*Événemens principaux.*
1806.	Le gouvernement anglais expédie lord St. Vincent avec une escadre de six vaisseaux de ligne, et lord Rosslyn, comme envoyé extraordinaire à Lisbonne.
Octobre.	Lord St. Vincent et lord Rosslyn se retirent de Lisbonne.
	Napoléon se décide à marcher contre la Prusse.
	Lord Lauderdale retourne en Angleterre sans rien conclure.
	Le prince de la Paix publie sa fameuse proclamation, conçue en des termes ambigus, mais assez clairement dirigée contre Napoléon.
	Bataille de Jéna et destruction du royaume de Prusse.
	Napoléon entre en Pologne.
	Bataille indécise à Pultusk, contre le général Bénigsen.
	Napoléon est obligé de passer l'hiver en Pologne.

Événemens omis en 1805, 1806 et 1807.

Voyage maritime de Jerôme Buonaparte au Brésil et aux Etats-Unis.

Escadre française de M. Lallemand qui exécute l'ordre de détruire, ou de se faire suivre par tous les bâtimens qu'il rencontre, pour cacher sa destination. Il n'entreprend rien d'autre.

Détails et événemens contemporains.

9°. Il dissout le parlement pour en assembler un autre plus homogène.

10°. Il fait un ordre du conseil en représaille du décret de Berlin, qui ne fut publié que le 1er. janvier 1807 et fut le premier acte de représailles de l'Angleterre contre le système continental.

(Tels sont les actes les plus signalés du ministère Foxiste. On trouvera les autres à leur colonne respective.)

Le 1er. d'août fut proclamée la confédération du Rhin et par là fut abolie l'ancienne constitution d'Allemagne. La Prusse n'y a point pris de part.

Napoléon publia à Berlin son fameux décret de ce nom, où il déclare les trois îles britanniques en état de blocus. Telle a été *la base du système continental.*

Événemens omis en 1805, 1806 et 1807.

Le général Whitelock veut forcer la ville de Buenos-Ayres, mais il est repoussé avec perte considérable par le Français Leniers.

Les Anglais prennent Montévideo et y restent pendant quelque temps. Expédition anglaise contre Constantinople; elle ne réussit point. Expédition contre Alexandrie en Egypte; elle ne réussit point.

L'escadre anglaise sur les côtes des Etats-Unis enlève de force des matelots à bord de la frégate américaine *Cheasapeack.*

DATES.	*Évènemens principaux.*
1807. Février.	Napoléon se flatte de pouvoir entrer à Kœnigsberg, mais il ne gagne pas la bataille d'Eylau.
	Les élections parlementaires occupent la nation et le gouvernement anglais, à l'exclusion de toutes les affaires du continent.
	Le ministère Fox introduit en parlement un bill pour émanciper complettement les catholiques irlandais, et par cela beaucoup plus étendu que celui que le roi avait consenti.
	Changement de ministère. Le duc de Portland, premier lord de la trésorerie; M. Canning, secrétaire-d'état des affaires étrangères; M. Perceval, chancelier de l'échiquier.
Juin.	Bataille de Friedland.
	Paix de Tilsit.
Juillet.	Napoléon retourne triomphant en France, et de St. Cloud fait intimer ses ordres au chevalier de Lima, ambassadeur portugais.
	Expédition anglaise contre Copenhague.
	Bombardement de cette ville.
12 Août.	M. de Rayneval, chargé d'affaires de France, et le marquis de Campo-Allange, ambassadeur d'Espagne, présentent par écrit, à Lisbonne, les demandes de Napoléon, et menacent de partir, si elles ne sont pas acceptées le 1er. septembre prochain.
	Napoléon fait sur-le-champ séquestrer tous les bâtimens portugais qui se trouvaient dans les ports de France et de Hollande.

Détails et événemens contemporains.

Le général Bénigsen se retire après la bataille, et n'entreprend plus rien jusqu'à l'arrivée de l'empereur Alexandre à l'armée.

M. Perceval avec tout le parti des évêques induisent le roi à renvoyer le ministère, comme il le désirait depuis long-temps sans l'oser. Partout en Angleterre on crie *no popery*, c'est-à-dire, nous ne voulons plus de papisme.

L'empereur Alexandre arrive à l'armée.

M. d'Entragues révèle au ministère anglais les articles secrets de la paix de Tilsit, et en obtient une pension.

Le nouveau ministère anglais prévient le gouvernement de Portugal, qu'il ne se ressentira pas de la clôture des ports de ce royaume à ses vaisseaux, si Napoléon exige ce sacrifice.

La flotte danoise est conduite en Angleterre.

Les demandes conformes à l'intimation faite à l'ambassadeur portugais à Paris, furent, 1°. que le Portugal fermât ses ports aux Anglais et joignît ses vaisseaux de guerre à ceux de France et d'Espagne; 2°. qu'on séquestrât toutes les propriétés des individus anglais qui se trouvaient en Portugal, de manière à ce que ce royaume se trouvât en état de guerre avec l'Angleterre le 1er. septembre prochain.

Dates.	*Événemens principaux.*
1807.	Le gouvernement portugais répond avec ambiguité, mais en quelque façon sur l'affirmative.
	Les ministres de France et d'Espagne ne se décident point, par ce motif, à partir, et ne demandent point leurs passeports.
	Napoléon insiste en disant que les deux mesures proposées sont toutes à l'avantage du Portugal et pour servir de compensation aux prises qui seront faites par les Anglais.
	Le prince régent appelle à un conseil-d'état extraordinaire les ex-ministres Almeida et D. Rodrigo.
	On équipe des vaisseaux de guerre pour transporter la famille royale au Brésil.
	Il est question d'envoyer premièrement le prince héréditaire.
	Le prince héréditaire ne part pas.
	Le gouvernement portugais communique à celui de Londres les demandes de Napoléon, et l'impossibilité de resister. Il déclare sa ferme intention de ne point sequestrer les propriétés anglaises, et de passer au Brésil à la dernière extrémité.

Détails et événemens contemporains.

Le gouvernement portugais demande un terme plus long que celui du 1er. septembre, en alléguant le danger des colonies et des vaisseaux marchands qui étaient en mer; mais il déclare que le prince régent a une aversion décidée contre la mesure de confisquer les propriétés, et de faire arrêter les sujets anglais.

On ne résout rien pour la défense du royaume, ni pour faire retirer l'armée; on n'en donne aucun avis aux places de commerce, ni aux colonies; on ne prend pas non plus des mesures pour sauver l'argenterie des églises. La terreur des Français est la pensée unique.

On débarque les provisions des bâtimens de guerre qui devaient le conduire.

Le ministre anglais fait des remercîmens à l'occasion de cette communication, retire sa précédente déclaration de tolérer la clôture des ports, et offre pour le passage au Brésil les mêmes secours qu'il aurait donnés pour la défense du Portugal, si on eût voulu l'entreprendre.

Dates.	*Événemens principaux.*
1807. Sept. et Octobre.	Le Prince Régent de Portugal permet aux Anglais de sortir du Portugal, et d'exporter toutes leurs propriétés, libres de droits de sortie.
	Quatre grands convois anglais sortent de Lisbonne et de Porto.
	On prépare en Angleterre une expédition pour aller prendre possession de l'île de Madère, comme on en avait fait une en 1801.
	Décret rendu à Lisbonne, par lequel le Prince Régent se déclare uni à Sa Majesté l'Empereur et Roi et à Sa Maj. Catholique, pour soutenir la cause du continent et accélerer la paix maritime, et pour cet effet il ferme les ports du Portugal à tous les bâtimens anglais de guerre et de commerce.

Détails et événemens contemporains.

Napoléon en devient furieux, et déclare publiquement à son lever, que la maison de Bragance a cessé de regner.

L'ambassadeur Lima part en poste pour Lisbonne, pour informer son gouvernement de l'état des choses.

Elle est suspendue, et le gouvernement Anglais demande en retour à celui de Portugal de faire une convention éventuelle pour les deux cas, de la simple clôture des ports, ou du passage au Brésil.

Napoléon fait intimer aux personnes appartenant à l'ambassade portugaise qu'elles aient à sortir de Paris dans un terme donné et très-court.

Yzquiedo, agent du Prince de la Paix signe à Fontainebleau le traité de partage du Portugal entre le Prince de la Paix, la Reine d'Étrurie, l'Espagne et la France.

Autres événemens contemporains.

Le général Junot est nommé pour commander l'armée de Bayonne.

Le maréchal Lasnes refusa cette commission.

Junot entre en Espagne avec son armée dans les premiers jours d'Octobre, et fait des marches forcées vers les frontières du Portugal.

Le gouvernement Portugais y consent et expédie des instructions et des pleins-pouvoirs à Londres à cet effet.

La convention pour les deux cas de la simple clôture ou du passage au Brésil, est signée à Londres.

Dates.	*Événemens principaux.*
1807. Octobre et premiers jours de Novemb.	L'Ambassadeur Lima arrive à Lisbonne, et (selon le bruit public de ce temps-là) persuade au Prince-Régent, que les troupes françaises n'entreront point en Portugal, si les propriétés anglaises sont confisquées.
8 Nov.	Décret rendu à Lisbonne, qui impose le sequestre sur les propriétés anglaises, et empêche le départ des individus de cette nation.
	On dispose les vaisseaux de guerre, et on fait les préparatifs dans les forteresses pour défendre l'entrée du port de Lisbonne contre les Anglais.
11 et 17 idem.	On fait venir toutes les troupes portugaises des provinces et des frontières sur Lisbonne pour former des camps sur les deux rives du Tage, afin d'empêcher un débarquement de la part des Anglais.

Détails et événemens contemporains.

Le gouvernement portugais ratifie partiellement la convention faite à Londres.

Le marquis de Marialva est nommé ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire, pour signer une alliance offensive et défensive avec Napoléon.

Le ministre anglais à Lisbonne retire devant son hôtel les armes de sa nation, pour se retirer sur l'escadre.

Le ministre anglais quitte Lisbonne, et arrive à bord de l'escadre de sir Sidney Smith.

Le général Junot entre avec son armée en Portugal, et publie une proclamation, dans laquelle il dit qu'il vient pour protéger le Prince Régent contre les Anglais.

Il écrit en conséquence d'Abrantès au secrétaire d'état, dans le même style amical.

Autres événemens contemporains.

L'escadre de sir Sidney Smith arrive sur les côtes de Portugal, avec ordre de ne pas entrer à Lisbonne. Elle porte des provisions doubles, en attention au manque de vivres, parce qu'on supposait l'escadre portugaise à Lisbonne.

On offre 150 transports anglais pour faciliter le passage de l'armée Portugaise aux îles et au Brésil.

Le 23 Novembre sir Sidney Smith fait intimer le blocus du port de Lisbonne.

Les croiseurs anglais commencent irrégulièrement à capturer les bâtimens marchands Portugais.

Dates.	*Événemens principaux.*
1807.	Les paquebots anglais n'entrent plus à Lisbonne.
24 Nov.	Le Prince Régent reçoit inopinément l'avis que l'armée française est déjà à Abrantès, à 20 lieues de Lisbonne, plus de moitié chemin de Ciudad-Rodrigo.
	Le colonel Lecor, envoyé par le gouvernement de la province d'Alemtejo, pour examiner la position de l'armée française, qu'on croyait encore à Ciudad-Rodrigo en Espagne, rapporte au Prince qu'il l'a déjà vûe à Castelo-Branco dans la province de Beira.
25 Idem.	Le Prince Régent tient conseil et se décide à s'embarquer pour le Brésil.
26 Idem.	Décret émané à Lisbonne, par lequel on crée une Régence ou Conseil de cinq gouverneurs. Des instructions royales leur furent données de recevoir les troupes françaises en amies.
27 Idem.	Le Prince Régent s'embarque à la hâte avec toute la famille royale.
	Une grande partie des effets reste à terre.
	Les vaisseaux se trouvent manquer de provisions.

Détails et événemens contemporains.

L'artillerie française ne peut pas traverser le pays inondé par les eaux du Tage, rétrograde en Espagne, entre du coté de Badajoz et arrive à Lisbonne quelques semaines après l'armée.

Un parlementaire expédié par l'escadre anglaise avec un courier portugais venu de Londres, arrive à Lisbonne, avec la certitude que les instructions de sir Sidney Smith ne seront point changées, si le partage du Brésil est effectué.

Un ordre du conseil est publié à Londres, tolérant la clôture des ports de Portugal, et déclarant que cette mesure était forcée, et permet en conséquence à ce royaume la navigation neutre comme auparavant.

Autres événemens contemporains.

Le Prince Régent reçoit par le même courier, la demande que lui adresse le ministre anglais, d'une audience de S. A. R. afin de lui communiquer les mêmes instructions reçues par lui.

Le 17 Novembre on avait publié un autre ordre du conseil britannique, en représailles du système continental.

Dates.	*Évènemens principaux.*
1807. 29 Nov.	Les vents sont contraires jusqu'au 29 Novembre; ce jour-là le Prince Régent fait voile pour le Brésil.
29 et 30	L'Escadre portugaise sort du port de Lisbonne; elle était composée de huit vaisseaux de ligne, quatre frégates, trois bricks et un schooner, et de plusieurs bâtimens marchands, et se réunit à l'escadre anglaise, commandée par sir Sidney Smith. -- Les deux escadres se saluent réciproquement par des salves d'artillerie.
Décemb.	Une terrible tempête assaillit le Prince Régent et sépare tous les vaisseaux.
6 Idem.	Le gouvernement Anglais se croit trompé, et fait sortir de Cork en Islande l'expédition qui était ajournée contre l'île de Madère, et expédie l'ordre pour qu'on s'empare de Gôa et de tous les autres établissemens portugais dans les Indes-Orientales.

Détails et événemens contemporains.

Le marquis d'Abrantes, chef de la Régence, va à la rencontre du général Junot, qui dans la soirée du même jour 29, entre à Lisbonne avec l'armée française, et s'empare des forteresses.

Quatre vaisseaux de ligne et cinq frégates restent en mauvais état dans le port, et deviennent la proie des Français.

L'escadre anglaise fournit à l'escadre portugaise toutes les provisions qui lui manquaient.

Le Prince Régent est empêché par des vents contraires, d'aller à Madère, comme il voulait.

Autres événemens contemporains.

On continue à capturer les navires portugais, même après le départ du Prince Régent pour le Brésil.

Quatre vaisseaux de ligne anglais sont destinés à renforcer et accompagner le Prince Régent au Brésil.

Les Français en petit nombre, affamés et fatigués, sont reçus et traités en amis par les habitans de Lisbonne, en conformité des ordres laissés par le Prince-Régent.

Événemens omis.

La cour de Vienne ferme ses ports aux Anglais, et ordonne au Prince de Stharemberg son ministre à Londres, de se retirer.

Jusqu'au 20 décembre, la nouvelle du départ du prince régent pour le Brésil, n'arrive pas en Angleterre.

Le nouveau ministère anglais conclut un traité de subsides avec Gustave IV, par lequel il lui accorde cent mille livres sterlings par mois.

Dates.	*Événemens principaux.*
1807.	
11 Oct.	Napoléon dissimule l'effet qu'excite dans son esprit la proclamation du Prince de la Paix. En attendant il fait agir la cour d'Espagne, d'accord avec lui, contre le Portugal. Il demande des troupes espagnoles pour les éloigner ; il en fait marcher une partie contre le Portugal,
27 Idem.	une autre sous le marquis de la Romana en Danemark, et un certain nombre sous le
29 Idem.	général Offerril en Italie, et il tient probablement en même-temps le fil de toutes les commotions en Espagne.
5 Nov.	Napoléon dissimule encore, et intercède en faveur du Prince des Asturies.

Détails et événemens contemporains.

ESPAGNE.

Inquiet sur les projets du Prince de la Paix, le Prince des Asturies (Ferdinand VII) écrit secrétement à Napoléon, et demande en mariage une princesse de sa famille.

Arrestation du Prince des Asturies, dans l'Escurial, avec ses soi-disans complices, pour avoir attenté à la vie de son père. On lui fait son procès.

Charles IV communique le fait à Napoléon par lettre du même jour 29.

Charles IV fait émaner un décret de pardon, en y insérant la lettre de son fils, de la même date, par laquelle celui-ci lui demande pardon et dénonce ses complices.

Sentence anonyme de onze juges, qui absolvent Ferdinand VII et tous ses supposés complices.

Autres événemens contemporains.

Napoléon ne répond pas à la lettre du prince des Asturies, avant le 26 avril.

Yzquierdo agent du prince de la Paix, signe avec Mr. Champagny le traité de Fontainebleau pour partager le Portugal.

Sous le prétexte du Portugal et en vertu du traité de Fontainebleau, plusieurs corps de troupes françaises entrent par différens points de la frontière d'Espagne, et à diverses époques de cet hiver.

Celles-ci par ruse ou par connivence s'emparent de toutes les principales forteresses espagnoles comme St. Sebastien, Pampelune Figuéroa, Gerone et Barcelone.

Dates.	*Événemens principaux.*
1807. Décemb.	Napoléon part pour Milan et Vénise ; dans cette dernière ville un courier portugais le rejoint, expédié avec des propositions antérieures à la résolution du départ du prince régent pour le Brésil ; Napoléon le maltraite de paroles.
23 Idem.	Napoléon publie à Milan un décret portant l'imposition d'une contribution de 100 millions de francs sur le Portugal, pour racheter les propriétés.
	BRÉSIL.
1808. 19 Janv.	Le prince régent arrive à la baie de tous les Saints, les autres vaisseaux anglais et portugais entrent dans différens ports de ce royaume.
28 Idem.	Un décret royal émané de cette ville ouvre les ports du Brésil aux bâtimens de toutes les nations amies.
Mars.	Le prince régent avec toute la famille royale établit sa résidence dans la ville de Rio-Janeiro.
	Événemens du Portugal depuis le départ du Prince Régent.
Sans date	Proclamation du général Junot aux habitans de Lisbonne, où il dit : le grand Napoléon m'envoie pour vous protéger, je vous protégerai.
3 Déc. 1807.	Proclamation du général espagnol Tarranco, datée de la ville de Porto, adressée aux habitans du nord du Portugal.

Détails et événemens contemporains.

ESPAGNE.

Charles IV ordonne que les troupes françaises seront reçues partout en amies.

Il est question en Espagne, de la prochaine arrivée de Napoléon dans ce royaume.

En attendant, le Grand-duc de Berg (Murat) vient prendre le commandement des troupes françaises.

Yzquierdo vient secrétement à Madrid, et fait connaître au Prince de la Paix, et à la famille royale tous les projets de Napoléon sur l'Espagne.

Le Prince de la Paix forme le projet de faire retirer la famille royale à Cadix et de là au Mexique.

18 Mars.

Grand tumulte à Aranjuez.

Le Prince de la Paix est arrêté par le peuple.

Autres événemens contemporains.

Le gouverneur du fort de Monjuich près de Barcelone, délibère s'il doit reçevoir les Français et il reçoit l'ordre de les admettre.

Le 17 décembre, Napoléon publie à Milan le décret, qui dénaturalise tout bâtiment neutre, qui serait entré dans les ports de la Grande-Bretagne. Telle est la seconde base de son *système continental.*

ANGLETERRE.

Le gouvernement anglais, ayant appris le départ du prince régent, expédie des ordres pour la restitution de Goa et de son territoire.

Il expédie aussi l'ordre de relâcher tous les bâtimens portugais capturés dans les mers de l'Inde et de la Chine.

Le 1er. février les Français entrèrent à Rome, sous le général Miollis, lequel après plusieurs altercations et après le départ du ministre Alquier, incorpore dans les corps français, les troupes de sa Sainteté, le 27 mars.

Dates.	*Événemens principaux.*
1807. 8. Déc.	Junot obtient des mandemens du Patriarche, de l'inquisiteur-général et des autres évêques du royaume en faveur des Français.
1808.	FRANCE.
17 Mars.	Napoléon après avoir dépouillé de ses états, la reine d'Etrurie, qui retourne à Madrid, revient lui-même à Paris.
24 Idem. 2 Avril.	Il publie la création de l'Université de Paris, et part pour Bayonne.
14 ou 15 Avril	Napoléon arrive à Bayonne et y reçoit la députation portugaise, ordonnée par Junot.
1807.	*Continuation des événemens du Portugal jusqu'au 1er. février 1808.*
13 Déc.	Tumulte du peuple de Lisbonne à l'occasion du changement de drapeau.
	Divers décrets à Lisbonne pour confisquer toutes les propriétés anglaises.
22 Idem.	Décret de Junot pour licencier la plus grande partie des troupes portugaises.
	Junot ordonne à la régence de démettre tous les ministres du prince régent près les cours étrangères.
	Les biens de toutes les personnes, qui accompagnèrent le prince régent sont sequestrés.
1808. 1 Fév.	Junot accompagné de tout son état-major

Détails et événemens contemporains.

19 Mars.

Charles IV écrit à Napoléon, en lui faisant part de la démission du Prince de la Paix.

ESPAGNE.

Le Grand-duc de Berg (Murat) arrive à Madrid le 23 Mars. Ferdinand VII y entre le 24.

Une lettre d'Yzquierdo, écrite de Paris au Prince de la Paix, et trouvée dans le secrétariat d'État, dévoile à Ferdinand VII toutes les intentions de Napoléon.

Continuent les négociations, ou plutôt les machinations pour le voyage de Ferdinand VII, qui enfin part, et écrit de Vittoria à Napoléon, qu'il va arriver.

Autres événemens contemporains.

30 Mars, notification de la réunion de Rome aux ministres étrangers.

19. Nouveau tumulte à Aranjuez.

20. Charles IV abdique et communique son abdication à Napoléon.

21. Il proteste contre la violence et en informe Napoléon.

ANGLETERRE.

Traité entre l'Angleterre et le roi des Deux-Siciles, Ferdinand IV du 30 mars.

Le 3 avril l'île de Madère est restituée par l'Angeterre au prince régent, avant qu'on apprit son arrivée au Brésil

DATES.	*Événemens principaux.*
1808.	entre dans la salle de la régence et la déclare dissoute ; ensuite il publie une proclamation, où il annonce que Napoléon prend le royaume sous sa protection, que la maison de Bragance a cessé de régner en Portugal, et qu'il a formé un conseil de régence, qui est spécifié dans d'autres décrets ; on publie également le décret de Napoléon donné à Milan, et la répartition de la contribution de 100 millions de francs.
	PORTUGAL ET BRÉSIL.
	Junot publie à Lisbonne la lettre écrite par la députation portugaise, en date du 27 avril de Bayonne, qui annonce les intentions gracieuses de Napoléon ; en conséquence il convoque
20 Mai.	une soidisant Junte des 3 états du royaume, qui doit rédiger un mémoire pour en présenter des actions de grâces à Napoléon.
	La cour de Rio-Janeiro, publie en date du 1er. mai un manifeste contre la France, dans lequel elle expose le caractère des principaux événemens rapportés dans cette table.

Détails et événemens contemporains.

ESPAGNE.

Le 20 Avril Ferdinand VII arrive à Bayonne, contre l'avis de tous les Espagnols, à l'exception de ses conseillers, particulièrement M. Cevallos, le duc de l'Infantado et son confesseur Escoiquiz. Le peuple de Vittoria veut couper les traits des chevaux de sa voiture. Ferdinand crie qu'il sait bien ce qu'il fait ; qu'ils restent tranquilles et obéissent.

L'ambass. français Savary apporte à Vittoria la réponse de Napoléon à Ferdinand VII.

Le Prince de la Paix arrive sans escorte à Bayonne le 26 Avril. Le Roi Charles IV et la Reine y arrivent le 1er. Mai.

Autres événemens contemporains.

ANGLETERRE.

4. Mai. Les propriétés des Portugais résidens en Portugal, qui avaient été capturées en Angleterre, sont remises au prince régent, par ordre du conseil britannique de cette date.

Dates.	*Événemens principaux.*
1808.	
5 Mai.	
10 Idem.	
20 Idem.	
1er Juin.	
4 Juillet.	
Juin.	BAYONNE. Joseph Bonaparte arrive à Bayonne le 7 juin, et est proclamé roi d'Espagne par Napoléon. Il est reconnu eu cette qualité par les quatre députations espagnoles qui s'y trouvaient : 1°. Des grands; 2°. Du conseil de Castille;

Détails et événemens contemporains.

ESPAGNE.

Grand tumulte et massacre du peuple à Madrid le 2 Mai.

Commencement de l'insurrection générale.

La nouvelle parvient le 5 à Bayonne.

Charles IV, la reine et Napoléon forcèrent Ferdinand VII à faire l'abdication formelle à la place de celle conditionnelle qu'il avait faite le 1er. mai.

Traité d'abdication de Charles IV à Napoléon.

Traité d'abdication de Ferdinand VII, en faveur de Napoléon.

L'insurrection devient rapidement générale après le 2 mai.

On fait circuler de fausses proclamations de Férdinand VII, et autres écrits anonymes.

Autres événemens contemporains.

ANGLETERRE.

Ukase de l'empereur Alexandre, qui prohibe l'importation en Russie des marchandises anglaises.

Les premiers députés espagnols, Mataróso et la Vega, arrivent à Londres.

Proclamation du roi d'Angleterre en faveur des peuples de l'Espagne.

PORTUGAL.

A l'exemple des Espagnols, l'insurrection commença au nord et au midi du Portugal, et éclata dans les journées du 6, 11, 17 et 19, sur différens points.

Dates.	*Événemens principaux.*
1808.	3°. Des trois conseils, de l'inquisition, des finances et des Indes;
	4°. De l'armée.
	Le roi Joseph, accompagné par la Junte générale, réunie à Bayonne, part pour Madrid le 20 juillet. Joachim Murat est proclamé par Napoléon roi des Deux-Siciles; il arrive le 2 août dans la ville de Naples.
21 Juill.	Napoléon part pour Bordeaux et Paris.

ESPAGNE ET FRANCE.

31 Idem.	Joseph Buonaparte évacue Madrid et se retire avec l'armée française derrière l'Ebre.
25 Sep.	Napoléon arrive à Erfurt où s'il s'était donné rendez-vous avec l'empereur Alexandre.
	Evénemens omis.
12 Mai.	Napoléon réunit la Toscane à la France, et Rome au royaume d'Italie.
30 Idem.	L'expédition anglaise, commandée par sir J. Moore, en faveur du roi Gustave IV, ne passe pas en Finlande et elle est encore à Gothembourg, faute d'accord avec ce souverain.

Détails et évènemens contemporains.

Le 8 mai, formation de la Junte de Séville.

L'insurrection se manifeste sur-le-champ en Arragon.

Le 18 juin commença le mémorable siège de Saragosse, et la noble défense du général Palafox.

Le 24, le général Moncey fut repoussé sous les murs de Valence.

Le 14 juillet s'est rendue l'escadre française de l'amiral Rosilly, à Cadix.

Le même jour 14, eut lieu la bataille de Rio-Seco.

Le 19, le général Dupont capitula à Baylen.

La Junte suprême centrale est inaugurée à Madrid. Président, le comte de Florida Blanca.

Autres évènemens contemporains.

Le 19 juin, il y eut un grand tumulte dans la ville de Porto : on y crée une sorte de gouvernement présidé par l'évêque.

On forme une autre Junte dans les Algarves, ainsi qu'à Évora, dans la province d'Alemtejo.

Le général Loison, envoyé par Junot contre la ville de Porto, est repoussé par les paysans et poursuivi jusqu'au Tage. Il rejoint Junot, et est envoyé contre la ville d'Evora, qu'il prend d'assaut, et passe au fil de l'épée les habitans.

Sir Arthur Wellesley arrive à la Corogne : la Junte espagnole lui persuade d'aller à Porto. Il arrive à Porto le 23 juillet, et de concert avec la Junte de cette ville, il débarque avec l'armée à l'embouchure du Mondego, et y trouve une armée que la Junte avait réunie en sa faveur.

Il se plaint que les chefs de celle-ci ne coopèrent pas franchement avec lui, et qu'ils ne lui fournissent que 1500 Por-

10

Dates.	*Événemens principaux.*
1808.	
11 Juin.	Une flottille danoise attaque un convoi anglais dans la Baltique et en capture quelques bâtimens.
7 Juillet	La cour de Vienne publie une déclaration dans laquelle elle dément les bruits de préparatifs hostiles.
22 Août.	Arrive à Londres la nouvelle que Romana avec son corps de troupes espagnoles s'était embarqué à Langeland sur des bâtimens anglais, pour être conduit en Espagne.
	NAPOLÉON ET L'EMPEREUR ALEXANDRE.
12 Oct.	L'empereur Alexandre et Napoléon écrivent tous les deux une lettre à George III, en l'invitant à la paix. Le roi ne répond pas, mais le secrétaire-d'état Canning établit la correspondance avec MM. Romanzow et Champagny qui se trouvaient tous les deux à Paris.

Détails et événemens contemporains.

ANGLETERRE.

Mécontentement général en Angleterre, à cause de la convention de Cintra, et le manque en conséquence des transports nécessaires pour conduire l'armée anglaise au secours des Espagnols.

On donne l'ordre qu'elle marche sur-le-champ par terre.

Autres événemens contemporains.

tugais pour marcher contre Junot.

Il est vainqueur à Roliça et à Vimieiro.

Est remplacé par sir H. Burrard, et celui-ci par sir H. Dalrymple.

Armistice de Namatha.

Convention de Cintra.

L'armée de Junot est transportée libre en France, sur des bâtimens anglais.

Sir Arthur Wellesley retourne en Angleterre.

Le 11 septembre, le général Dalrymple publie une proclamation par laquelle il rétablit le conseil de régence laissé par le prince régent, et promet de le soutenir avec toutes ses forces.

Les Juntes populaires cessent d'exister en Portugal.

Le général de l'armée de la Junte de Porto proteste contre la convention de Cintra.

La nouvelle régence renvoie dans leurs foyers les troupes irrégulières de cette armée.

Dates.	*Événemens principaux.*
1808.	Les négociations sont rompues en décembre, à cause de l'exclusion que les deux empereurs donnent aux soi-disans insurgés espagnols d'entrer au congrès.
25 Oct.	Napoléon, ayant obtenu l'assentiment de l'empereur Alexandre à tous ses projets sur l'Espagne, part pour Paris et annonce, par un message au corps législatif, son prochain départ pour l'Espagne.
27 Idem.	Réponse significative du corps législatif.
3 Nov.	Napoléon arrive à Bayonne. Après avoir renforcé l'armée qui était avec le roi Joseph derrière l'Ebre, il commence les opérations.
12 Nov.	Il envoie de Burgos au corps législatif les premiers douze drapeaux pris aux Espagnols commandés par le comte de Belvedère etc. Des victoires rapides se suivent de Spinosa, le 10 nov. Reynosa, le 11 id. Tudella, le 23 id.
4 Déc.	Madrid capitule et Napoléon y fait son entrée.

Détails et événemens contemporains.

Sir J. Moore entre le 29 octobre en Espagne, sur deux colonnes, dont l'une entre par Badajoz, et l'autre par Ciudad-Rodrigo, et se réunissent à Salamanque.

On envoie un autre corps, sous le général sir David Baird, pour renforcer sir John Moore.

Le 1er. Novembre, on forme à Londres un comité de généraux pour examiner la conduite de sir H. Dalrymple, et de tous ceux qui avaient pris part à l'armistice et à la convention de Cintra.

Furent nommés, le général J. Craddock, pour commander les troupes qui étaient en Portugal, et M. Villiers, envoyé extraordinaire à Lisbonne.

Sir J. Moore, excité par les dépêches de sir H. Frère, envoyé anglais près la Junte

Autres événemens contemporains.

La régence expédie différens décrets pour armer la population ; mais ne prend pas des mesures efficaces pour organiser une nouvelle armée.

Un grand mécontentement et une grande anarchie règnent en Portugal.

L'envoyé Villiers s'emploie avec tout le zèle pour concilier tous les esprits et pour donner de la vigueur à la nouvelle régence.

Il obtient du ministère anglais la faculté de faire des dépenses avec les levées portugaises, s'il croit qu'elles puissent être de quelque utilité.

La Junte suprême centrale se retire de Madrid, et va à Aranjuez.

La Junte suprême improuve la capitulation de Madrid, et publie une proclamation invitant tous les Espagnols à s'armer. Elle réorganise les débris des armées dispersées et se retire à Séville.

Dates.	*Evénemens principaux.*
1808.	Les premiers treize bulletins français annoncent la dispersion de toutes les armées espagnoles.
22 Déc.	Napoléon part en toute hâte de Madrid, dans l'espoir de prendre l'armée de sir J. Moore qui, le 16, avait fait un mouvement vers Saldagna, contre le maréchal Soult.
1809. 1er. Janv.	Napoléon arrive à Astorga le premier janvier, d'après le bulletin 24.
16 Idem.	Il retourne à Valladolid le 7, il y reçoit différentes députations de Madrid, et ayant appris l'embarquement des Anglais, il se met rapidement en route pour Paris, où il arriva le 28.

Détails et événemens contemporains.

centrale, se met en mouvement le 16 décembre, vers Sahagum et Saldagna.

Ayant appris la dispersion des armées espagnoles, craignant d'être enveloppé par les armées françaises, et de ne pas pouvoir rentrer en Portugal, il se retire précipitamment vers la Corogne, avec une perte considérable en hommes, chevaux, artillerie et la caisse militaire.

Ayant néanmoins réuni les troupes à la Corogne, il repousse glorieusement les Français, et meurt sur le champ de bataille. Le général Hope embarque les troupes pendant la nuit et les jours suivans, et fait voile pour l'Angleterre.

Pendant ce temps-là, un traité de paix avait été conclu à Londres le 14 Janvier par le ministre de la Junte suprême, Mr. Apodaca, portant dans l'article III que la Grande-Bretagne s'engage à ne pas reconnaître autre roi d'Espagne et des Indes, que Ferdinand VII ou ses successeurs légitimes, que la nation espagnole reconnaîtra.

Autres événemens contemporains.

Evénemens omis en 1808.

Armistice et convention entre les armées suédoises et russes, le 8 novembre.

Représentation de la ville de Vera-Cruz au vice-roi du Mexique, du 22 juillet 1808, et réponse du vice-roi, du 11 août, qui déclare la résolution prise par les habitans de ne point reconnaître d'autorité quelconque, qui ne vienne expressément de Ferdinand VII.

Evénemens omis.

En date du 8 Novembre, le message du président Jefferson, et la résolution du congrès, qui donnent lieu, au *non intercourse act*, outre l'embargo déjà subsistant.

L'escadre russe, de l'amiral Sennavin qui se trouve dans le port de Lisbonne, se rend, sous de certaines conditions, à l'amiral sir C. Cotton.

Dates,	*Evénemens principaux.*
1809.	NAPOLÉON ET JOSEPH.
22 Janv.	Entrée publique de Joseph Buonaparte à Madrid.
23 Fév.	Le Primat prévient les Confédérés du Rhin, par ordre de Napoléon, de tenir prêts leurs contingents.
9 Avril.	Les Autrichiens passent l'Inn et commencent les hostilités.
19 Idem	Napoléon part de Paris pour l'Allemagne.
13 Mai.	Il entre à Vienne après avoir livré différentes batailles.

Détails et événemens contemporains.

ANGLETERRE.

Grande désolation en Angleterre à l'arrivée de l'armée de la Corogne.

De grandes clameurs s'élèvent contre le ministère.

Lord Grey et Lord Grenville, considèrent la guerre de la Péninsule comme terminée en faveur de Napoléon.

Les Portugais demandent un général pour les organiser; ils demandent des armes, et sir A. Wellesley pour les commander.

L'affaire de la dénonciation de Mr. Clarke et du colonel Wardle contre le duc d'York occupe exclusivement pendant 6 ou 7 semaines la nation, le parlement, et le ministère.

Sir A. Wellesley est choisi pour commander les troupes dans la Péninsule, et part vers la fin d'Avril.

Autres événemens contemporains.

ESPAGNE ET PORTUGAL.

Le maréchal Ney parcourt la Galice pendant que Soult prend le Ferrol.

Le général Maupetit entre dans Salamanque.

Sir Robert Wilson s'arrête à Ciudad-Rodrigo.

Sir J. Craddock voudrait s'embarquer pour l'Angleterre avec les 13 mille Anglais, qui étaient à Lisbonne.

Le 10 Février le maréchal Soult arrive à Tuy sur le Minho. Il tente le passage de la rivière sur des bâteaux.

Ils sont coulés à fond par l'artillerie portugaise, placée sur la rive gauche.

Le 4 Mars, Soult se décide à remonter la rivière jusqu'à Orense, et à la passer en Galice.

La Romana, errant à l'aventure après le départ des Anglais, veut agir de concert avec le général Silveira pour attaquer Soult.

Dates.	*Evénemens principaux.*
1809. 21 et 22 Mai.	Napoléon court de grands dangers à la bataille d'Asper ou d'Essling, où il est repoussé.
6 Juillet.	Napoléon gagne la bataille décisive de Wagram.
22 Idem.	Il signe l'armistice à Znayn, par lequel l'Autriche évacue les forteresses de Brunn et de Gratz.

Détails et événemens contemporains.

Le 13 Février M[r]. Cevallos était arrivé à Londres comme ambassadeur extraordinaire de la Junte suprême; et le marquis de Wellesley fut nommé ambassadeur extraordinaire de S. M. B. près cette Junte ou près S. M. C.

Le 8 Mars fut annoncée à Londres la paix qui avait été signée avec la Porte ottomane.

Avril 12. On reçoit la nouvelle de la prise de la Martinique, qui eut lieu le 25 Février.

Le 26 avril fut émané le troisième ordre du conseil privé en représailles contre le *système continental*.

Mai 24 arriva la nouvelle du passage du Douro et de la retraite du maréchal Soult.

Le prince de Stharemberg ancien ambassadeur autrichien arrive, et on renouvelle les anciennes communications entre les 2 Cours.

Le 28 Juillet l'expédition commandée par lord Chatham fait voile des dunes vers l'île de Walcheren, pour servir de diversion aux armées autrichiennes.

Autres événemens contemporains.

Romana disparaît, et le général Silveira se retire.

Soult entre dans la province de Traz-os-Montes et dans la place de Chaves.

Il passe les montagnes inaccessibles de Gérez sans opposition.

Le peuple de Braga massacre cruellement le général portugais Bernardin-Freire et l'ingénieur Villas-Bôas.

Le baron Eben, prussien, est choisi par le peuple pour commandant.

Celui-ci résiste avec bravoure à Soult pendant quelqués jours.

Soult force les retranchemens que l'évêque de Porto avait fait construire autour de la ville, et la prend d'assaut le 23 Mars.

Le général Beresford était arrivé un peu avant à Lisbonne pour organiser l'armée portugaise.

Le général Silveira reprend Chaves et se jette dans Amarante.

Soult envoie successivement des troupes contre Amarante.

Dates.	*Evénemens principaux.*
1809.	NAPOLÉON.
15 Oct.	La paix est signée à Vienne. Napoléon fait l'acquisition des provinces Illiriennes.

Détails et événemens contemporains.

ANGLETERRE.

Middelburg et Vere se rendent à cette armée le 31 juillet.

Flessingue le 15 Août.

Sir A. Wellesley est créé lord.

Le 20 Septembre lord Castlereagh proposa le duel à M. Canning qui l'accepta, et fut blessé.

Ces deux ministres sortirent du ministère.

Le marquis de Wellesley est rappellé pour succéder à Mr. Canning.

Grand mécontentement en Angleterre contre l'expédition de Walcheren à cause de la perte de temps, qui donna aux Français le loisir de secourir Anvers et empêcha la prise de la flotte, qui s'y trouvait.

Pendant tout l'été après la bataille de Talavera une grande discussion régna entre les

Autres évènemens contemporains.

PORTUGAL.

Il est salué par quelques-uns Nicolas I, roi de Portugal.

Sir A. Wellesley arrive à Lisbonne avec des troupes anglaises : il en arrive d'autres de Cadix.

Sir J. Craddock est rappellé le 2 Mai, Soult force le pont d'Amarante.

Le 12 Mai sir A. Wellesley passe le Douro, surprend Soult et le poursuit jusqu'aux frontières. Le maréchal Beresford et le général Silveira le poursuivent du côté de Traz-os-Montes.

Le 18 Mai le maréchal Victor force le pont d'Alcantara, mais il ne pénétre pas en Portugal.

PORTUGAL ET ESPAGNE.

Sir A. Wellesley retourne à la province de Beira, et entre en Espagne avec 30 mille Anglais et le corps avancé de sir R. Wilson.

DATES.	*Evénemens principaux.*
1809.	
Décemb.	Napoléon, dans son discours au corps législatif, s'exprime ainsi : « Je marchais sur » Cadix et Lisbonne, lorsque je fus obligé de » rétrograder pour planter mes aigles sur les » murs de Vienne. Dans trois mois on a vu » le commencement et la fin de cette qua- » trième guerre punique ».
	Dans le même message il ajoute : « L'empe- » reur de Russie a uni à son vaste empire la » Finlande, la Valachie, la Moldavie et un » district de Gallicie. Je n'en suis point ja- » loux, mes sentimens envers l'empereur » de Russie sont en harmonie avec ma po- » litique ».
16 Idem.	Sénatus-Consulte, qui prononce le divorce entre Napoléon et l'impératrice Josephine, avec le consentement réciproque et l'approbation de toute la famille.

Détails et événemens contemporains.

deux gouvernemens anglais et espagnol, sur l'utilité de faire coopérer l'armée anglaise avec les Espagnols.

Lord Wellington après la bataille d'Ocagna le 10 Novembre se décide à se retirer en Portugal.

Discussions avec l'Amérique.

Le congrès substitua dans cette année à l'embargo-général une loi qui prohibe tout commerce avec la France ainsi qu'avec la Grande-Bretagne : tel a été l'ainsi nommé ; *non intercourse act.*

Ensuite il suspendit ces deux lois seulement en faveur du commerce anglais, sur l'assurance donnée par l'envoyé anglais Erskines, que les ordres du conseil seraient revoqués.

Mr. Erskines fut désavoué par le gouvernement anglais, et Mr. Jackson envoyé à sa place. Le *non intercourse act* fut remis en vigueur.

Mr. Erskine était déjà de retour à Londres le 23 Novembre.

Autres événemens contemporains.

Il se réunit le 20 juillet au général Cuesta.

Le 28 juillet il repousse les Français à la bataille de Talavera.

Il se retire ensuite pour que Soult marche contre son flanc.

Il se poste à Merida et s'y maintient jusqu'à la bataille d'Ocagna. Alors il se décide à rentrer en Portugal, prend congé de la Junte suprême d'Estramadure, laquelle lui répond froidement le 8 Décembre.

Dates.	ESPAGNE.
1809.	Des armées espagnoles reparaissent de nouveau sous le marquis de la Romana, qui avait accompagné les Anglais jusqu'à la Corogne, et s'était retiré ensuite de la Galice.
	Sous les généraux Cuesta et Albuquerque, Le duc del Parque, Le général d'Elbinó, Le général Venegas, Le général O'Donnel en Catalogne,
	Mr. de Cevallos publie son fameux opuscule sur les transactions de Bayonne.
17 Mars.	Pendant que le maréchal Soult était sous Porto, Vigo capitale, et se rend à un corps d'Anglais, Portugais et Espagnols.
	Le même jour 27, les généraux Sebastiani et Victor gagnèrent la bataille de Ciudad-Real sur l'armée espagnole d'Andalousie.
29 Idem.	Le général Victor bat le général Cuesta à Medellin.
	La Junte suprême retirée à Cadix en remercie Cuesta par un décret.
22 Mai.	Ier. décret de la Junte suprême portant promesse de convocation des *cortès*, pour l'année suivante sans en fixer le jour.
28 Juill.	Bataille de Talavera.
13 Août.	La Junte suprême publie un manifeste relatif à la paix de l'Autriche.
14 Oct.	Le marquis de la Romana, appellé par la Junte suprême, lui adresse une énergique

DATES. représentation par écrit, dans laquelle il insiste sur la nécessité des *Cortès* et d'un conseil de régence restreint en nombre. Elle ne fut pas alors bien accueillie, mais servit de base aux délibérations que la Junte suprême prit depuis sa retraite de Cadix.

1809.

26 Oct. Proclamation de la Junte suprême, fixant l'époque de la convocation des *Cortès* pour le 1er. janvier, et sans fixer le lieu, en prescrit la réunion pour le 1er. mars.

Le commandement ayant été ôté au général Cuesta, on forme des restes de son armée, dans la Manche, une autre armée de 56 mille hommes, commandée par le général Aviroga, avec laquelle ce dernier, contre l'avis de lord Wellington, entreprend de récupérer Madrid : mais il est entièrement défait le 16 novembre à la bataille d'Occagna ; les résultats de cette affaire,

16 Nov. savoir, la dispersion de la Junte suprême, sa fuite à Cadix, la convocation des *Cortès*, etc., appartiennent au mois de Janvier de l'année suivante.

10 Déc. La place de Girone se rend au maréchal Augereau, après une défense glorieuse.

Autres événemens omis.

SUÈDE.

13 Mars. Gustave IV est arrêté et déposé. Le duc de Sudermanie son oncle publie une proclamation, par laquelle il déclare qu'il prend les rênes du gouvernement de ce royaume.

DATES.

1809.

19 Mars. Gustave IV souscrit l'acte de son abdication dans le château de Gripsholm.

12 Avril. Napoléon répond amicalement au duc de Sudermanie.

6 Mai. Résolution des états du royaume, qui prononce la déposition de Gustave IV, et de tous ses descendans.

5 Sept. Traité de paix avec la Russie, par lequel la Suède cède la Finlande et s'engage à accéder au *système continental.*

Traité de paix avec le Danemarck.

20 Déc. Gustave IV arrive par mer de Stralsund à Cuxhaven.

On dit que Napoléon prétendait que Gustave IV lui fut remis.

RUSSIE.

25 Avril. Manifeste de guerre contre l'Autriche.

11 Nov. L'ambassadeur français, Caulaincourt, écrit au ministre d'état et le rend personnellement responsable du séquestre des propriétés anglaises existantes en Valachie.

12 Idem. Rescrit de l'empereur Alexandre au prince Kourakin, ministre de l'intérieur, dans lequel il annonce l'échange des ratifications de la paix, qui termine la guerre entre la Russie et l'Autriche, en faisant sentir les avantages qu'en a obtenus la Russie.

DATES.	
	DANEMARCK ET HAMBOURG.
1809. 11 Nov.	Prohibition rigoureuse de l'importation des denrées coloniales, en conformité du décret impérial donné à Fontainebleau, le 19 octobre précédent.
17 Idem.	Le même décret de Fontainebleau est publié à Hambourg, qui avait déjà été déclarée ville de l'empire français.
	ROME.
18 Idem.	Le S. P. publie un bref d'excommunication contre tous ceux qui sont coupables de l'usurpation de ses états.
5 à 6 Juillet.	Une heure après minuit le général Radet assaillit le Quirinal, propose au Saint-Père d'abdiquer la souveraineté temporelle, et sur son ferme refus, déclare l'ordre qu'il a de le faire partir sur-le-champ de Rome.
	S. S. part avec le cardinal Pacca à 3 heures du matin, et est conduite, sans s'arrêter, jusqu'à Sionne, delà à Savone.
	AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.
12 Janv.	Les troupes du Brésil aidées par la corvette anglaise la *Confiance*, s'emparent de la colonie de la Guyane. V. Hughes, gouverneur français de Cayenne, capitule; le gouverneur portugais du Para, ratifie partiellement la capitulation.
	RIO-JANEIRO.
Mai.	Le prince régent, qui avait confirmé la régence réinstallée par le général Dalrymple, la reforme sur les représentations des Anglais.

DATES.	
	BUENOS-AYRES.
1809. 5 Août.	Cisneros, vice-roi nommé par la Junte suprême d'Espagne, publie sa première proclamation.
	Le général Liniers se retire dans l'intérieur avec ses adhérens.
	Événemens principaux.
1810.	**FRANCE.**
17 Fév.	Sénatus-consulte, qui réunit à l'empire Français les états de Sa Sainteté, en conformité du décret en date de Vienne du 22 Mai 1809.
27 Idem.	Napoléon annonce dans son message au sénat, son mariage convenu avec l'archiduchesse Marie-Louise.
Avril.	Le mariage susmentionné est célébré à Paris.
	Le fameux tyrolien Hoffer est fusillé à Mantoue.

Détails et événemens contemporains.

ESPAGNE.

13 Janvier. La Junte suprême publie à Séville une proclamation où elle promet la convocation si différée des *Cortès*, et annonce sa translation pour l'île de Léon à Cadix.

24 Janvier. Grand tumulte à Séville par ce motif, contre la Junte suprême, celle-ci se disperse, et l'ancienne Junte de Séville est installée.

MADRID.

L'ordre du jour annonce la fuite de la Junte suprême de Séville, les victoires du roi Joseph et le passage de la Sierra-Morena effectué par les Français.

Autres événemens contemporains.

ANGLETERRE.

5 Janvier. Le marquis de Wellesley écrit de Londres au ministre anglais Villiers à Lisbonne, annonçant que les intentions de S. M. B. sont de tenir en Portugal un corps de 30 mille Anglais, et de donner un subside de 980 mille livres sterlings pour maintenir un corps de 30 mille Portugais.

En conséquence, le 16 Février fut présenté au parlement le message du roi, portant la résolution d'accorder au Portugal des subsides pour 30 mille hommes.

L'ambassadeur de Perse arrive et est reçu avec des attentions et une magnificence particulières.

Dates.	*Événemens principaux.*
1810. 17 Avril.	Napoléon signe le décret qui crée l'*armée de Portugal*, en confère le commandement au duc de Rivoli, prince d'Essling (maréchal Masséna), et assigne sous son gouvernement toutes les provinces du nord de l'Espagne, savoir : Castille-la-Vieille, Leon, Asturies, Valladolid, Toro, Zamora, Salamanque, etc.
	Rapport fait par le ministre Fouché, rendant compte de l'entrée du baron de Koll à Valençay, envoyé par le gouvernement anglais à Ferdinand VII.
	Commencement des discussions entre le roi Louis d'Hollande et Napoléon.
	Le premier va à Paris.
1 Févr.	Labouchère, négociant, est expédié à Londres avec des propositions de paix et avec l'offre de sauver la Hollande de la réunion à la France, dont elle est menacée.

Autres évènemens contemporains.

27. Janvier. Le roi Joseph publie à Cordoue une proclamation analogue aux circonstances.

31 id. Il reçoit les députés de Grenade et Séville.

CADIX OU L'ILE DE LÉON.

29 Janvier. La Junte suprême qui s'y était retiré, publie un décret pour créer un conseil de régence, comme l'avait proposé le marquis de la Romana, et remet toute l'autorité à ce conseil.

Les cinq membres de la première régence, furent nommés par elle,

L'évêque d'Orense.

D. F. Saavedera.

Le général Castagnos.

D. A. de Escano.

D. F. de Léva.

14 fév. La nouvelle régence de Cadix, publie un décret qui règle les élections des députés américains aux futurs *Cortès.*

Autres évènemens contemporains.

N. B. On craignait que Napoléon, de concert avec l'empereur Alexandre, n'eut l'intention de faire passer aux Indes une armée contre les Anglais.

Le marquis de Wellesley forme le plan de faire échapper Ferdinand VII de Valençay.

Envoye des agens secrets en Russie, qui sont écoutés.

Rejette les propositions de Mr. Labouchère.

Ayant conféré avec son frère lord Wellington, avant de partir pour Séville, il forme avec lui le plan de résister à l'invasion du maréchal Masséna.

La nouvelle de la bataille de Bussaco arrive presqu'en même-temps que le roi tombe malade; et comme il ne pouvait pas signer la prorogation du parlement, celui-ci continue à être réuni après le mois d'octobre contre l'usage; il n'y a pas moyen d'empêcher, comme dans les autres accès de la maladie du roi, la discussion jusqu'à ce qu'il soit assez rétabli.

DATES.	*Événemens principaux.*
1810.	
1 Juill.	Le roi Louis abdique et nomme à la régence la reine et le conseil des ministres.
9 Idem.	Décret de Napoléon, qui prononce la réunion de la Hollande à la France.
23 Sept.	Le Moniteur rapporte une scène comique faite par Napoléon à la parade, exhortant la légion portugaise, et l'informant de ce qui était arrivé dans son pays.
	Cette légion était le reste des troupes envoyées par Junot en 1808.

Détails et événemens contemporains.

4 et 11 mars. La régence de Cadix écrit au roi de Sicile, et au duc d'Orléans, offrant au dernier le commandement d'une armée en Catalogne.

24 sept. La première session des *Cortès* eut lieu dans l'Ile de Léon. Les premiers résolutions furent,

1°. Prendre la souveraineté et exiger le titre de Majesté.

2°. Rendre la régence dépendante des *Cortès*.

3°. Donner à celle-ci le titre d'Altesse.

4°. Changer sur-le-champ les membres de la régence.

5°. Faire le projet d'une loi sur la liberté de la presse.

6°. Nommer des substituts à la place des députés qui n'existaient pas.

Autres événemens contemporains.

On parvient cependant à connaître le véritable état de la santé du roi, par suite de la lutte entre les partis opposés dans le parlement.

Le roi se rétablit à tel point que ses amis le croyent entièrement guéri, mais les ministres d'état sont d'avis qu'il ne reprenne pas de suite les rênes du gouvernement.

Le roi tombe de nouveau malade et la régence est établie par acte du parlement avec de certaines restrictions au régent.

Arrivent les nouvelles de la prise de la Guadeloupe, le 4 Février, et de l'Ile de Bourbon, le 21 septembre de l'année précédente 1809.

Le 21 mars les Espagnols admettent garnison anglaise à Ceuta, sous de certains arrangemens.

Dates.	*Événemens principaux.*
1810.	
10 Déc.	Message de Napoléon et sénatus-consulte, qui incorpore à la France toutes les embouchures des rivières, Escaut, Moselle, Ems, Weser, et Elbe et promet des indemnités aux princes dépouillés.
	N. B. Un d'eux était le duc d'Oldembourg, beau-frère de l'empereur Alexandre.

Détails et événemens contemporains.

Situation militaire de l'Espagne en 1810.

La Biscaie est occupée par le corps du général Thevenot, les Asturies par le général Bonnet, le royaume de Léon par le général Kellerman, la Navarre par le général Dufour, la Vieille Castille par le général Dorsenne, l'Aragon par le maréchal Suchet, la Catalogne par le maréchal Magdonald, Valence par le 3e. corps, la Nouvelle Castille par Victor, l'Andalousie par Mortier, l'Estramadure par Sebastiani.

Les corps des généraux Regnier, Ney et Junot font partie de l'armée de Portugal.

La Galice et Murcie étaient abandonnées, et les habitans se disposaient à s'armer, particulièrement la Galice qui à été presque toujours oubliée par les Français, depuis cette époque, à cause de l'occupation que leur donnait l'armée anglo-portugaise et de la situation éloignée de cette province.

Autres événemens contemporains.

Des troupes anglaises et portugaises sont reçues à Cadix.

Les Anglais prennent les îles de Zante, Céphalonie, Cerigo et Ithaque.

DATES.

CHAPITRE Ier.

Invasion du Portugal, ou *Abrégé des opérations du maréchal Masséna, prince d'Essling.*

1810.

28 Mars. Le maréchal Ney écrit qu'il a poussé ses postes avancés jusqu'à la rivière Agueda, sur laquelle est située Ciudad-Rodrigo, et qu'il a fait replier les postes avancés de lord Wellington. Ce dernier rapporte ce fait à la même date, mais un peu différemment.

2 Mai. L'ordre du jour, en date de Valladolid, annonce à l'armée française le décret du 17 avril dernier, et l'arrivée du maréchal Masséna à Valladolid, où il établit provisoirement son quartier-général.

«L'armée destinée à la conquête du Portugal, estimée irrésistible, fut évaluée à 115 mille hommes, y compris des corps qui n'entrèrent pas de suite avec le maréchal, et restèrent dans les autres provinces comprises dans son gouvernement.»

M. de Pradt assure que l'année 1810 a été celle dans laquelle Napoléon développa une plus grande force française en Espagne; il affirme que Masséna conduisit avec lui en Portugal plus de 80 mille hommes; il y en a qui réduisent ce nombre à 60 mille : les pertes souffertes dans le siège de Ciudad-Rodrigo et en plusieurs rencontres avant d'envahir le Portugal, peuvent influer sur la différence de ces calculs.

Les corps qui sont entrés avec le maréchal Masséna, furent ceux de Ney, Junot et Regnier, et même sans compter au complet les neuf di-

DATES.	
1810.	visions dont ces corps étaient composés, le nombre ne pouvait paraître moindre de 75 à 80 mille hommes; par la suite arrivèrent à l'armée de puissans renforts sous les généraux Drouet, Claparède, Foy, Gardanne, etc.
11 Juil.	Ney investit formellement Ciudad-Rodrigo.
15 Idem.	On ouvre la tranchée.
24 Idem.	On commence à tirer sur la place.
15 Juil.	La place se rend.
	La défense en fit beaucoup d'honneur au général espagnol D. André Hennati, qui mérita de grands éloges de lord Wellington.
24 Idem.	Le général Loison (par ordre de Ney) écrit au gouverneur de la place frontière d'Almeida une lettre pleine d'invectives contre les Anglais, exigeant qu'on lui remît la place. Cette sommation était d'autant plus comique, que le gouverneur de la place était un Anglais au service portugais, le colonel Cox.
15 Août.	La tranchée fut ouverte devant Almeida.
26 Idem.	Les travaux des parallèles furent finis et les assiégeans commencèrent le feu dans la matinée. A sept heures du soir du même jour eut lieu l'explosion du grand magasin de poudres et des autres dépôts de munitions; la place fut en feu pendant toute la nuit.
27 Idem, au matin	La place se rend.
	« On a cru généralement que l'explosion a été l'œuvre d'un major d'artillerie portugais qui passa au service français après la reddition de la place. Le maréchal Béresford, dans son

DATES.

rapport officiel, le désigne expressément comme traître. »

1810.

Le maréchal Masséna croit n'avoir pas besoin de magasins et ordonne à tous les soldats de se pourvoir de vivres pour dix-sept jours, qu'il croit être suffisans pour entrer à Lisbonne.

premiers jours de Sept.

Lord Wellington, posté à Alverca, commence sa grande retraite sur les lignes de Torres-Vedras, auxquelles on travaillait secrettement depuis l'année dernière, et le maréchal Béresford écrit par son ordre au gouvernement de Lisbonne, pour que des ordres opportuns soient expédiés, afin de détruire tous moyens de subsistance entre le Mondego et le Tage, jusqu'aux lignes ci-dessus mentionnées.

« L'espace désigné plus haut, comprend une population estimée à un million d'ames, et en y comprenant la rive droite du Mondego inespérément envahie par Masséna, le nombre total des habitans du pays envahi fut estimé à plus d'un million cent mille ames; c'est-à-dire, presque toute la population des deux provinces, à l'exception de Lisbonne et cinq lieues à l'entour, estimées à 360 mille ames. »

15 Sept.
19 idem.

L'armée française au lieu de suivre lord Wellington, passe sur la rive droite du Mondego et entre dans la ville de Viseo : lord Wellington ayant connu les intentions de l'ennemi d'occuper la ville de Coimbra, change de direction, repasse aussi sur la rive droite, et prend position sur la grande route sur les hauteurs de Bussaco.

DATES.

1810. 27 Idem. Masséna entreprend de forcer cette position et est repoussé avec perte de plus de deux mille tués et cinq mille blessés, outre un petit nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouve le général Simon.

30 Idem. Lord Wellington rend compte que cette bataille a fait connaître à l'ennemi la qualité des troupes qu'il avait à combattre et se sert de ces expressions prophétiques que les troupes portugaises sont dorénavant l'espoir le plus solide de sauver la Péninsule. Les Français, au contraire, d'après l'assertion de quelques traîtres, se flattaient que celles-ci, étant inexpérimentées et mal disposées, ne se battraient pas (1).

28 Idem. On indique à Masséna un chemin de traverse qui le mène à la grande route de Porto à Coimbra, et lord Wellington se plaint de ce que le colonel Trant ne soit pas arrivé à temps au poste de Sardus pour empêcher le passage de l'armée française.

29 Idem. Lord Wellington reprend son plan, fait avancer les magasins de Coimbra et poursuit sa retraite sur les lignes.

Tous les habitans de Coimbra sortent à l'aventure de la ville, et se retirent sur plusieurs points.

8 Oct. Lord Wellington rend compte que, conformément à toutes les informations reçues, l'ennemi souffre de très-graves incommodités, parce

(1) Voyez la note 10 page 72.

DATES.

que les habitans de toutes les villes et villages abandonnent leurs foyers, après avoir détruit ou emporté tout ce qui pouvoit servir à l'ennemi.

L'armée anglo-portugaise entre dans les lignes, devenues si fameuses, de Torres-Vedras.

11 et 14 Idem. Masséna fait des attaques partielles pour les reconnaître.

13 Idem. Lord Wellington annonce, par écrit, à la régence de Lisbonne, sa résolution décidée de se maintenir dans cette position et d'y conduire les affaires à une fin décisive.

Il est informé le même jour que les milices sous le général Bacelar ont occupé Bussaco le 6 octobre, que le colonel Trant avec d'autres milices a repris Coimbra et fait 5 mille prisonniers, que le général Silveira se dispose à bloquer Almeida et que le général Madden avec la cavalerie portugaise avait sauvé l'armée du marquis de la Romana d'un péril éminent à *Fuentes de Onor*.

« Par ordre expédié du Brésil, le prince régent change, pour la seconde fois, la régence de Lisbonne, y adjoint de nouveaux membres, et ordonne que M. Stuart, envoyé anglais, soit admis au conseil pour les affaires de guerre et de finances. Il existait déjà un ancien ordre qui prescrivait de ne rien entreprendre sur de tels objets sans l'assentiment préalable de lord Wellington. Maintenant, par décret du 28 mai 1810, le commandement des vaisseaux de guerre portugais est confié à l'amiral Barkley.

DATES.	
1810.	D'après ces dispositions, lord Wellington, jouissant de la pleine confiance des deux souverains, peut mettre à exécution ses plans; l'amiral Barkley le seconde merveilleusement, en flanquant, avec plusieurs bâtimens de différentes grandeurs, les positions des Français le long du Tage, que la saison permettait de remonter quatre-vingt ou plus de milles au-dessus de Lisbonne.
13 Oct.	On attend avec la plus grande anxiété le résultat de l'action générale sur les lignes.
	Les Français font différentes tentatives pour passer sur la rive gauche du Tage, probablement pour se procurer des vivres; mais ils sont repoussés par les bâtimens de guerre, par les troupes qui s'y trouvent en position et par les *Ordonanças* locales.
	Les Français jettent un pont sur le Zezère, sur leurs derrières, pour s'assurer la route la plus courte avec l'Espagne, car celle de Coimbra était interceptée : ils ne réussissent pas à surprendre le poste important d'Abrantes sur le Tage, fortifié nouvellement et défendu par le général portugais *Lobo*.
	On apprend que le général Gardanne amène des renforts à Masséna, que son avant-garde a été battue par le général Silveira, qu'il est arrivé jusqu'au Zezère et est retourné en Espagne sans que Masséna ait été informé d'aucun de ses mouvemens.
14 Nov.	L'anxiété fait place à une joie générale, lors-

DATES.	
1810.	qu'on apprit que les Français ont quitté leurs positions devant les lignes et se sont concentrés trente milles en arrière à Santarem, quarante-huit milles de Lisbonne.
15 Nov.	Lord Wellington sort des lignes et établit son quartier-général au bourg de *Cartaxo*, sept ou huit milles en deçà de Santarem. On croit prochaine la retraite finale de Masséna ; mais lord Wellington reconnaît la position de Santarem,
21 Idem.	et n'ose rien entreprendre contre elle, soit de front, soit de flanc, soit sur ses derrières.
1811. Janvier et Février.	On apprend que les généraux Drouet, Claparède, Foy et Gardanne sont arrivés avec des renforts à Masséna, estimés dans la totalité à environ 30 mille hommes ou plus : on apprend les engagemens continuels de ces troupes avec les milices de Beira ; mais aucun des deux généraux opposés ne bouge de sa position.
	Le gouvernement anglais fait sentir à lord Wellington la nécessité d'entreprendre quelque affaire pour chasser les Français, lord Wellington reste inébranlable dans son plan.
28 Janv.	Soult entreprend le siége de Badajoz, et on croit qu'il viendra occuper la rive gauche du Tage, d'où il peut bombarder Lisbonne.
	On commence à travailler à de nouvelles lignes de Coina à Palmela et Almada pour empêcher les progrès de Soult sur cette rive du Tage.
5 à 6 Mars.	Enfin les barques canonnières qui observent Santarem, rapportent à lord Wellington dans la nuit du 5 que cette ville est évacuée par les Français, et que Masséna se retire. Le 6 mars

on vérifie le fait; on trouve Santarem dans une horrible situation. Alors commence la poursuite de lord Wellington et la retraite des Français, protégée par le maréchal Ney avec la plus grande habileté; lord Wellington ne peut pas souvent attendre les Français à cause de la dévastation même des provinces, et du manque de vivres et de transports.

La marche rétrograde de Masséna n'est pas bien prononcée; il tente de passer le Mondego; mais le pont s'est trouvé rompu, et les milices occupaient la ville; la cavalerie anglaise se présente à temps, et Masséna est en conséquence contraint à opérer sa retraite le long de la rive gauche du Mondego.

3 Avril. Il y a eu des combats remarquables à Pombal, Redinha, Tor-d'Arocca, etc.

La dernière affaire de l'armée de Masséna sur le territoire de Portugal eut lieu à Subugal, et après la retraite de l'ennemi effectuée ce jour-là et les suivans, le Portugal se trouve entièrement libre à l'exception de la place d'Almeida, que lord Wellington bloqua. Masséna, rentré en Espagne et ayant renforcé son armée, revint pour dégager la garnison d'Almeida, engagea la bataille de Fuentes d'Onor, qu'il perdit; mais peu de jours après et par défaut de vigilance du colonel du régiment anglais de la reine, qui était de service, le général Grenier sortit nuitamment de la place, et étant poursuivi trop tard, il parvint à joindre avec sa garnison son armée dans la matinée suivante.

DATES.

1811. Entre le 14 et le 17 Avril. Par ordre arrivé de Paris, le commandement fut ôté à Masséna et remis au duc de Raguse, général Marmont.

« Masséna se flattait de devenir roi de Portugal, et on rapporte que jusqu'à sa sortie de ce royaume, il se donna l'étiquette royale de deux factionnaires à cheval à la porte de son quartier-général. »

1810.

EXTRAIT DES NOUVELLES FRANÇAISES.

De la campagne du maréchal Masséna en Portugal.

28 Août. Le premier rapport du maréchal Masséna fut publié à Paris, non pas dans la manière usitée de bulletins de l'armée, mais par une lettre écrite au maréchal Berthier, prince de Neufchâtel, en date du 28 août, contenant la capitulation d'Almeida.

Plusieurs articles non-officiels furent insérés dans le *Moniteur*, qui rapportaient l'abandon des villes et villages, et où il était dit que lès Anglais menaient le Portugal à l'*Indienne*.

On n'y trouve d'autre rapport de la bataille de Bussaco qu'une lettre écrite de Valladolid par le général Drouet (comte d'Erlon) qui rapportait ce qu'il avait entendu dire, et ajoutait que l'affaire de Bussaco n'avait été qu'une reconnaissance, dans laquelle Masséna avait fait 700 prisonniers, et pris ensuite à Coimbra les blessés, que lord Wellington y avait laissés.

3 Nov. Dans cette date, c'est-à-dire, un mois après

DATES.

1811.

son arrivée devant les lignes, Masséna écrit son second rapport au prince de Neufchâtel, où il assure qu'il a une grande abondance en vivres.

20 Janv. Il parut dans le *Moniteur*, sous la date du 8 février, une relation de la situation de l'armée de Portugal, par Casabianca, chef d'état-major. On y lit que l'armée française, après avoir été pendant un mois sous les retranchemens anglais, avait fait un monument rétrograde, appuyant sa gauche à Santarem. Il affirme que l'armée est dans l'abondance, et annonce la jonction du général Drouet avec l'armée de Portugal le 22 Janvier; que la division du général Claparède est à Lamego, et qu'il a dispersé les corps des généraux portugais Silveira et Trant. Il parle en détail de la position des Anglais à Cartaxo, fait mention de la force des lignes de Torres-Vedras, du mécontentement des Portugais et des sacrifices immenses que les Anglais sont obligés de faire pour s'y maintenir.

En date du 25 Janvier le *Moniteur* publia des observations sur le discours du roi d'Angleterre au parlement, écrites dans un style aussi amer que peu respectueux.

En date du 31 Mars on publie à Paris l'arrivée du général Foy, le 29, porteur de dépêches du prince d'Essling (Masséna) qu'il avait laissé à Pombal, où il avait établi son quartier-général; l'armée était dans le meilleur état possible.

L'aide-de-camp Avy était encore arrivé avec

DATES.

1811. la capitulation de Badajoz. On y fait mention encore de la bataille de Barrosa du 5 Mars, où l'on prétend que les Anglais furent mis en déroute.

On insère un rapport du général Claparède, daté de Fundaô, qui a pour objet de rendre compte de ce qu'il s'est emparé de la ville de Covilhâ, et défait le général Grant.

Enfin en date du 8 avril, on annonce l'arrivée d'un aide-de-camp du maréchal prince d'Essling, qu'il avait laissé à Celorico.

Le *Moniteur* fait des réflexions sur les trois partis que le prince d'Essling pouvait prendre, et ne se montre pas satisfait de la préférence donnée à celui de se retirer sur Ciudad-Rodrigo.

10 Mai. Les rapports français ne présentent point de variations essentielles concernant les faits jusqu'à l'évacuation d'Almeida. Ils ne sont remarquables que par la jactance et l'amertume du style.

CHAPITRE II.

ARTICLE I.

Evénemens militaires en Espagne pendant l'invasion du Portugal, d'après les dépêches de lord Wellington, etc., etc.

1810. Les Guerrillas espagnoles commencent à cette époque à se montrer et nombreuses et actives. Le général Ballasteros, ayant sauvé un corps de 9 à 10 mille hommes dans le comté de Nie–

DATES.	
1810.	bla, soutient différens engagemens avec les troupes françaises, éprouvant des fortunes diverses, cependant sans avoir été entièrement dispersé.
20 Oct.	Le marquis de la Romana, qui avait une autre armée pareille dans l'Estramadure et à Badajoz, passa le Tage avec une partie de ses troupes et rejoint lord Wellington pour courir la même fortune que ce général dans les lignes de Torres-Vedras.
1811. 23 Jan.	La Romana meurt à Cartaxo, très-regretté de lord Wellington, qui fait de sa personne les plus grands éloges.
19 Fév.	Les troupes espagnoles, sous son successeur Mendizabal, quittent les lignes et retournent vers Badajoz que Soult menace d'assiéger.
	Elles sont dispersées par le général Mortier sur les rives de la *Xenora*.
Mars.	Lord Wellington prévient le gouverneur de Badajoz qu'il sera bientôt à même de le secourir.
11 Idem.	Le gouverneur espagnol rend la place au maréchal Soult.
26 Idem.	Le maréchal Béresford, envoyé au secours de Badajoz, arrive trop tard à Campo-Maior.
	Lord Wellington se plaint fortement du gouverneur espagnol.
	Lord Wellington annonce l'arrivée du maréchal Bessières avec une partie de la garde impériale à Zamora.
	Bataille de Barrosa.

DATES.

1811, 27 Mars. Lord Wellington rend compte de la tentative faite par l'expédition combinée des Anglais et des Espagnols, sous les généraux la Penna et sir T. Graham, qui firent voile de Cadix pour Tarifa, et se mirent de là en mouvement pour attaquer l'arrière-garde du duc de Bellune (Victor) et qui réussirent à entrer dans l'île de Léon par la route de Santi-Petri, et de la bataille du 5 mars à Chiclona, ou la bataille dite de Barrosa, après laquelle sir T. Graham se retire dans l'île de Léon. Il ajoute que le général la Penna ne prit point part à l'action. Il rapporte une autre tentative du général Zayas qui fit voile de Cadix avec sa division, et débarqua à Huelva, dans l'intention de se joindre au général Ballasteros.

18 Août. Il rend compte que Zayas avec sa division a été contraint de se rembarquer pour Cadix, mais ajoute que Blake lui-même prétend venir avec Zayas se mettre à la tête de tout le corps de Ballasteros, et qu'il fait paraître une grande envie de coopérer avec le maréchal Béresford.

Il rapporte qu'après la perte totale de l'armée, qui avait été celle du marquis de la Romana et le rembarquement de Zayas, le corps de Ballasteros, quoique très-réduit en nombre, était l'unique sur lequel on pouvait alors compter.

15 Avril. Il rend compte que le maréchal Béresford retarde pour le moment ses opérations contre Badajoz et s'avance vers le Midi pour dégager Ballasteros qui était serré de trop près par le

DATES.	
1810.	général Maransin, et avait été forcé de se retirer sur Xeres de los Caballeros, ainsi que pour faciliter la jonction du général Blake.
	Il rapporte que le général Blake a fait sa jonction avec le maréchal Béresford le 15 mai et que la régence de Cadix avait nommé le général Castannos commandant en chef du 5e. corps, qui avait été auparavant l'armée du marquis de la Romana.

ARTICLE II.

Evénemens militaires en Espagne, pendant l'invasion du Portugal (d'après les rapports français.)

Tout est tranquille à Grenade et à Malaga. Le général Sébastiani a établi un arsenal et une fonderie de canons à Grenade, et se propose de mettre le siège devant Carthagène. Il a dispersé les derniers restes de l'armée de Blake.

1810. et 1811.	Le duc de Bellune (Victor) bombarde Cadix; de la pointe de *Trocadero*, les bombes arrivent à tout point dans la ville, où la consternation est générale.
4 Fév. 1811.	Le maréchal Soult commence le bombardement de Badajoz, et le duc de Trévise (Mortier) qui se trouvait sous ses ordres, met en déroute, le 19 février, l'armée de feu le marquis de la Romana, commandée par Carrera, et en poursuivant ses avantages, le même maréchal disperse Ballasteros à Castilegos, lequel est obligé de repasser la Guadiana et de se sauver en Portugal. Dans les Asturies, le général Dumonceau

DATES.

poursuit et met en fuite le reste des bandes de Guerrillas, sous el Marquesito, comme l'on

1811. nommait le marquis Porlier. La Navarre, la

5 Mars. Biscaie, Valladolid et Palencia commencent à jouir des fruits de la tranquillité.

On annonce les guerrillas de D. Juan Sanchez détruites.

On tourne en ridicule les tentatives du général anglais Dayle, en Catalogne et contre le royaume d'Aragon, qui fleurit sous le maréchal Suchet. On tourne également en ridicule les cortès de Cadix, qui voudraient établir une république en Espagne.

En cette date on rapporte qu'une expédition combinée de six mille Anglais et huit mille Espagnols, qui étaient débarqués dans les derniers jours de février à Alguiras, dans l'intention de prendre à revers le duc de Bellune, et lui faire lever le siège de Cadix, avaient été repoussés avec grande perte vers l'Ile de Léon, et que le duc avait conservé le siège.

« Cette affaire est appellée par les Anglais, « la bataille de Barrosa. »

11 Idem. En cette date Badajoz capitula. Le maréchal Soult fait mention avec dérision des lettres interceptées de lord Wellington au gouvernement espagnol, par lesquelles il lui promettait des secours immédiats.

Il fait une description pompeuse des objets trouvés dans la place.

Il fait encore une égale description de la bataille de la Gebora, ou sur les rives de la Xenora

Dates.	
1811.	le 19 février dernier, et il dit avoir fait 17 mille prisonniers, de manière que le corps nommé l'armée de la Romana était tout-à-fait détruit. On y dit que Ballasteros avec trois mille hommes, qui lui restaient, avait été défait par le général Darrican.
	On rapporte sous cette date que le comte de Campoverde, commandant les insurgés de Catalogne, avait fait une tentative pour surprendre le fort Montpuech sur Barcelone, et qu'il fut repoussé avec une perte énorme. On ajoute qu'on avait fait la promesse de trois millions à ceux qui devaient ouvrir les portes du fort.
19 Mars.	On fait mention de la tentative plus heureuse des insurgés contre l'importante place de Figueras, qui leur fut vendue vingt mille *pecettes*. Le général Baraguay-d'Hilliers l'investit sur-le-champ et y établit le blocus.

CHAPITRE III.

ARTICLE PREMIER.

Événemens militaires en Espagne, depuis l'évacuation du Portugal en 1811, jusqu'à la bataille de Salamanque, le 22 juillet 1812; d'après les rapports de lord Wellington, combinés avec les nouvelles des Français.

14 et 16 Mars.	Lord Wellington écrit sous cette date, qu'à peine il a vu l'armée du général Masséna dans sa retraite, assez éloignée des rivières Zezere

DATES.

1811.

et Tage; qu'il commença (du 9 mars) à expédier des troupes du côté d'Elvas et Badajoz, et assura le gouverneur de cette dernière place, qu'il serait immédiatement secouru. En conséquence il déplore amèrement que le gouverneur lui ayant accusé la reception de sa lettre, ait capitulé le lendemain.

24 Mars.

Le Maréch. Beresford, à qui furent confiées les forces envoyées au secours de Badajoz, arrive ce jour-là à Campo-Maior, petite place portugaise, que les Français avaient assiégée et prise, en chasse ces derniers et les poursuit jusqu'à Badajoz.

2 Avril.

Ce général passa la Guadiana et prit une position, d'où il menaçait également d'investir Olivença et Badajoz, et différa un peu ses opérations contre cette dernière place, pour faire un mouvement vers le Sud afin de faciliter la jonction du corps du général Blake, qui depuis Cadix ayant fait paraître grande envie de coopérer avec ce maréchal, avait débarqué à l'embouchure de la Guadiana, où s'étant fait joindre par le corps de Ballasteros, il s'est mis en mouvement en longeant la rivière. Le général espagnol Castannos, auquel la régence de Cadix avait donné le commandement du 5e. corps, qui était auparavant le corps du marquis de la Romana, joignit de suite le maréchal Beresford avec trois mille hommes (d'après le calcul de Soult.) Olivença se rendit par capitulation au général Cob commandant une division de Portugais et d'Anglais.

DATES.

1811. 15 Avril. 18 Idem. 22 Idem.

Lord Wellington écrit de Nisa en Portugal, qu'il venait faire lui-même le siège de Badajoz. Effectivement sous cette date il fit la reconnaissance de la place en personne : ayant alors reçu l'avis certain, que Masséna s'étant renforcé en Espagne, revenait sur Almeida pour en faire lever le siège, il retourna sur-le-champ sur ses pas, de manière qu'il se trouvait de nouveau à l'armée de Beira le 28 avril.

3 et 6 Mai.

Après différens mouvemens des deux armées, lord Wellington gagna la bataille de Fuentes d'Onor, comme on l'a déjà dit : la garnison

10 et 11 Idem.

d'Almeida, s'étant échappée de l'armée de Masséna, et s'étant retirée, il reprit la route de Badajoz.

En conformité des instructions de lord Wellington, le maréchal Béresford commença le 8 mai, le siège de cette place et donna avis à milord que le maréchal Soult s'était mis en mouvement avec son armée le 10 au soir vers Badajoz.

19 Idem.

Le corps du général Blake a fait sa jonction le soir, et la bataille d'Albuera a eu lieu dans la matinée suivante.

Lord Wellington arriva trois jours après, fit commencer le siège le 23 et ayant appris que Marmont, successeur de Masséna, faisait des mouvemens vers le Midi, il fit venir près de lui les troupes qu'il avait laissées dans la province de Beira, sous le général Spencer.

Bataille d'Albuera.

Si cette célèbre bataille ne contenta pas les Français, parce qu'elle ne sauva pas Badajoz, elle ne fut pas non plus agréable aux Anglais, qui ont acheté trop chèrement la victoire. Le rapport officiel *imprimé* du maréchal Soult n'est pas sincère en disant que le maréchal conserva, après la bataille, la position qu'il avait prise à l'ennemi; il devait dire *celle qu'il avait occupée avant l'action :* et cela suffisait pour dire la vérité parce que le maréchal ne fut que repoussé, et fut presque sur le point de gagner la bataille contre un nombre de troupes supérieures de beaucoup au siennes; effectivement sans l'heureux succès du général Stewart qui réussit à reprendre les hauteurs, d'où Soult avait chassé les troupes du général Blake, le maréchal Béresford avait déjà donné, ou était sur le point de donner l'ordre de la retraite générale.

Le maréchal Soult évalue ses propres forces à 18 mille hommes, 15 mille d'infanterie et 3 mille chevaux.

Le maréchal Béresford assure qu'il ne pouvait pas y avoir, du côté des Français qui ont pris part à l'action, moins de 20 à 22 mille hommes d'infanterie et 4 mille chevaux avec une nombreuse et grosse artillerie.

Le maréchal Soult évalue le nombre des alliés comme il suit : 10 mille Anglais, 8 mille Portugais, trois mille chevaux des deux nations, 9 mille Espagnols sous Blake, 3 mille sous Castannos, total plus de 30 mille hommes. Il ne parle pas de deux mille Espagnols sous les ordre de D. Charles d'Espagne, dont le maréchal Beresford fait mention; et il faut avouer que si le nombre des Espagnols n'est pas exagéré, le total des alliés ne l'est pas non plus. Il est juste de dire à l'égard des troupes espagnoles, qu'elles ont montré de la bravoure, et que

chassées en désordre des hauteurs, elles se rallièrent et continuèrent à se battre. On a eu seulement à regretter, comme toujours, leur manque de discipline, et leur peu de fermeté, qui en est la suite; car autrement les alliés avec une telle supériorité de nombre, au lieu d'une victoire si chèrement attachée, auraient dû mettre entièrement en déroute le maréchal Soult qui engagea le combat avec tant d'opiniâtreté. On sait que la division anglaise du général Stewart qui parvint à reprendre les hauteurs, fut en grande partie prise en flanc et en queue par les lanciers polonais et a souffert une perte immense en morts, blessés et prisonniers, ainsi qu'en drapaux et canons; mais enfin la grande fermeté et la valeur de ce général, et de sa division seule, sauvèrent les alliés et procurèrent au maréchal Beresford l'honneur de la journée. Le maréchal Beresford par une politique très-bien placée et commune à tous les commandans anglais dans cette guerre, parle fort avantageusement de la conduite des troupes espagnoles et de leurs généraux Blake et Castannos.

Dates.	
1811.	

Article II.

Continuation des événemens milit. en Espagne, depuis l'évacuation du Portugal, en 1811, jusqu'à la bataille de Salamanque, le 20 juillet 1812.

Conformément aux rapports de lord Wellington.

Le général Spencer rend compte de ce qui s'est passé le 5 entre le maréchal Marmont et lord Wellington.

Il rend compte du peu de nouvelles qu'il s'est procurées et envoie les lettres interceptées que le maréchal Marmont écrivait au maréchal Soult, du contenu desquelles il apprit que les deux maréchaux se proposaient de réunir toutes les forces qu'ils avaient dans la Castille, au centre et en Andalousie, en exceptant seulement celles qui étaient employées au siège de Cadix, et sous le général Sébastiani.

Lord Wellington en fait le même rapport et informe qu'il a pris la résolution de lever le siège et de conserver seulement le blocus devant Badajoz.

Lord Wellington annonce une reconnais-

DATES.

1811.

Conformément aux rapports des Français.

Le maréchal Soult, en rapportant la reddition de Badajoz le 11 mars, mentionne avec dérision les lettres interceptées et écrites par lord Wellington au général espagnol. Il énumère en détail l'importance des objets trouvés dans la place.

Il rend compte dans le mois de mai de la bataille d'Albuera, comme l'on a déjà dit, et de sa retraite après l'action.

5 Juin. Le duc de Raguse (Marmont) rend compte
sous cette date, qu'il a chassé de la rivière
d'Agueda et forcé à rentrer en Portugal les
troupes que lord Wellington avait laissées dans
16 Idem. cette position et qu'il marchait vers le Midi
pour se joindre au maréchal Soult, afin de faire
lever le siège de Badajoz.

Il rapporte que leur jonction s'est effectuée à Merida et que lord Wellington a levé le siège.

25 Idem. Le maréchal Suchet rend compte de la prise de Tarragone, après un long siége, et malgré les secours que les Anglais y apportaient par mer. Cette place importante assure aux Français la Catalogne et leur ouvre le chemin de Valence.

Dates.	*Conformément aux rapports de lord Wellington.*
1811.	sance générale, faite par les maréchaux Marmont et Soult sur sa position sans résultat. Lord Wellington ne bouge pas des frontières, d'où il informe qu'on s'aperçoit déjà des effets de la concentration des troupes françaises, qui a permis aux Guerrillas de D. Juan Sanchez de se mettre en pleine possession des plaines de la Castille et d'intercepter un grand convoi qui filait sur Ciudad-Rodrigo, et à un autre chef de Guerrillas, Espoz et Mina, de prendre un convoi d'effets appartenant au roi Joseph. Il serait à désirer, ajoute-t-il, que les Espagnols retirassent plus d'avantages de cette concentration des troupes françaises. Il rapporte que Blake, comme il avait été convenu, était à Castillegos, qu'il avait ensuite tenté de reprendre Niebla, mais qu'il n'y réussit point.
4 Juillet.	Il informe que le général Bonnet passe des Asturies au royaume de Léon, et le maréchal Bessières de Valladolid à Rosreo, et Bénévent, comme pour menacer la Galice, au nord du Portugal; que les Guerrillas s'augmentent au nord de l'Espagne, et que Blake et Ballasteros retournent dans le comté de Niebla.

DATES.	*Conformément aux rapports des Français.*
1811. 4 Août.	Le général Rouget s'est laissé surprendre à St. Ander par les insurgés des Asturies, mais il a conservé la possession de la ville.
	Les insurgés furent repoussés dans d'autres semblables tentatives.
11 et 12 Idem.	Le maréchal Soult rend compte qu'après avoir mis Badajoz en sûreté, il s'était porté sur Murcie, et qu'à cette date il avait dispersé à Venta de Baul, l'armée espagnole dite de Murcie, renforcée du corps que le général Blake y avait conduit après la bataille d'Albuera, dont il estimait la force totale à 22 mille hommes; il assure en outre qu'il n'est pas entré à Murcie plus de 700 hommes.
19 Idem.	Le maréchal Magdonald rend compte de la reprise de Figueras en Catalogne, après quatre mois de blocus, et par conséquent, par le manque absolu de vivres de la garnison espagnole.
	On fait mention de différentes défaites des commandans espagnols Montejo et Ballasteros, que le dernier s'était sauvé à Ayamonte, où il s'embarqua pour Cadix.
26 Idem.	Le comte Dorsenne rend compte, en date d'Astorga, qu'il avait entièrement défait l'armée des insurgés qui s'était formée de nouveau en Galice sous le général Abbadia, lequel avait dû se sauver dans les montagnes au-dessus d'Orensa. Dorsenne affirme qu'il ne sera plus possible de réorganiser l'armée de Galice, parce

Dates.	*Conformément aux rapports de lord Wellington.*
1811. 11 Juill.	Que D. Juan Sanchez a donné l'alarme à Valladolid et à Salamanque ; mais que plusieurs Guerrillas réunies qui avaient intercepté un convoi à Penaranda, y ont été surprises et dispersées le 30 juin.
18 Idem.	Que le général Blake s'est rembarqué à Cadix, que le roi Joseph était arrivé le 5 juillet à Burgos, le 10 à Valladolid, et était en route pour Madrid.
	Lord Wellington annonce la perte de Tarragone et les désastres de l'armée de Murcie ; mais il ne dit rien de tous les autres événemens mentionnés par les Français jusqu'au 20 août. Il
1 Août.	informe que l'armée du maréchal Marmont était cantonnée aux environs du pont d'Almaraz sans rien entreprendre, que de son côté il allait faire cantonner ses troupes dans la Beira ; et il ajoute que le général Silveira l'informe que le général espagnol Santouldes s'était retiré d'Astorga, parce que le général Bessières avait réuni à Bénévent 11 mille hommes d'infanterie et 15 cents chevaux.
	Il dit de plus, que le général Soult avait fait un mouvement du côté de Grenade.
8 Idem.	Il annonce que le comte Dorsenne avait remplacé le maréchal Bessières.
24 Idem.	Il annonce l'heureux résultat de l'attaque faite par les deux petits corps du général Morillo et la légion de l'Estremadure, du général Downie contre une division française, et que le général Ballasteros était toujours dans le comté de Niebla.

DATES.	*Conformément aux rapports des Français.*
1811.	qu'il lui en a enlevé tous les moyens, et que c'est à cause de cette dernière circonstance qu'il n'a pas cru devoir se montrer plus loin que Villafranca.
16 Sept.	Le maréchal Suchet annonce son entrée à Valence.
26 Idem.	Le duc de Raguse (Marmont) et le comte Dorsenne rendent compte qu'ils avaient réuni leurs armées pour forcer lord Wellington à lever le blocus qu'il avait mis devant Ciudad-Rodrigo, pendant l'absence des deux généraux de leurs gouvernemens respectifs.
	Le maréchal Suchet annonce la prise du château de Sagonte, et la bataille qu'il a gagnée près de ce château ou à Murviedro, sur le général Blake qui était venu par mer de Cadix au secours de Valence et de Sagonte.
	Le comte Dorsenne rend compte de l'imprudence du gouverneur Reynaud, qui est sorti de Ciudad-Rodrigo avec quatre hommes, et a été fait prisonnier par les Guerrillas de D. Juan Sanchez qui rodait dans les environs. Après avoir remédié à ce désordre, il ajoute qu'il retournait dans les Asturies.
	Le maréchal Marmont rend compte de l'affaire honteuse, dit-il, du général Girard, qui s'était laissé surprendre à Arroya de Molines, par le général Hill.

DATES.	*Conformément aux rapports de lord Wellington.*
1811. 4 Sept.	Il rapporte que Ballasteros, poursuivi par une division française jusqu'à Ayamonte, se retira dans l'île de Cunellas, à l'embouchure de la Guadiana, où il s'était embarqué pour Cadix, et que le général Abbadia en Galice s'était retiré en bon ordre et comptait retourner à Astorga.
15 Sept.	Lord Wellington qui, jusqu'au 14 août, écrivait de Fuente-Guinaldo, commence vers cette époque-là à bloquer étroitement Ciudad-Rodrigo.
29 Idem.	Il annonce la marche des deux généraux Marmont et Dorsenne, réunis sur Ciudad-Rodrigo, et comment il s'est vu forcé par-là à en lever le blocus, et à se retirer en Portugal; il dit qu'il attendit l'ennemi pour s'assurer de sa force réelle, qu'il évalue à 60 mille hommes d'infanterie, 6 mille de cavalerie et 125 canons. Il ajoute que l'affaire qui eut lieu le 27, se passa sans grande perte.
2 Oct.	Lord Wellington annonce la retraite du comte Dorsenne vers Salamanque, et celle du maréchal Marmont vers Placencia, et il informe que des troupes arrivées de Naples sont employés en Navarre à donner la chasse au partisan Espoz et Mina.
	Il rapporte que le gouverneur Reynaud fut fait prisonnier par les Guerrillas de D. Juan Sanchez.
	Il fait mention de l'entrée du maréchal Suchet, avec 28,000 hommes, dans le royaume

DATES.	*Conformément aux rapports de lord Wellington.*
1811.	de Valence, du côté de Tortose, et des affaires de Sagonte et Murviedro ; il annonce le débarquement à Valence du général Blake avec son armée.
30 Oct.	Il informe que le général Ballasteros s'est retiré sous le canon de Gibraltar, et que les Français occupent le camp de S^{t}.-Roque et Algesiras, que les Guerrillas se multiplient sur tous les points de la Péninsule, et que depuis la réunion des troupes françaises, pour secourir Ciudad-Rodrigo, les chefs de Guerrillas, Mina, l'Empecinado et Longa, ont eu plusieurs rencontres heureuses.
6 Nov.	Il rend compte de la brillante affaire du général Hill à Arago de Molinos, contre le général français Gerard, et informe que les Français ont abandonné S^{t}.-Roque et Algesiras.
23 Idem.	Il rapporte l'altercation qui existait entre le maréchal Marmont et le roi Joseph, concernant les grains récoltés sur les deux rives du Tage jusqu'à Aranjuez, dont la vente en détail était l'unique ressource qui restait libre à Joseph, mais dont Marmont s'empara, parce qu'ils lui avaient été assignés par Napoléon pour nourrir son armée.
27 Idem.	Il informe que le général Blake, s'étant fait joindre par l'armée de Murcie du général Mahi, était sorti de Valence, et avait attaqué le maréchal Suchet le 23 octobre, et il fait observer que le général Blake dit dans sa procla-

Dates.	*Conformément aux rapports de lord Wellington.*
1811.	mation au peuple de Valence, qu'il s'est retiré en bon ordre. Il donne des éloges à la brillante défense de Sagonte.
13 Déc.	Il informe que Ballasteros s'est avancé jusqu'à S^t.-Roque, et qu'il a fait depuis plusieurs opérations de concert avec le colonel anglais J. Kerret.
20 Idem.	Il annonce la marche des Français contre Tariffa.
1812. 9 Janv.	Informé que Marmont avait expédié, sous le général Montbrun, trois divisions d'infanterie et une de cavalerie du côté de Valence, lord Wellington investit Ciudad-Rodrigo, et la prend d'assaut le 19.
20 Idem.	Lord Wellington informe que le maréchal Suchet avait attaqué le général Blake, en face de Valence, le 26 décembre dernier, que les divisions espagnoles de Mahi et de Villa Campa, et la cavalerie de D. Emmanuel Freire, avaient été coupées de la ville, que le général Mahi se retirait à Alicante.

Dates.	*Conformément aux rapports des Français.*
1812.	
	Le duc de Raguse (Marmont) rend compte que Ciudad-Rodrigo, après trois jours seulement qu'il était investi, fut pris d'assaut par lord Wellington, et qu'il trouve dans cet événement quelque chose d'aussi inconcevable, qu'il n'ose rien dire de plus pour le moment.
24 Janv.	Sous cette date, il ajoute que, n'étant pas arrivé à temps pour sauver la place, il s'était flatté d'attirer l'ennemi, orgueilleux de son succès, à une bataille; mais que les Anglais s'étaient, sur-le-champ, retirés en Portugal. Il s'excuse de son retard sur ce qu'il se trouvait privé du général Montbrun ; il a dû attendre deux divisions de l'armée du nord, et celle du général Bonnet, qu'il fit venir des Asturies.
	Le maréchal Suchet rend compte de la capitulation de la ville de Valence, du 9 janvier, et que le général Blake, avec son armée de 16,000 hommes, étaient restés prisonniers de guerre; et qu'en conformité de la capitulation, il envoyait 2000 Espagnols pour être échangés contre un nombre égal de Français, qui pourraient être au pouvoir du gouvernement de Cadix,

Dates.	*Conformément aux rapports de lord Wellington.*
1812. 19 Janv.	Il rapporte l'assaut infructueux, livré par les Français à Tariffa, contre le colonel anglais J. Kerret.
	Il annonce qu'il a fait reparer les fortifications de Ciudad-Rodrigo, et qu'il a ouï dire la nouvelle de la perte de Valence.
19 Févr.	Il fait mention de deux nouveaux chefs de Guerrillas, Saornil et Cuesta, qui ont fait des prises.
4 Mars.	Il accuse la réception de lettres de Cadix, qui rapportent que le général Ballasteros a battu, près de Malaga, un détachement commandé par le général Maransin, que Espoz et Mina avait pris, le 13 janvier, la garnison française de la ville de Huesca, et qu'ayant fait sa jonction avec le général Mendizabal et avec Longa, autre chef de Guerrillas, ils avaient battu un détachement de la garnison de Pampelune, pris des canons et fait des prisonniers; il insère l'ordre du jour, en date de Valladolid, du 8 février, trouvé sur un officier français, fait prisonnier par les Guerrillas de D. Juan Sanchez. Dans cet ordre, le maréchal Marmont annonce l'établissement de deux estafettes par semaine, de Valladolid à Bayonne, et ordonne qu'elles soient escortées au moins par 250 hommes à pied et à cheval.
13 Idem.	Il écrit d'Elvas qu'il était parti de Freneda le 6, et y était arrivé le 11.
	Il annonce que le maréchal Soult était parti du camp sous Cadix, et marchait sur Séville,

Dates.	*Conformément aux rapports des Français.*
1812.	
24 Janv.	Le maréchal Suchet informe de la tentative infructueuse, faite par les Espagnols et Anglais, pour reprendre Tarragone.
	Le maréchal Soult établit son quartier-général dans le royaume de Murcie; il bat le général Ballasteros, entre le camp de St.-Roque et Tariffa, et repousse un débarquement tenté par les Anglais et les Espagnols, sur cette dernière ville.
3 Fév.	Le maréchal Suchet (créé par Napoléon duc d'Albufera, après la bataille de Sagonte et de Murviedro) informe de la reddition volontaire, ce jour-là, de l'île et fort de Pensicola.
	Le gouverneur espagnol, méprisant le secours de cinq vaisseaux anglais, se rendit, parce qu'il jugea la cause des insurgés désespérée, et écrivit au maréchal Suchet : que tant il avait montré de zèle pour le parti qu'il avait suivi, autant il en déploierait à l'avenir pour celui qu'il embrassait maintenant, étant pénétré de la nécessité, où se trouvait tout Espagnol, de se rallier autour du roi. Le maréchal Suchet ajoute que tout annonce la fin de la guerre, et que, à l'exception d'Alicante, qui a un gouverneur anglais, le général Roche, tous les habitans se montrent, partout, animés du meilleur esprit.

1812. et que le maréchal Marmont faisait des mouvemens vers Salamanque.

7 Avril. Il tente l'assaut et prend Badajoz.

24 Idem. Il annonce qu'il est de nouveau en mouvement, avec la plus grande partie de son armée, sur la Beira, qu'il avait laissé dégarnie de troupes de ligne, et il écrit lui-même en cette date de cette frontière où il avait appris que Marmont s'était avancé jusqu'à la ville de Guarda et Lagiora, d'où il s'était retiré le 16. Il ajoute qu'il n'est pas satisfait de la manière avec laquelle se sont comportés quelques régimens de milices portugaises dans la retraite qu'ils ont eu à effectuer. Il dit aussi que le maréchal Soult, quoiqu'il ait appris la perte de Badajoz, n'a pas bougé de Séville.

Lord Wellington avance sur Ciudad-Rodrigo, que Marmont tenait bloqué; ce dernier se retire.

N. B. L'entreprise brillante du général Hill sur le pont d'Almaraz, heureusement effectuée dans les journées du 19 et 21 mai, la réunion de l'armée du maréchal Marmont, et le passage de l'Agueda, le 13 juin, qui conduisit à la bataille décisive de Salamanque, le 22 juillet, se trouveront dans un autre endroit plus convenable. Ce sera dans la confrontation des événemens militaires du nord et du midi, jusqu'en 1814.

Dates.	*Conformément aux rapports des Français.*
1812.	
9 et 10 Juillet.	Le Saint-Père est amené, par le colonel Lagorse, de la gendarmerie impériale, de Savone à Fontainebleau, enfermé dans une voiture, sans autre suite que celle de cet officier et d'un domestique.

DATES.

CHAPITRE IV.

Autres événemens sur le Continent depuis 1810, jusqu'au 22 juillet 1812.

1810.

SUÈDE.

6 Janv. Traité de paix entre la Suède et la France, rendu commun au roi Louis d'Hollande, Joseph d'Espagne, Joachim de Naples, ainsi qu'à la confédération du Rhin.

Par l'article 3 la Suède adhère pleinement au système continental, prohibe toute denrée coloniale et se réserve seulement la communication avec l'Angleterre, pour l'importation du sel nécessaire à la consommation du pays.

Juin. Le prince héréditaire meurt d'apoplexie.

Juillet. Le peuple de Stockholm croit sa mort violente, se soulève et assassine le comte de Fersen, qu'il soupçonnait d'en être l'auteur.

Juillet et Août. De nouveaux candidats à la couronne se présentent, ce sont le prince d'Oldenbourg, celui d'Augustenbourg et le roi de Dannemarck. On présume que la France favorise le choix du roi de Danemarck.

Pendant ce temps-là une députation de l'armée suédoise vient à Paris offrir au prince de Ponte-Corvo (Bernadotte), de le nommer prince de la couronne et conséquemment successeur au trône. Napoléon y donne son consentement et s'en répent peu de temps après; mais le prince de Ponte-Corvo s'était déjà hâté de partir.

DATES.

1810.

RUSSIE.

12 Mai. Conformité du système continental l'ukase sous cette date défend expressément l'entrée des ports de Russie, à tous les bâtimens, qui viendraient des ports du Portugal ou de ceux de l'Espagne, occupés par les insurgés.

Conformément aux doctrines françaises, tous les pays, que la France convoitait, lui appartenaient quoiqu'ils n'eussent point été cédés par leurs souverains; le Portugal se trouvait dans ce cas et par ce motif les Portugais étaient considérés comme les insurgés d'Espagne, quoique dans ce pays-là il n'y eût point de roi reconnu par l'empereur Alexandre, comme l'était Joseph : en conséquence les Anglais ne pouvaient pas se servir du payillon portugais, quand les passeports ne prouvaient pas que les bâtimens venaient du Brésil ou des îles et non du Portugal. Effectivement le chargé d'affaires du Portugal à St.-Pétersbourg était considéré plutôt comme agent du Brésil, puisque M. de Romanzow disait : *le Portugal est un pays en litige entre la France et l'Angleterre.* »

DATES.

SUÈDE.

1810. 11 Nov. Le prince de Ponte-Corvo écrit en cette date à Napoléon, pour le prier de ne point ajouter foi à la contravention au traité de Gothembourg de la part des Anglais en denrées coloniales.

Le prince de Ponte-Corvo (Bernadotte) arrivé en Suède se convainquit bientôt combien le système continental était préjudiciable à ce pays : nonobstant les menaces péremptoires d'une rupture dans le terme de cinq jours entre les deux pays, et après une scène très-vive, qui eut lieu à Paris entre Napoléon et l'envoyé de Suède, le prince de Ponte-Corvo s'abstient d'émettre une opinion.

19 Déc. Le roi de Suède se décide à déclarer la guerre à l'Angleterre.

1811. Néanmoins pendant toute l'année de 1811, continuèrent les plaintes de la France, contre le commerce clandestin des Anglais à Gothembourg, contre le nombre des bâtimens suédois, qui allaient en Angleterre sous le faux prétexte de l'importation du sel.

Les attaques des corsaires français commencent dans la Baltique, ainsi que la capture des bâtimens suédois et enfin la France fait occuper la Poméranie suédoise par des troupes françaises.

1812. 14 Mars. Le prince de Ponte-Corvo écrit encore amicalement sous cette date à Napoléon et lui offre

DATES.	
1810.	Cependant, dans le cours de cette année, l'empereur, ainsi que la nation russe, commencèrent à être assez dégoûtés, 1°. du système continental et des préjudices qu'il produisait; 2°. du ton fier et hautain des ambassadeurs français à St.-Pétersbourg; 3°. du rôle secondaire qu'on faisait jouer à un empire comme la Russie. Napoléon s'aperçut de ce changement d'opinion, et craignant une réconciliation de cette puissance avec l'Angleterre, il fit écrire, par M. de Champagny, cette fameuse diatribe contre l'Angleterre (en forme de note confidentielle, adressée à l'ambassadeur russe à Paris, en date du 20 octobre 1810), dans laquelle on lit la phrase suivante : « Si les îles britanniques eussent été, depuis quelques siècles, englouties par la mer, le continent de l'Europe ne présenterait maintenant que le tableau d'une seule famille. »
19 Déc.	L'empereur Alexandre publia, sous cette date, un ukase qui contenait des réglemens commer-

DATES.	
1812.	l'intervention de la Suède, pour opérer une réconciliation avec l'empereur Alexandre.
	En la même date le secrétaire d'état suédois s'adresse au ministre autrichien à Stockholm, pour que la cour de Vienne s'intéresse en sa faveur près la France.
28 Mai.	Le chargé-d'affaires de Suède à Paris, déclare que la Suède proteste contre l'invasion de la Poméranie, et que dès ce moment elle se considère en neutralité avec la France et l'Angleterre.
18 Juill.	M. Thornton, plénipotentiaire anglais, signe à Orebro le traité de paix entre la Suède et l'Angleterre.
13 Déc.	Le gouvernement de Suède envoie à M. de Cubre, chargé d'affaires de France, ses passeports et lui fait intimer que ses fonctions ont cessé.
	Le prince de Ponte-Corvo n'est pas resté oisif pendant cet intervalle; il chercha à entrer en grace près l'empereur Alexandre et le gouvernement anglais, aussitôt qu'il se convainquit qu'il n'avait rien à espérer de Napoléon :
24 Mars.	le premier résultat a été le traité d'alliance avec
12 Juill.	la Russie, ensuite la paix avec l'Angleterre, signée à Orebro; bientôt après une entrevue avec l'empereur Alexandre à Abo en Finlande,
30 Août.	au mois d'août de cette année, dans laquelle il fit une nouvelle convention avec l'empereur Alexandre; l'ambassadeur anglais lord Cathcart,

1810. ciaux pour l'année 1811, où on fit une grande brèche au système continental, puisque l'entrée des denrées coloniales fut permise sur les bâtimens *américains* ou *brésiliens*, et plusieurs autres clauses favorables aux neutres.

1811. Toute cette année fut employée en plaintes réciproques, entre les deux gouvernemens de Russie et de France, ainsi qu'à des préparatifs militaires. Quoiqu'aucun document officiel ne parut parmi les pièces publiées par le gouvernement français, avant la note du duc de Bas-
25 Avril. sano, en date du 25 avril 1812; l'ukase, d'une
1812. part, et l'incorporation du duché d'Oldenbourg, de l'autre, furent les premiers motifs de ces plaintes. La cour de Russie prêta l'oreille aux représentations des agens secrets anglais, et accepta les offices de ces derniers pour la paix avec la Turquie, ainsi qu'avec la Perse, d'où les Anglais avaient fait chasser les officiers français qui y étaient allés pour discipliner les Persans, à l'époque que Napoléon pensait à l'expédition aux Indes, de concert avec la Russie. De cette manière, la Russie espérait, et obtint effectivement, de rendre disponibles les deux grandes armées employées en Turquie et en Perse, pour les employer à sa propre défense contre Napoléon; et en effet, l'empereur Alexandre donna des preuves de sa gratitude à l'ambassadeur anglais sir Gore Osely, qui retourna de Perse à Londres, par St.-Pétersbourg.

DATES.	SUÈDE.
1812.	qui allait à St. - Pétersbourg fut présent à cette entrevue.
	On dit que le prince de Ponte-Corvo conseilla fortement à l'empereur Alexandre de se retirer dans l'intérieur et d'attirer l'armée de Napoléon, à l'imitation de ce que lord Wellington avait adopté contre Masséna. »
24 Mars.	Par ce traité la Suède promet de coopérer avec la Russie contre la France, au moyen d'une diversion de 25 ou 30 mille Suédois, mais non pas avant que la Norwège ne lui soit cédée ou conquise.
	On stipule aussi que S. M. B. sera invitée à accéder à cette convention.

Dates.	RUSSIE.
1812.	L'empereur Alexandre écouta aussi les propositions du prince de Ponte Corvo (Bernadotte), qui était sollicité par Napoléon de coopérer contre la Russie, sous la promesse de lui faire restituer la Poméranie et la Finlande.
24 Mars.	Sous cette date, fut signé le traité entre la Russie et la Suède, par lequel la Russie promet de faire obtenir à la Suède le royaume de Norwège, en compensation de la Finlande.
	L'Angleterre accéda à cet accord par une convention formelle, entre elle et la Suède, du 3 mars 1813.
28 Idem.	Fut signé, à Bucharest, le traité de paix entre la Russie et la Porte. La Russie renonça, à cause des circonstances, aux prétentions qu'elle avait sur la Valachie et la Moldavie. Depuis le 25 avril, jusqu'à la déclaration de guerre, le 22 juin, plusieurs notes diplomatiques furent échangées sans effet.
	L'ambassadeur français, Lauriston, désire aller de St.Pétersbourg au quartier-général, traiter avec l'empereur Alexandre; ce qui lui fut refusé. Le ministre, que l'empereur Alexandre envoya à Wilna, n'eut pas un meilleur succès près de Napoléon.
18 Juill.	La paix avec l'Angleterre fut signée à Orebro, en Suède, par le ministre plénipotentiaire anglais M. Thornton, le même jour que fut signée celle entre la Suède et l'Angleterre.

DATES.

SUÈDE.

1812.

30 Août. Sous cette date, une nouvelle convention fut signée à Abo en Finlande, entre la Suède et la Russie, en vertu de laquelle la Russie s'est obligée à mettre à la disposition de la Suède 35 mille Russes pour la conquête de la Norwège.

Autres événemens sur le continent, depuis 1810, jusqu'au 22 juillet 1812 : et en Angleterre et France, depuis 1811, jusqu'à la même époque.

FRANCE.

1811. 20 Janv. Décret de Napoléon qui soumet à des commissions militaires tous les hommes de mer (et leurs complices) qui auraient communication avec les Anglais.

« Les pêcheurs anglais et français avaient été » libres d'exercer leur industrie en vertu de » conventions faites durant toutes les guerres » précédentes. »

Dates.	
	ANGLETERRE ET RUSSIE.
1812. 19 Juil.	Fut signée à Weliki-Luki la paix entre la Russie et la régence d'Espagne.
	L'empereur Alexandre envoye en Angleterre ses vaisseaux de guerre qu'il avait dans la Baltique, où ils arrivèrent quand le danger de la Russie était déjà passé.
	ANGLETERRE.
1811. 9 Fév.	Une commission de Lords, formée par le grand-chancelier, au nom du roi, supplée la signature royale, et annonce le consentement du roi au bill de la régence.
7 Idem.	Le prince régent prête serment et fait les déclarations requises par l'acte et bill mentionné. Tous les princes, frères du régent, qui avaient protesté contre les restrictions du bill, sont cependant présens au conseil ce jour-là.

FRANCE.

DATES.	
1811.	
19 Mars.	Décret de Napoléon qui accorde des licences à des bâtimens neutres pour importer des denrées coloniales sous de certaines conditions et réglemens.
27 Idem.	Napoléon répond à la députation des villes anséatiques, que leur réunion à l'empire français était une conséquence nécessaire des ordres du conseil, et que quand il aura plus de cent vaisseaux de ligne, il fera la conquête de l'Angleterre en quelques semaines.
20 Mars.	L'impératrice Marie-Louise accouche d'un fils qui est appelé roi de Rome.
25 Mars.	Décret de Napoléon qui ordonne la plantation de 32 mille hectares de terre en betteraves, sur le rapport de la commission nommée pour examiner les moyens de naturaliser dans le sol de France le sucre, l'indigo et le coton.

DATES.	ANGLETERRE.
1811. 17 Fév.	Une autre commission, au nom du prince régent, ouvre le parlement par le discours d'usage. Le prince annonce au parlement les conquêtes faites dans les mers de l'Inde, savoir, des îles de Bourbon, de France et d'Amboyna, ainsi que la non-réussite du débarquement du (roi) Murat en Sicile. En vertu d'un message du prince régent, les deux chambres du parlement votent unanimement un subside de deux millions de livres sterlings en faveur du Portugal, pour avoir sur pied une armée de 30 mille hommes, indépendamment des autres troupes de ligne, milices et *Ordonnanças* que le gouvernement maintenait. A la nouvelle de la retraite du maréchal Masséna, plusieurs individus portugais, anglais et d'autres nations se réunissent à la taverne de Londres et souscrivent pour des grosses sommes au bénéfice des habitans des deux provinces dévastées en Portugal. Ils nomment un comité pour en régler le tout, et ouvrent des souscriptions chez tous les banquiers de Londres, qui montèrent à environ 70 mille livres sterlings. Le parlement britannique avait précédemment voté 100 mille livres sterlings pour le même objet.
26 Août.	Les deux chambres du parlement votent des remercîmens publics à lord Wellington, aux

DATES.

FRANCE.

1811.

Tous les ministres étrangers complimentent l'impératrice, et le prince Kourakin présente à Napoléon une lettre de félicitation sur la naissance du roi de Rome, écrite par l'empereur Alexandre.

Le comte de Lauriston est nommé ambassadeur à S[t]. Pétersbourg.

Le roi Joseph est présent à la cérémonie du baptême ; tel en a été le prétexte, mais le fait est qu'il offrit de renoncer la couronne d'Espagne, à cause des plaintes qu'il formait contre les généraux, et du manque de moyens.

Napoléon ouvre le corps législatif par un discours dans lequel il annonce les incorporations faites à l'empire, de Rome, des villes anséatiques, des bouches de l'Ems, du Weser et de l'Elbe et du Valais, et il dit que *dans les plaines de l'Espagne se terminera cette seconde guerre punique.*

Il ouvre aussi le concile national sous la présidence du cardinal Fesch qui ne conclut rien.

Il s'occupe des lycées et d'autres magnifiques entreprises, qu'on devra lire dans le rapport du ministre de l'intérieur.

Il entreprend le voyage de Hollande avec l'impératrice, et est de retour à S[t]. Cloud le 11 novembre.

DATES.	ANGLETERRE.
1810.	généraux, officiers et soldats de l'armée anglaise en Portugal, aux généraux, officiers et soldats de l'armée portugaise sous le commandement du maréchal Béresford.
	Le grand-chancelier et l'Orateur de la chambre des communes sont chargés de communiquer ces remercîmens des deux chambres.
9 Juin.	Arrive la nouvelle du combat qui eut lieu entre la frégate américaine le *Président* et la corvette anglaise le *Little Belt*, sur les côtes d'Amérique septentrionale (le 16 ou le 17 mai), les rapports des deux commandans étant contradictoires, on ne sait pas à qui en est la faute.
	Les Cortès de Cadix, dans la séance du 11 juin, acceptent, sous de certaines conditions, la médiation offerte par la Grande-Bretagne, pour terminer leurs différends avec les Colonies.
	Le gouvernement anglais nomme une commission pour aller dans l'Amérique méridionale avec les commissaires du gouvernement espagnol, afin de négocier une réconciliation entre la mère patrie et les colonies. La commission resta sans effet, à cause des conditions exigées par le gouvernement de Cadix.
	Le gouvernement anglais consent au commerce par licences, introduit par Napoléon, et règle la quantité et la qualité des denrées qui pourront être importées et exportées par ceux qui obtiendront des licences françaises; de manière que le système continental devient

Dates.	FRANCE.
1812.	
Mars.	Senatus-consulte qui ordonne la levée des trois cents cohortes de la garde nationale en trois bandes ou bans.
	Dans le premier, on promet qu'elles ne sortiront jamais du pays; la promesse fut violée en 1813.
	Une nouvelle levée de 120 mille conscrits est ordonnée, anticipée sur les conscriptions des années suivantes.
17 Avril.	Le duc de Bassano (Maret) écrit à lord Castlereagh, proposant de nouveau la paix.
	La réponse de milord est analogue à celle qui fut donnée aux communications d'Erfurt.

1812. un monopole fiscal au profit de Napoléon, au grand préjudice de la France et de tous les pays, et au bénéfice de l'Angleterre, à laquelle on livre ainsi le commerce maritime universel.

19 Janv. On publie, en Angleterre, la nouvelle de la prise de Java, et que le général hollandais Janssens avec toutes les troupes françaises qui y étaient en garnison, sont faits prisonniers de guerre.

18 Fév. Le prince régent d'Angleterre est, dans ce jour, dégagé de toutes les restrictions qui lui avaient été imposées par le bill du parlement, et nomme lord Wellington comte.

Les deux chambres du parlement vôtent des remercîmens publics aux armées anglaise et portugaise, pour l'assaut de Ciudad-Rodrigo, et un monument à St.-Paul, à la mémoire du général Mackinnon, mort sur la brèche.

Le marquis Wellesley donne sa démission. Lord Castlereagh lui succède.

Le parlement vôte encore, cette année, les deux millions de subsides au Portugal.

M. Perceval, premier lord de la trésorerie, est assassiné à l'entrée de la chambre des communes.

Le prince régent nomme lord Liverpool à sa place, sur la motion de M. Wortley, parent du même lord.

La chambre des communes fait une adresse au prince régent, déclarant que le nouveau ministère ne mérite point la confiance de la nation.

DATES.

FRANCE.

1812. Napoléon communique cette démarche à l'empereur Alexandre.

Napoléon part de Paris pour Dresde, avec l'impératrice Marie-Louise, et y arrive le 16 mai.

Le 18 du même mois l'empereur et l'impératrice d'Autriche y arrivent.

Le 26 arrive le roi de Prusse qui y avait été invité.

Le roi de Saxe fut à sa rencontre à Freyberg. Plusieurs autres princes d'Allemagne s'y trouvent aussi.

AMÉRIQUE.

La guerre de l'Amérique septentrionale n'a point de rapport avec celle de la péninsule que dans les deux circonstances suivantes.

1. Le Portugal se déclare neutre, et l'Angleterre respecte, avec le plus grand soin, cette neutralité, à cause des provisions, dont elle avait grand besoin.

2. A la conclusion de la paix générale, en 1814, l'Angleterre fit embarquer pour l'Amérique, une partie de ses troupes, qui avaient servi en Espagne et en France.

Dates.	ANGLETERRE.
1812.	Le prince régent tente de former un autre ministère, et n'y réussit pas. Une nouvelle motion, dans la chambre des communes, fait que la chambre se montre satisfaite du ministère actuel. Le prince régent crée lord Wellington marquis de Wellington, en conséquence de la bataille de Salamanque. Déclaration du gouvernement britannique, portant que, dans quelle époque que ce soit, il sera constant, par des actes publics et non-conditionnels, que le gouvernement français ait révoqué les ordres de Berlin et de Milan; il sera entendu que sont aussi révoqués les ordres du *conseil privé* de 1807 et 1809. Le ministère anglais est forcé, par le parti en faveur des Américains, de donner un ordre qui révoque absolument les ordres sus-mentionnés, en faveur des États-Unis; mais à condition que ces actes révoquent les prohibitions du commerce anglais. On reçoit, à Londres, la nouvelle que M. Thornton a signé, à Orebro, la paix de la Grande-Bretagne avec la Suède et la Russie. Le gouvernement publie une contre-déclaration et acte de représailles de la Grande-Bretagne, en conséquence de la déclaration inespérée de guerre des États-Unis d'Amérique, du 18 juin.

PRUSSE.

DATES.	
1810.	Les états prussiens continuent à être occupés par des troupes françaises, et le gouvernement est obligé de payer des contributions en sus de leur nourriture.
1811.	
1812. 24 Fév.	Fut signé le premier traité d'alliance, entre la Prusse et la France.
	D'autres conventions fixent ensuite le contingent prussien, pour l'armée de Russie, à 30 mille hommes.
	La Prusse s'oblige comme toujours, au système continental, et au payement de diverses contributions.
26 Mai.	Le roi de Prusse, invité par Napoléon, de venir le trouver à Dresde, y arrive ce jour-là.
Sept.	Le roi de Prusse part pour les bains, et laisse le gouvernement de ses états, au chancelier baron de Hardenberg.

AUTRICHE.

1810. Après le mariage de l'archiduchesse Marie-Louise, la cour de Vienne commence à réorganiser et recruter son armée, infiniment réduite pendant la dernière guerre.

1811. Traité d'alliance avec la France. On y stipule
1812. 14 Mars. le contingent autrichien de 6 mille chevaux et 24 mille hommes d'infanterie.

On y stipule, comme toujours, le système continental, l'intégrité de la Turquie.

L'empereur et l'impératrice d'Autriche partent de Vienne, le 14 mai, et arrivent à Dresde le 18, pour aller à la rencontre de Napoléon et de l'impératrice son épouse.

---

de 1810 à 1811.

DANNEMARCK.

Cette puissance cherche à s'excuser de recevoir 30 mille Français dans le Holstein, à l'époque où Napoléon voulait garnir les côtes de la Baltique par 50 mille.

SICILE.

1812. 16 Janv. Ferdinand IV abdique, ou plutôt remet, durant sa maladie, le gouvernement à son fils, le prince héréditaire, et le nomme son vice-général dans le royaume de Sicile, avec le titre et les pleins pouvoirs d'*alter ego*.

Dates.

SICILE.

1812. 18 Juin. Le prince héréditaire ouvre le parlement général extraordinaire, qu'il avait convoqué. Parmi d'autres réformes, il propose aux Siciliens de faire une constitution, et d'en prendre le modèle dans la constitution anglaise.

20 Juil. Les trois branches du parlement de Sicile, savoir : celle ecclésiastique, militaire et territoriale, se réunissent selon l'ancien usage. Elles adoptent la constitution anglaise, qui rencontre beaucoup de difficultés dans l'exécution.

Lord William Bentink organise des troupes siciliennes à la solde anglaise.

1813. Mars. Soulèvement à Palerme, à cause du retour du roi dans cette ville.

Mai. La reine et le prince Léopold quittent la Sicile, à bord d'une frégate anglaise.

1814. 14 Avril. Ferdinand IV publie une proclamation, dans laquelle il déclare qu'il n'a jamais renoncé ni ne renoncera au royaume de Naples.

Cortès de Cadix, et insurrection des colonies espagnoles, pendant 1810 et années suivantes.

M. Arguelly, un des députés les plus marquans parmi *les libéraux* dit, « que sans les » Cortès, les drapeaux français auraient déjà de- » puis long-temps flotté sur les murs de Cadix. »

M. Elliot dans la *vie de lord Wellington* dit : « les Cortès d'Espagne, desquelles on avait

DATES.

» tant espéré, perdirent leur temps dans des » discussions métaphysiques, et à faire une » constitution dans l'esprit de la philosophie » française. Elles supprimèrent beacoup d'abus » (en théorie), et abolirent ce tribunal, qui » ne devrait jamais être cité sans horreur etc., » mais elles firent fort peu ou plutôt rien du » tout, pour améliorer leurs armées. » On doit ajouter, et absolument rien pour ranimer les colonies et éteindre l'insurrection générale.

Celle-ci fut partout en 1810 dirigée par le principe de ne pas reconnaître la régence de Cadix, lorsque toute l'Espagne était occupée par les Français. Mais l'obéissance à Ferdinand VII, fut reconnue dans toutes les proclamations et actes publics de Buenos-Ayres et Caracas.

La première révolution éclata à Caracas, et
Avril. le gouverneur espagnol fut déposé.

Le titre que prit la junte créée à Venezuela
20 Mai. a été, *junte suprême conservatrice des droits de Ferdinand VII.*

Elle fit une convention commerciale et po-
8 Août. litique avec la Grande-Brétagne.

1811. Le général Miranda né à Caracas, connu
7 Janv. sous ce nom en Flandres, dans l'armée du général Dumourier, et fauteur constant de la révolution d'Amérique, arrive à Caracas, et est fait ministre de la guerre.

Le congrès de Venezuela s'est déclaré indé-
5 Juil. pendant.

1812.
21 Mai. Le général Miranda publie une proclama-

Dates.	
	tion, par laquelle il s'annonce généralissime, et même dictateur du congrès de Venezuela.
1812. 26 Mai.	Un tremblement de terre détruit Caracas et autres cantons de la province.
28 Idem.	Le général Monteverde, chef des troupes de la régence d'Espagne, met à profit les circonstances et s'empare des provinces.
	Le général Miranda capitule, est arrêté et amené en Espagne.
	BUENOS-AYRES.
1810. 20 Mai.	L'insurrection éclata à Buenos-Ayres, le vice-roi Cesneros fut déposé et contraint à renoncer à sa place le 26.
27 Idem.	Proclamation de la junte provisoire de Buenos-Ayres, contre la junte suprême de Cadix, mais dans l'obéissance de Ferdinand VII.
8 Juin.	La place de Montevideo, située sur la rive gauche du fleuve de la Plata, reconnait la régence d'Espagne, en opposition à Buenos-Ayres.
16 Idem.	Première lettre de l'envoyé anglais, (à la cour de Rio-Janeiro), adressée à la junte de Buenos-Ayres.
20 Juill.	Circulaire adressée à tous les gouverneurs espagnols, par le marquis de Casa-Irujo (envoyé espagnol à la cour du Brésil), blâmant la junte révolutionnaire de Buenos-Ayres.
26 Août.	L'ancien vice-roi Liniers, Français d'origine, est arrêté et fusillé à Cordoue, par ordre de la junte de Buenos-Ayres.
Décemb.	Elio, nommé vice-roi par la régence de Ca-

DATES.

dix, n'est pas reçu à Buenos-Ayres; il s'arrête à Montevideo. Cette place est bloquée par les insurgens de Buenos-Ayres et réduite à une grande extrêmité.

1810. Elio demande des secours au général portugais de la province frontière de Rio-Grande, où était placée une armée d'observation brésilienne.

1811. 30 Mai. Le secrétaire d'état du Brésil, comte de Linhares écrit à la junte de Buenos-Ayres, offrant la médiation de S. A. R. pour concilier les différends avec le vice-roi Elio, et annonçant qu'en cas de refus on prêterait secours au vice-roi.

6 Juin. On expédie l'ordre au général portugais d'avancer.

L'armée brésilienne arrive.

Le vice-roi Elio en conçoit de la jalousie, et fait un armistice avec les insurgés de Buenos-Ayres.

25 Oct. La junte de Buenos-Ayres déclare la guerre au gouvernement du Brésil.

1812. L'envoyé anglais (près la cour du Brésil), s'interpose pour terminer les hostilités.

Le secrétaire d'état comte Das Galveas, expédie le colonel Rademaker à Buenos-Ayres, et conclut un armistice.

18 Juil. Les troupes portugaises commencent leur retraite vers leurs frontières.

La mésintelligence entre Montevideo et Buenos-Ayres continue à subsister, ainsi que

DATES.

les guerres dans l'intérieur entre les chefs des divers partis du Pérou, du Chili etc.

Montevideo est enfin pris par les troupes de Buenos-Ayres.

MEXIQUE.

1810. Novemb. Une armée révolutionnaire, commandée par Hidalgo, marche contre la ville de Mexique et est mise en déroute par les troupes du vice-roi Venegas.

1811. L'insurrection continue avec des succès divers.

11 Déc. 1815. Cartagène s'est déclarée indépendante et est reprise par le général Morillo.

1810. 30 Oct. Le royaume de Grenade s'insurge, mais au nom de Ferdinand VII.

« On a omis exprès de citer dans l'année 1806 l'expédition infructueusement tentée par le soi-disant général Miranda, pour révolutionner Caracas, parce qu'elle ne réussit point et parce qu'il faudrait exposer l'histoire des négociations, que le ci-dessus mentionné Miranda suivit pendant plusieurs années avec les deux gouvernemens anglais et des États-Unis, pour en obtenir aide et faveur, afin d'exécuter son projet d'émanciper, comme il le disait, l'Amérique. »

On a conduit la présente Table chronologique avec quelques détails jusqu'à la fin de l'année 1810, époque de la plus grande puissance de Napoléon.

Pour plus de clarté et sans altérer la précision qu'on a adoptée, on a fait des chapitres séparés; 1°. sur l'invasion du maréchal Masséna en Portugal et sa malheureuse issue coïncidente, avec les préparatifs de Napoléon, pour l'invasion de la Russie; 2°. des événemens militaires en Espagne, durant l'invasion du Portugal; 3°. des événemens militaires en Espagne, depuis l'évacuation du Portugal jusqu'à la bataille de Salamanque en 1812; 4°. un résumé des autres événemens du continent depuis 1810 jusqu'en 1812. En partant de cette période, ou de la bataille de Salamanque, il a paru que la confrontation entre les dates des événemens militaires des armées du Nord et de celles de lord Wellington, serait suffisante pour justifier les assertions contenues dans l'ouvrage et l'appendice. On fera observer que la présente relation étant redigée sur des Mémoires imprimés, l'auteur ne répond d'aucune addition ou interprétation diverse, qu'on prétendrait tirer de mémoires secrets ou manuscrits.

CHAPITRE V.

Dates.	
1812.	**Table comparative des événemens militaires et politiques du nord et du midi** (*depuis Mai 1812 jusqu'en 1814.*)
	Du Midi.
28 Mai.	Le général Hill avec un corps d'Anglais et Portugais détruit les ouvrages de fortification sur le pont d'Almaraz, qui servaient à maintenir la communication entre les maréchaux Marmont et Soult.
Juin. 13 Idem.	Lord Wellington *sort du Portugal* avec l'armée anglo-portugaise, *et passe la rivière d'Agueda.*
26 Idem.	Il prend les forts de Salamanque; Marmont se retire, et, renforcé par le général Bonnet, avance de nouveau sur le Douro.
	Les deux armées manœuvrent pendant plusieurs jours en face l'une de l'autre.
Juin.	Le général Hill après l'affaire d'Almaraz, se retire à Truxillo, et est détaché pour observer les mouvemens du maréchal Soult.
29 Idem.	Le général Silveira (créé comte d'Amarante), écrit qu'il a fait un mouvement avec sa division de milices sur Toro et Zamora, à la même époque que lord Wellington a passé l'Agueda, et que les Espagnols l'ont reçu avec grand enthousiasme.
Juillet.	Lord Wellington informe qu'un égal accueil lui a été fait par les habitans de Salamanque.

DATES.

Du Nord, la France comprise.

Napoléon part de St.-Cloud, arrive le 16 à Dresde, et passe la Vistule le 6 juin.

Déclare *la guerre à la Russie* par une proclamation à ses soldats, donnée à *Wilkowitski*, le 22 Juin.

L'empereur Alexandre, qui était parti de Pétersbourg pour prendre le commandement de l'armée, avait établi son quartier-général à Wilna le 22 Avril.

Napoléon passe le Niemen le 24 Juin, et entre à Wilna le 26.

DATES.	*Du Midi.*
1812. Juillet.	Lord Wellington et le maréchal Marmont manœuvrent en face l'un de l'autre. Il en résulte des affaires particulières, mais aucune décisive.
21 Juil.	Le général O'Donnel, qui commandait celle, qu'on disait la meilleure armée espagnole, après celle que Blake perdit à Valence, est terriblement battu par le général Harispe en Catalogne. Un cri universel s'élève contre lui, et on lui fait son procès ; le régent O'Donnel son frère donne sa démission de sa place.
22 Idem.	Bataille de Salamanque (ou des Aropiles) entre lord Wellington et le maréchal Marmont, dans laquelle ce dernier est grièvement blessé.
	L'armée française éprouve une grande perte en canons, voitures et munitions, aigles, drapeaux, et plus de 7 mille prisonniers.
	La victoire coûta aux alliés, d'après les rapports de lord Wellington, 3678 Anglais. 2193 Portugais. 6 Espagnols. TOTAL . . 5877
11 et 12 Août.	*Lord Wellington entre à Madrid.* Le roi Joseph l'avait évacué dans la journée précédente.
	Lord Wellington reçoit la nouvelle que le général *Maitland est débarqué le 16 à Alicante* avec des troupes venues de Sicile pour coopérer contre Suchet ou contre Soult, selon l'occurence.

Dates.	*Du Nord, la France comprise.*
1812. 6 Juillet	La Russie déclare la guerre à la France.
13 Idem.	Le maréchal Oudinot, (duc de Reggio) passe la Dwina.
18 et 19 Idem.	Il se bat avec fortune réciproque contre le comte de Wittgenstein, qui lui est opposé et couvre la grande route de St.-Pétersbourg ; le comte de Wittgenstein agit toujours séparé de la grande-armée du comte de Barclay de Tolly.
23 Idem.	Bataille entre le maréchal Davoust et le prince Bagration, auquel le premier voulait empêcher de faire sa jonction avec la grande-armée russe du comte Barclay de Tolly.
26 et 27 Idem.	Après différens engagemens, l'armée russe se retire sur Smolensko.
28 Idem.	Les Français entrent à Witepsk.
17 Août.	Après différens engagemens, la bataille de Smolensko a lieu, et Napoléon entre dans cette ville.
	L'armée russe se retire dans la direction de Moskow, *les habitans adoptent la méthode d'abandonner les villes et les villages, et de détruire toutes les provisions.*

DATES.

Du Midi.

1812. 13 Sept. Lord Wellington mande qu'il continue à poursuivre l'*armée dite de Portugal*, que le maréchal Soult *a levé le siége de Cadix dans la nuit du 24 août*, et que Séville avait été prise d'assaut le 27 par les troupes anglaises, portugaises et espagnoles.

16 Idem. Ce jour-là *trois divisions d'infanterie et un petit corps de cavalerie* firent leur jonction avec l'armée anglo-portugaise de l'armée de Galice.

Le capitaine-général de cette Province Castannos était arrivé de sa personne au quartier-général de lord Wellington le 14.

Lord Wellington commence le siége de Burgos le 19 Septembre.

Le *maréchal Soult* était parti de Grenade le 15 Septembre, et se réunit le 29 au roi Joseph entre Valence et Murcie.

Le roi Joseph avait avec lui 15 mille hommes.

22 Idem. L'armée anglo-portugaise lève *le siége de Burgos* et opère sa retraite en Portugal, non sans avoir éprouvé une perte considérable dans les assauts infructueux livrés à la place et dans le grand désordre de la retraite.

1 Nov. Les Français rentrent à Madrid.

Les trois armées françaises, celle *dite de Portugal*, *celle du centre*, et *celle du midi* se réunissent à Alba de Tormes.

DATES.

Du Nord.

1812. 7 Sept. Bataille de Mozaisk ou du Moskwa, appelée par les Russes de Borodino, après laquelle le maréchal Kutusow se retire, et laisse Moskow à son sort.

L'armée française entre à Moskow.

Kutusow prend une position pour couvrir les grands arsenaux de Thala. Les autres corps russes sont placés autour de l'armée française pour lui enlever les subsistances.

26 Idem. Des troupes russes de la Finlande, débarquent à Riga pour renforcer le comte de Wittgenstein : la Finlande, grâces à l'alliance conclue avec Bernadotte, resta dégarnie.

19 Oct. Forcé par le manque de vivres et après un mois de plusieurs combats et infructueuses tentatives, *Napoléon se décide à quitter Moskow* et cherche à se retirer en Pologne.

26 Idem. Les désastres commencent à assaillir l'armée française vivement poursuivie par les Russes.

2 Nov. Combat du général Miloradowitsch à Wiasma contre le maréchal Davoust et le vice-roi d'Italie (prince Eugène.)

L'armée française arrive à la Beresina encore passablement en ordre, et rencontre l'armée de la Dwina et celle de Wolhinie commandée

DATES.	*Du Midi.*
1812.	La première commandée par le général Reille.
	La seconde par le comte Erlon (Drouet.)
	La troisième par le maréchal Soult.
	Toutes sous le commandement général du roi Joseph, qui a son quartier-général à Madrid.
19 Nov.	Lord Wellington donne connaissance *de la lettre du général Ballasteros* à la régence, en date du 24 octobre précédent, par laquelle il se refuse à obéir au décret des Cortès, qui avait nommé généralissime des armées espagnoles lord Wellington, déjà auparavant créé par la régence duc de Ciudad-Rodrigo : en conséquence le général mentionné n'exécuta pas l'ordre, que lord Wellington lui avait expédié, de faire un mouvement sur la Manche, et charger sur le flanc gauche du maréchal Soult.
1813. 20 Janv.	Le général Ballasteros fut envoyé en prison à Ceuta.
	« Il faut lire les lettres du général Ballas- » teros pour se faire une idée exacte de » l'infatuation des généraux espagnols. »

DATES. | *Du Nord.*

1812. par l'amiral Tchittchago. Cette dernière défend le passage de la Beresina, à Borisow, mais sur ces entrefaites, Napoléon fit jetter un pont plus haut, sur lequel passa toute l'armée française le 26 Novembre.

Le désordre s'introduit dans l'armée française, et elle périt presque toute, par la faim, le froid et la désorganisation, qui la livre aux insultes des Cosaques.

2 Déc. Napoléon étant arrivé à Molodetscheno, publie son fameux bulletin XXIX, dans lequel il fait connaître toutes les calamités souffertes pendant sa retraite de Moskow.

5 Idem. Arrivé à Smorgony, il remet le commandement de l'armée au roi de Naples (Murat), et part *incognito* dans un traineau avec Caulincourt (duc de Vicence) dont il prend le nom.

14 Idem. Napoléon arrive à Dresde.

18 Idem. arrive à Paris.

20 Idem. reçoit le sénat, qui le complimente sur ses victoires, et sur son retour.

21 Idem. Envoye un message au sénat.

29 Idem. Le comte de Bubna est envoyé par la cour de Vienne à Paris.

30 Idem. Le général prussien York fait une convention avec les Russes, par laquelle il stipule la neutralité de son corps d'armée jusqu'à nouvel ordre de S. M. Prussienne, et dans le cas que celui-ci fût de rejoindre de nouveau les troupes françaises, il stipule de ne pas commettre des hostilités pendant deux mois.

Dates.	*Du Nord.*
1813. 1 Janv.	Le corps du général Grenier part de Newriemberg, pour joindre l'armée française, qui se retire de Russie.
4 Idem.	Le roi de Naples (Murat) et le maréchal Macdonald arrivent à Kœnigsberg et l'évacuent.
5 Idem.	Les Russes y entrent.
6 Idem.	Proclamation de l'empereur Alexandre à ses soldats, en date de Wilna, en leur annonçant qu'il marche sur l'Allemagne, non pour faire des conquêtes, mais pour obtenir une paix solide.
8 Idem.	Murat remet le commandement de l'armée au vice-roi d'Italie.
16 Idem.	Commencement du blocus de Dantzik, par les Russes.
21 Idem.	Les premières colonnes de l'armée française de Russie arrivent à Berlin.
	Proclamation du roi de Saxe à ses peuples contre les Russes.
22 Idem.	Le roi de Prusse part secrètement de Potsdam pour Breslau et arrive le 25.
23 Idem.	Le roi de Saxe quitte Dresde, se déclarant fidèle à son système.
24 Idem.	Napoléon publie le prétendu concordat de Fontainebleau.
30 Idem.	Murat arrive à Naples.
31 Idem.	Les premiers Cosaques arrivent en Allemagne à Dragebruck près Driessen.
24 Fév.	Napoléon déclare au corps législatif, qu'il veut faire la paix.

DATES.	*Du Nord.*
1813.	
20 Févr.	Les Cosaques arrivent à Berlin.
1 Mars.	Traité d'Alliance entre la Russie et la Prusse, signé à Kalisch.
3 Idem.	Traité de subsides entre la Grande-Bretagne et la Suède.
Idem.	Le quartier-général du vice-roi entre à Leipsick, et il y a une insurrection à Dresde contre les Français.
11 Idem.	Ordre du jour du roi de Prusse, qui déclare la conduite du général York, exempte de tout reproche.
12 Idem.	Déclaration des officiers bavarois, saxons, et westphaliens qui prennent du service dans la légion allemande formée par les Russes.
	Insurrection à Dusseldorf.
	Manifestes de Louis XVIII.
14 Idem.	Le duc de Mecklembourg-Schwerin renonce à la confédération du Rhin.
15 Idem.	L'empereur de Russie arrive à Breslau.
16 Mars.	Proclamations du comte de Wittgenstein aux habitans de Brunswick, Westphalie, Hanovre, etc.
17 Idem.	Les Français évacuent Dresde.
	Le roi de Prusse publie une proclamation à ses peuples contre la France.
	Il établit la milice et la levée en masse dans les états prussiens, (landwer et landsturm.)
20 Idem.	Édit du roi de Prusse, renonçant au système continental.

DATES.	*Du Midi.*
1813.	
12 Mars.	Prise de Villena par le maréchal duc d'Albufera.
	Prise de Castella par le même. Le général anglais, Murray, raconte cette affaire, comme une victoire qu'il aurait remportée.

Dates.	*Du Nord.*
1813.	
21 Mars.	Le comte de Narbonne, ambassadeur de Napoléon, arrive à Vienne.
	Le vice-roi établit son quartier-général à Magdebourg.
22 Idem.	Les Russes et le général Blucher entrent à Dresde.
24 Idem.	Le baron de Weissemberg, ministre d'Autriche, arrive à Londres.
25 Idem.	Huit mille Suédois débarquent dans l'Ile de Rugen.
	Proclamation du prince Kutusow qui, au nom de la Russie et de la Prusse, déclare dissoute la confédération du Rhin.
30 Idem.	Le duc de Mecklembourg-Strelitz renonce à la confédération du Rhin.
	Formation de la légion anséatique à Hambourg.
	Napoléon confère la régence à l'impératrice Marie-Louise.
31 Idem	Entrée des Russes à Leipsick.
1 Avril.	Déclaration de Napoléon contre la Prusse.
3 Idem.	Sénatus-consulte français qui augmente de 180 mille hommes l'armée active et ordonne la formation des gardes d'honneur, et la levée de 80 mille hommes de garde nationale.
6 Idem.	Les Suédois arrivent à Rostock.
15 Idem.	Napoléon part de St.-Cloud pour l'armée.
24 Idem.	L'empereur de Russie et le roi de Prusse arrivent à Dresde.

DATES.	Du Midi.
1813.	

Du Nord.

Dates.	
1813.	Le comte de Bubna retourne de Paris à Vienne.
28 Avril.	Le Prince Kutusow meurt, et le comte de Wigttenstein est nommé commandant en chef de l'armée russe.
1 Mai.	Le quartier-général de Napoléon est à Lutzen.
2 Idem.	Bataille de Lutzen.
	L'armée alliée opère sa retraite sur Altembourg.
5 Idem.	Le prince Christian de Dannemarck prend le commandement des troupes danoises dans le Holstein.
7 Idem.	Ordre du jour du roi de Prusse, annonçant que sous peu une troisième puissance se joindra aux alliés.
	Le comte Stadion ministre autrichien va au quartier-général russe et prussien.
	L'armée alliée passe sur la rive gauche de l'Elbe.
8 Idem.	Le comte de Bubna est envoyé par l'empereur d'Autriche, au quartier-général de Napoléon à Dresde.
	Proclamation du prince-royal de Suède à son armée, en date de Carlscron.
10 Idem.	Les Danois entrent dans Hambourg.
	Le roi de Saxe vient à la rencontre de Napoléon à Dresde et y arrive le 12.
16 Idem.	Le général Thielman remet Torgau aux

Dates.	Du Midi.
1813.	
3 Juin.	Le général J. Murray débarque en Catalogne *et fait l'investissement de Tarragone avec l'armée anglo-hispano-sicilienne.*
	Le général Murray prend le fort du col de Balaguer.

Du Nord.

Dates.	
1813.	Français, par ordre du roi de Saxe et quitte de suite le service de ce monarque.
17 Mai.	Le comte de Bubna quitte Dresde.
	Le comte Bernstorff retourne de sa mission infructueuse à Londres,
	Et M. de Kaas est envoyé près de Napoléon.
18 Idem.	Le prince royal de Suède débarque à Stralsund.
	Napoléon quitte Dresde pour prendre le commandement de l'armée française, qui était dans la Lusace.
19 Idem.	Les Danois quittent Hambourg.
20 Idem.	Bataille de Bautzen entre Napoléon et les alliés.
23 Idem.	Les Français entrent à Gœrlitz.
25 Idem.	Le roi de Prusse se retire à Breslau.
	Les Suédois quittent Hambourg, où ils étaient entré le 21.
27 Idem.	Napoléon porte son quartier-général à Liegnitz en Silésie.
29 Idem.	Le général Barclay de Tolly est nommé commandant en chef de l'armée russo-prussienne.
30 Idem.	Les Français et les Danois réunis occupent une autre fois Hambourg.
1 Juin.	Le général français Lauriston entre à Breslau.
	L'armée alliée se retire à Schweidnitz.
	Napoléon propose un congrès à Prague.
	L'empereur d'Autriche part de Vienne pour la Bohême.

Dates.	*Du Midi.*
1813.	
10 Juin.	A l'arrivée du maréchal Suchet, *le général Murray se rembarque en toute hâte.*
21 Idem.	Lord Wellington gagne *la bataille de Vittoria* sur le roi Joseph et le maréchal Jourdan.
	Le roi Joseph se sauve en France.
7 Juillet.	Les Français abandonnent la ville de Valence et les Espagnols y entrent.
13 Idem.	Le duc de Dalmatie (maréchal Soult), renvoyé par Napoléon à Bayonne, comme *son lieutenant-général*, prend le commandement de l'armée française opposée à lord Wellington.
25 Idem.	Premier assaut infructueux livré par l'armée anglo-portugaise à St. Sébastien.
	Bataille de St. Jean-Pied-de-Port entre lord Wellington et le maréchal Soult.
26 Idem.	Bataille de Pabadilca entre le maréchal Soult et lord Wellington.
	« Celle-ci et les affaires qui s'y sont succédées, sont différemment nommées par lord Wellington : elles comprennent toute la série des combats engagés par le maréchal Soult pour délivrer Pampelune. »

Du Nord.

DATES.	
1813.	
4 Juin.	*Armistice entre Napoléon et les alliés du Nord, signé à Poischwitz, jusqu'à la fin de juillet.*
	Les Français évacuent Breslau, conformément à l'armistice.
	Napoléon retourne à Dresde.
28 Idem.	Le général Blucher est nommé commandant en chef de tous les Prussiens.
6 Juillet.	Convention entre la Russie et la Grande-Bretagne à Peterswalder pour le paiement de la légion allemande.
9 Idem.	L'empereur Alexandre, le roi de Prusse et le prince royal de Suède ont une conférence à Trachenberg.
10 Idem.	Traité d'alliance entre Napoléon et le Dannemarck signé à Copenhague.
12 Idem.	Les plénipotentiaires commencent à arriver à Prague.
	L'armistice du Nord est prolongé jusqu'au 10 août, par convention signée à Neumarck.
	En conséquence Napoléon part de Dresde pour Mayence.
	Le plénipotentiaire français Caulincourt arrive à Prague et Napoléon à Mayence.
9 Août.	Le général Moreau arrive à Stralsund; Napoléon retourne à Dresde.
	Fin du congrès de Prague.

Du Midi.

Dates.	
1813.	
27 Juillet	Bataille d'Ortiz entre ces deux généraux.
28 Idem.	Bataille de Sorawren entre les mêmes.
	Lord Wellington repousse le maréchal Soult par la vallée de Lance S[t]. Estevan-Echalar sur Aenhore et Sarre.
18 Août.	Le maréchal Suchet fait sauter les fortifications de Tarragone.

Dates.	Du Nord.
1813.	
10 Août.	*Fin de l'armistice* et arrivée du général Moreau à Berlin.
12 Idem.	*Déclaration de guerre de l'Autriche à Napoléon.*
13 Idem.	Le vice-roi prend le commandement de l'armée française en Italie.
14 Idem.	L'empereur d'Autriche arrive à Prague, Murat à Dresde et Blucher entre à Breslau.
15 Idem.	L'empereur Alexandre arrive à Prague.
	Napoléon part de Dresde pour la Silésie.
17 Idem.	Les hostilités recommencent sur tous les points.
	Le prince de Schwarzemberg avec les Autrichiens entre en Saxe, et le général autrichien Hiller avec l'armée destinée pour l'Italie, passe la Save.
	Le roi de Prusse arrive à Prague.
19 Idem.	Les Français entrent en Bohême.
21 idem.	Les Français marchent sur Berlin.
	L'armée suédoise marche à la rencontre des Français.
23 Idem.	Le général Hiller entre à Clagenfurth.
	Deux régimens d'hussards westphaliens désertent à Reichenbach pour rejoindre les Autrichiens.
24 Idem.	Senatus-consulte français qui met à la disposition du ministre de la guerre 30 mille conscrits de plus des départemens du Midi pour renforcer le maréchal Soult.

Dates.	*Du Midi.*
1813.	
31 Août.	Second assaut des Portugais et Anglais à St. Sébastien. La ville est prise et les Français se retirent dans la citadelle.
8 Sept.	La citadelle de St. Sébastien se rend par capitulation à lord Wellington.
13 Idem.	Affaires d'Ordal ou de Villefranche en Catalogne, entre le maréchal Suchet et lord William Bentinck.

Dates.	*Du Nord.*
1813.	
25 Août.	Napoléon laisse le commandement de l'armée de Lusace au maréchal Macdonald *et retourne à Dresde, devant laquelle s'était présentée la grande armée alliée.*
26 Idem.	Les alliés investissent Dresde.
	Le général Moreau est blessé mortellement.
27 Idem.	*Bataille sous Dresde, après laquelle les alliés se retirent en Bohême.*
	L'empereur d'Autriche quitte Prague et rejoint l'armée.
2 Sept.	*Mort du général Moreau.*
3 Idem.	*Napoléon va à la rencontre de l'armée de Silésie qui avance de nouveau.*
4 Idem.	Affaire de Bautzen.
	L'armée de Silésie se retire.
5 Idem.	*La grande armée alliée entre de nouveau en Saxe.*
	Une nouvelle armée russe, sous le général Bennigsen, entre à Breslau en Silésie.
5 à 12	*Napoléon retourne à Dresde.*
	Les Français se concentrent dans cette ville.
17 Idem.	Affaire de Nollendorf, entre le prince de Schwarzemberg, commandant en chef de l'armée alliée, et Napoléon.
19 Idem.	*Le quartier-général des alliés est transféré à Tœplitz en Bohême.*
21 et 24	*Napoléon rentre à Dresde, il va de là en Lusace et retourne à Dresde.*

DATES.	*Du Midi.*
1813.	
31 Août.	Second assaut des Portugais et Anglais à St. Sébastien. La ville est prise et les Français se retirent dans la citadelle.
8 Sept.	La citadelle de St. Sébastien se rend par capitulation à lord Wellington.
13 Idem.	Affaires d'Ordal ou de Villefranche en Catalogne, entre le maréchal Suchet et lord William Bentinck.

Dates.	*Du Nord.*
1813.	
25 Août.	Napoléon laisse le commandement de l'armée de Lusace au maréchal Macdonald *et retourne à Dresde, devant laquelle s'était présentée la grande armée alliée.*
26 Idem.	Les alliés investissent Dresde.
	Le général Moreau est blessé mortellement.
27 Idem.	*Bataille sous Dresde, après laquelle les alliés se retirent en Bohême.*
	L'empereur d'Autriche quitte Prague et rejoint l'armée.
2 Sept.	*Mort du général Moreau.*
3 Idem.	*Napoléon va à la rencontre de l'armée de Silésie qui avance de nouveau.*
4 Idem.	Affaire de Bautzen.
	L'armée de Silésie se retire.
5 Idem.	*La grande armée alliée entre de nouveau en Saxe.*
	Une nouvelle armée russe, sous le général Benigsen, entre à Breslau en Silésie.
5 à 12	*Napoléon retourne à Dresde.*
	Les Français se concentrent dans cette ville.
17 Idem.	Affaire de Nollendorf, entre le prince de Schwarzemberg, commandant en chef de l'armée alliée, et Napoléon.
19 Idem.	*Le quartier-général des alliés est transféré à Tœplitz en Bohême.*
21 et 24	*Napoléon rentre à Dresde, il va de là en Lusace et retourne à Dresde.*

Du Midi.

Dates.	
1813.	
31 Oct.	Pampelune capitule.
6 Nov.	Lord Wellington prend de vive force la position à la bayonette.
6 Idem.	Lord Wellington prend la chapelle de Grande-Rhure, et va jusqu'au village de la Sarre.

Du Nord.

DATES.	
1813.	
30 Oct.	Bataille entre les mêmes, près de Hanau.
31 Idem.	Les Français occupent Hanau, et le général Wreede la prend d'assaut.
	Napoléon arrive à Francfort.
	Trieste et Znaim, en Dalmatie, capitulent.
2 Nov.	Napoléon arrive à Mayence.
	L'armée française repasse le Rhin.
	Le maréchal Davoust s'empare des fonds qui se trouvaient dans la banque d'Hambourg.
	Les alliés occupent Francfort.
	Traité de Fulde entre l'Autriche et le roi de Wurtemberg.
	Le général duc de Darmstadt renonce à la Confédération du Rhin.
	Les Autrichiens arrivent à Trevise.
4 Idem.	Le duc de Cumberland entre à Hanovre.
5 Idem.	L'empereur Alexandre et le quartier-général du prince de Schwarzemberg entrent à Francfort.
6 Idem.	L'empereur d'Autriche y arrive.
7 Idem.	Le quartier-général du vice-roi d'Italie est transféré à Mantoue.
Idem.	Napoléon arrive à St.-Cloud.
11 Idem.	Le général Gouvion-St.-Cyr capitule à Dresde avec l'armée qui s'y trouvait, et qui avait tenté vainement de se sauver.
	Décret de Napoléon, qui double les impôts pour l'année 1813.

Dates.	*Du Midi.*
1813. 10 Nov.	Bataille de Sarre, dans laquelle lord Wellington prend, sur le maréchal Soult, les positions de S^{t}.-Jean-de-Luz et d'Andaye.
6 Déc.	Le maréchal Wellington passe la Nive à Cambo et Ustaritz.
	Le maréchal Soult se retire au camp, depuis long-temps retranché sous Bayonne.
7 Idem.	Lettre de lord Wellington à l'ambassadeur anglais, à Cadix, pour qu'il notifie au gouvernement espagnol qu'il donne des ordres pour faire retirer de Cadix et de Cartagène les garnisons qu'il y avait établies, sur les demandes pressantes du gouvernement espagnol, en 1810 et 1811; ce qu'il fait à présent à cause des libelles injurieux à la Grande-Bretagne, qu'on fait circuler en Espagne, et parce que la situation des affaires ne donne plus lieu de craindre aucune attaque des Français contre ces deux villes.

Du Nord.

Dates.	
1813.	Déclaration de Murat, qui ouvre le commerce maritime des ports dans le royaume de Naples.
13 Nov.	Les rois de Prusse et de Bavière arrivent à Francfort.
14 Idem.	Le général Nugent débarque à Gora, et entre le 17 à Ferrare.
15 Idem.	Sénatus-consulte qui ordonne une nouvelle levée de 300 mille conscrits.
13 et 15 Idem.	Les autorités françaises sont chassées d'Amsterdam.
20 Idem.	La diète helvétique se déclare neutre.
	Le grand-duc de Baden renonce à la Confédération du Rhin.
21 Idem.	Proclamation au nom du prince d'Orange, appelé par les Hollandais.
24 Idem.	Les Russes entrent à Amsterdam.
	Les Prussiens à Zutphen.
	Les Hollandais à Woerden.
28 et 29	Les Russes à Utrecht, à Rotterdam et à La Haye.
	Les Napolitains à Rome.
30 idem.	Le prince d'Orange débarque en Hollande.
1 Dec.	Déclaration des puissances alliées, qui fait connaître les conditions sous lesquelles elles sont disposées à traiter avec Napoléon.
3 Idem.	Le prince d'Orange prend le titre de prince souverain des Pays-Bas.

Dates.	*Du Midi.*
1813.	
9 à 13 Déc.	Le maréchal Soult cherche à forcer la tête du pont sur la Nive, et est repoussé avec grande perte réciproque.
	De nouveaux combats ont lieu. Lord Wellington parvient à la rive gauche de l'Adour, et s'y met en position de manière à se rendre maître de la navigation de cette rivière.
	Le maréchal Soult abandonne le camp sous Bayonne.
	Deux ou trois régimens *de cavalerie de la Confédération du Rhin* passent à lord Wellington.
18 Idem.	Nouvelle bataille, sous Bayonne, entre le maréchal Soult et le général Hill.

Du Nord.

Dates.	
1813.	
15 Déc.	Armistice entre les Danois et les Suédois.
	Le général Bellegarde prend le commandement de l'armée d'Italie, et appaise l'insurrection du Tirol.
16 Idem.	Le prince royal de Suède (Bernadotte) établit son quartier-général à Kiel.
	Décret de Napoléon pour la formation des cohortes de la garde nationale.
17 Idem.	Les Alliés passent le Rhin sur différens points de l'Alsace.
20 Idem.	Déclaration des plénipotentiaires autrichiens et russes, au landamman de la Suisse, que *les armées traverseront le pays sans violer la neutralité.*
21 Idem.	Effectivement, elles passent le Rhin à Bâle, Schaffouse, Laufenbourg, etc. Lord Castlereagh part pour le continent.
27 Idem.	Napoléon nomme 25 sénateurs, avec des pleins-pouvoirs, pour organiser dans les départemens la défense de la patrie, et relever l'esprit public.
29 Idem.	Siége de Befort, en France.

DATES.

Du Midi.

1813.

Du Nord.

Dates.	
1813. 30 Déc.	Genève est occupée par les Alliés.
31 Idem.	Napoléon, qui avait ouvert le corps législatif le 19, et reçu le rapport de la commission du même corps, le 28,
1814. 1 Jan.	Congédie le corps législatif, à la députation duquel il fait un discours extravagant, le jour du nouvel an.
	L'armée de Silésie, sous Blucher, passe le Rhin sur trois points.
	Le comte de S^{t}. Priest, du corps du comte de Langeron, passe ce fleuve devant Coblentz, et s'empare de la ville.
	Le comte Langeron et le général d'Yorck passent à Kehl. Le maréchal Blucher était sur ce point, à-peu-près sans résistance.
	Le baron Sacken passe près d'Oppenheim, emporte une redoute d'assaut. Le roi de Prusse y était en personne.
3 Idem.	Le fort de l'Écluse est pris par les Autrichiens. Un corps de troupes de la même nation entre à Vésoul.
	Le général Bubna envoie des détachemens de Genève sur les routes du Simplon, du S^{t}. Bernard, et S^{t}. Gothard, etc.
	Le général Wittgenstein passe le Rhin près le Fort-Louis, et occupe le fort Vauban en Alsace, communiquant avec Blucher par sa droite.
	Le général Wreede a son quartier-général à

DATES.	*Du Midi.*
1814.	
5 Janv.	Les cortès sont transférées à Madrid, où elles sont reçues avec la solemnité convenable à la représentation nationale et au gouvernement.

DATES.

Du Nord.

1814. Colmar. Le prince royal de Wurtemberg bloque New-Brisach.

On canonne Huningue, sans endommager ses défenses.

3 Janv. Langeron force Bingen, et pousse des postes sur Salzbach.

Blucher avance sur Kreutznach.

Les postes avancées d'York se dirigent sur la Lauter.

Nota. Ainsi, toute la ligne des frontières se trouve occupée par les Alliés.

8 Idem. Napoléon décrète la mise en activité de la garde nationale de Paris, dont il se déclare le chef.

12 Idem. Traité d'alliance entre l'Autriche et le roi Murat.

Traité de Valençay entre Ferdinand VII et Napoléon.

N. B. Par ce traité, Ferdinand s'engageait à faire évacuer l'Espagne par les Anglais, et garantissait les biens, charges, emplois et honneurs aux Espagnols, qui avaient suivi Joseph. Le traité fut négocié et signé par le duc de San Carlos, et ce négociateur fut chargé de le porter à Madrid, pour être ratifié par les Cortès, auxquelles il devait remettre une lettre de Ferdinand et une autre de Napoléon. Les Cortès renvoyèrent la seconde sans la décacheter, et refusèrent de ratifier le traité.

Dates.	Du Midi.
1814.	

Dates.	*Du Nord.*
1814.	
4 Janv.	Les Français quittent Verone et laissent une garnison au vieux château; les Autrichiens occupent la ville.
6 Idem.	En conséquence du traité avec l'Autriche, le roi de Naples (Murat) arrive à Boulogne.
7 Idem.	Le vice-roi d'Italie (Eugène Beauharnais) marche de Pozzolo sur le Mincio, pour disputer le passage de la rivière aux Autrichiens.
9 Idem.	Après des combats sanglans, où les Autrichiens éprouvèrent de grandes pertes, ils parvinrent a s'établir sur les deux rives.
10 Idem.	Le général Wreede s'avance par l'Alsace jusqu'à St. Dié, en Lorraine; son avant-garde est attaquée par le général Milhaud, et forcée de se retirer sur Ste. Marguerite. Le général Deroy ayant réuni ses forces, attaque les Français, leur tue beaucoup de monde, et recouvre St. Dié.
	Le prince royal de Wurtemberg, réuni à l'hetman-Platow, obtient de l'avantage près d'Épinal.
	L'armée de Blucher avance, par corps séparés, du Palatinat sur la Lorraine septentrionale.
	Le maréchal Marmont, qui était posté à Kaisers-Lautern, se retire vers la Sarre, poursuivi par le corps de Saken; et après avoir recueilli le corps du Hundsruck, également en retraite, il passe la rivière à Sarrebruck, en détruisant le pont et celui de Sarguemines.
	Le général York marche par St. Wendez sur Sarre-Louis et Sarrebruck.

Dates.	*Du Midi.*
1814.	
18 Janv.	La régence d'Espagne informe les Cortès que l'empereur d'Autriche propose de rétablir les anciennes liaisons entre les deux pays.

Dates.	*Du Nord.*
1814.	Le comte Hendel marche sur Trêves.
	Langeron bloque et somme Metz.
	Napoléon ordonne que l'on forme des camps à Meaux, Soissons, Châlons, Troies, Arcis-sur-Aube. Tous les Français sont invités à prendre les armes.
13 Janv.	L'empereur de Russie, qui était arrivé à Lorrach le 11, passe le Rhin avec sa réserve, accompagné du roi de Prusse. L'empereur d'Autriche, qui était arrivé la veille au soir à Bâle, fait son entrée à la tête des gardes russes et prussiennes.
12 Idem.	Le quartier-général du prince Schwarzemberg est à Vesoul, et avance sur Langres.
	Le corps de Bubna prend de Dôle la direction sur Lyon.
	Besançon est investi par le prince de Lichtenstein.
13 Idem.	Le 3me. corps prussien (Bulow) agit en Flandres conjointement avec sir Th. Graham; ils font une reconnaissance sur Anvers, et font éprouver aux Français une perte considérable.
15 Idem.	L'armée de Silésie communique, par la Lorraine, avec la grande armée alliée; elle entre à Nancy le 17. Le général Blucher envoie les clefs de cette ville au quartier-général de l'empereur de Russie qui en garde deux et envoie les deux autres au roi de Prusse.
17 Idem.	Le prince de Schwarzemberg, pour faciliter le passage des Vosges, avance en force sur Lan-

Dates.	*Du Midi.*
1814.	
30 Janv.	Les Cortès décrètent, que le roi ne peut pas être considéré comme libre; avant de prêter le serment de garder la constitution, prescrivent le cérémonial pour la réception du roi, à son arrivée aux frontières, et défendent de recevoir aucune force armée ou un étranger quelconque, à la suite du monarque. C'est alors que le député Reyna ayant demandé la parole, débuta par la phrase, qui suit : « Quand notre souverain Ferdinand naquit, il naquit avec le droit de souveraineté sur la nation espagnole ». La plus grande indignation se manifeste dans l'assemblée.

DATES.	*Du Nord.*
1814.	gres, qui était occupée par un corps de la garde impériale française, sous le maréchal Mortier, qui, à son approche, se retire à Chaumont. Le général Guillay entre, ce jour-là, à Langres.
18 Janv.	*Lord Castlereagh arrive à Bâle.*
19 Idem.	Les alliés arrivent à Dijon. Genève demande à faire partie de la confédération helvétique. Les Napolitains occupent Rome, où Murat arrive le 24.
22 Idem.	L'empereur Alexandre arrive à Langres.
	Le plénipotentiaire français Caulincourt arrive à Châtillon-sur-Seine.
23 Idem.	Napoléon nomme une autre fois l'impératrice régente durant son absence de Paris.
	Le Saint-Père part de Fontainebleau.
25 Idem.	Les trois souverains alliés se réunissent à Langres.
	Napoléon quitte Paris pour se mettre à la tête de ses armées.
26 Idem.	Armistice du roi Murat et de la Grande-Bretagne.
27 Idem.	Napoléon arrive à St.-Dizier-sur-Marne, attaque un corps des alliés, censé l'avant-garde de Schwarzemberg, et le force à la retraite; le soir, l'armée française est à Vassy. Napoléon poursuit l'arrière-garde des alliés jusqu'à Brienne.
28 Idem.	Napoléon crée son frère Joseph son lieutenant-général.

DATES.	*Du Midi.*
1814.	

Dates.	*Du Nord.*
1814.	
29 Janv.	Affaire de Brienne, prise de la ville et du château par les Français.
	Blucher, dont le quartier-général est à Nancy depuis le 17, ordonne qu'on donne l'assaut à Toul : les Français capitulent.
31 Idem.	La partie de l'armée de Blucher, composée des divisions de Langeron et Sacken, prennent position à Frannes, communiquant avec le prince royal de Wurtemberg. Schwarzemberg se met en communication avec l'armée de Blucher. Le général Giulay marche, d'Arcis-sur-Aube, pour le soutenir.
	Le général Wrede avance jusqu'à Dourlevent.
	Napoléon forme son armée sur deux lignes, le centre au village de la Rothière.
	Les forces des Alliés étaient de 70 à 80 mille hommes.
	Les Français estiment leurs forces à un nombre fort inférieur, cependant il y avait les corps de Marmont, Victor et Mortier, et en outre le corps immédiatement attaché à la personne de Napoléon.
1 Fév.	A midi, Blucher commence l'attaque, faisant avancer le corps de Giulay vers Dienville, sur la droite des Français, tandis qu'il forme ses divisions en face de la Rothière : en même-temps le prince de Wurtemberg avance de Maison sur le village de Giberie qu'il emporte et où il se maintient; le général Wreede, renforcé par les hulans autrichiens, s'empare du

Dates.	*Du Midi.*
1814.	
5 Févr.	**Bataille entre lord Wellington et le maréchal Soult à Sauveterre.**

1814. village de Tremilles, sur la gauche des Français; ce succès enhardit le général Sacken à attaquer le centre à la Rothière qu'il emporte et rend vains tous les efforts des Français et de Napoléon en personne pour la reprendre. Les Français perdirent 33 pièces de canon et 3 mille hommes.

Les Français opèrent leur retraite, suivis par les Alliés; d'après les derniers, la grande quantité de neige qui tomba, les empêcha d'obtenir un succès décisif.

Napoléon continue sa retraite sur Troies et Arcis, et de-là sur Nogent : les alliés font avancer leurs quartiers-généraux; le prince de Schwarzemberg, à Bar-sur-Seine, et Blucher à Plances-sur-Aube.

1 Févr. Murat entre à Bologne.

2 Idem. Le général Graham bombarde Anvers.

3 Janv. Ouverture du congrès de Châtillon.

Les Français abandonnent les positions de Rivoli et de Verone.

4 Idem. Gorcum capitule sans condition.

5 Idem. Murat prend possession de la Toscane.

Le général York obtient un avantage sur le corps de Macdonald, près de la chaussée, entre Vitry et Châlons, un détachement de ses troupes s'empare de Vitry, tandis qu'il poursuit le maréchal français jusqu'aux portes de Châlons et jette quelques bombes dans la ville.

Dates.	*Du Midi.*
1814.	
13 Fév.	Bataille d'Orthès, après laquelle le maréchal Soult se hâte d'opérer sa retraite sur la direction de Toulouse.

DATES.	*Du Nord.*
1814.	
6 Févr.	Châlons capitule; Macdonald l'évacue et se retire avec son corps et ceux de Sébastiani et d'Arrighi sur la rive gauche de la Marne.
	Les Alliés entrent à Rheims en Champagne.
	Le prince de Hesse-Hombourg prend Châlons-sur-Saône : le général Le Grand, qui y avait réuni des troupes, se retire par la route de Lyon.
7 Févr.	Convention faite à Bologne pour la démarcation du pays à occuper par les Autrichiens et par les Napolitains.
	Le prince royal de Wurtemberg s'empare de Troies, après avoir tourné la position des Français près de Ruvigny.
8 Idem.	Les trois souverains arrivent à Troies.
	La paix entre la Russie et le Danemarck est signée à Hanovre.
9 Idem.	Le duc de Modene rentre en possession de ses états.
10 Idem.	Napoléon attaque le général Alsuwieff à Champ-Aubert et le défait presqu'entièrement.
12 Idem.	Les Français marchant contre Blucher, sont rencontrés par le corps de Sacken et trois brigades d'York; il s'ensuivit un combat acharné de plusieurs heures, où Napoléon commandait en personne, à la tête de l'élite de sa garde. Les deux armées gardèrent leurs positions et Napoléon bivouaque sur-le-champ de bataille. Sacken se retire le lendemain avec York der-

1814. rière la Marne, et se trouva à Château-Thierry ce qui rend évident l'avantage obtenu par les Français.

Blucher était à Bergères, tandis que Marmont prenait position à Eloges; le premier, pour attaquer le maréchal français, fait avancer un corps du général Kleist; à son approche Marmont bat en retraite graduellement faisant toujours un feu très-vif, les Cosaques le poursuivent jusqu'à Champ-Aubert. Blucher fait halte pour passer la nuit, et les Français bivouaquent à Fromentières.

14 Févr. Sur l'avis que les Français étaient en pleine retraite, Blucher se décide à continuer sa poursuite, n'ayant avec lui que le corps de Kleist et la division Kaplievitz, du corps de Langeron; les Français continuèrent leur mouvement rétrograde jusqu'à Janvilliers, où Napoléon en personne était arrivé à marches forcées avec toute sa garde, un corps considérable de cavalerie, et une nombreuse artillerie. Blucher se trouvant au milieu d'une plaine immense forma son infanterie en carré, et quoiqu'assailli de tous côtés, il se battit sans interruption l'espace de quatre lieues, perça à travers une grosse masse de cavalerie, qui tenta de s'opposer à son passage, et il parvint à Eloges, où l'infanterie française releva la cavalerie pour l'attaquer pendant la nuit. La perte fut très-considérable du côté des Prussiens; les Français l'évaluèrent à dix mille prison-

1814. niers, dix pièces de canon, dix drapeaux et un grand nombre de tués.

Blucher fut contraint de se retirer jusqu'à Châlons, n'ayant plus de communication avec les Autrichiens; cependant ayant réuni ses corps épars, il se mit bientôt après en communication avec eux.

Wintzingerode prend la ville de Soissons, d'où il se met en mouvement sur Rheims, pour rejoindre Blucher à Châlons.

9 Févr. Le comte Hardegg attaque l'arrière-garde française, entre Romilly et S^t.-Hilaire, et la pousse sur Nogent. Schwarzemberg fait exécuter une autre attaque sur cette arrière-garde, qu'il force de se retirer dans la ville, dont une partie est occupée par Hardegg.

Wittgenstein manœuvrant sur Pont-sur-Yonne, et Wreede, de Nogent sur Bray; les Français abandonnent la rive gauche de la Seine, en rompant les ponts.

11 Idem. Le prince royal de Wurtemberg somme Sens de se rendre, et sur le refus du commandant, il force les barricades et entre dans la ville; il marche ensuite sur Pont-sur-Yonne et dirige de là ses forces sur Bray.

Le prince de Schwarzemberg dispose ses forces de manière à pouvoir tomber sur l'arrière-garde de Napoléon, et soutenir les mouvemens des corps, qui agissent sur la gauche de la Seine vers Fontainebleau.

DATES.

1814.

Du Nord.

10 Févr. Le prince Royal de Suède était arrivé ce jour-là à Cologne. Le corps du général Bulow qui formait sa droite, était aux environs de Bruxelles et envoyait des partis jusques près de Mons. Wintzingerode, qui avait son quartier-général à Namur, formait le centre. Celui-ci avait déjà pris possession de Mons, Avesnes et Rheims. Woronzow avait passé le Rhin pour se mettre en contact avec lui. L'avant-garde de l'armée suédoise était attendue sur le Rhin pour le 21, et toute l'armée devait passer le Rhin avant la fin du mois. Les Danois étaient en mouvement par Brème et Munster sur Dusseldorff. Le prince-royal publiait que ses intentions étaient de réunir toute son armée et d'occuper une ligne d'opérations entre Rheims et Soissons, pour agir selon les circonstances. On a déjà mentionné le succès de Wintzingerode à Soissons.

16 Idem. Les Autrichiens sous Hardegg et Thurn, et les Cosaques sous Platow, entrent à Fontainebleau.

Napoléon s'étant débarrassé de Blucher, tourne ses armes contre Schwarzemberg.

17 Idem. Il tombe avec une nombreuse cavalerie sur l'avant-garde de Wittgenstein, commandée par le comte de Pahlen, qui est battu avec perte considérable en hommes et en artillerie.

En conséquence Schwarzemberg fait repasser la Seine à la plus grande partie de son armée, il garde cependant les ponts de Montereau, Bray et Nogent.

DATES. | *Du Nord.*

1814.

18 Févr. Les deux premiers ponts sont vigoureusement attaqués sans effet. Le soir les Français renouvellent l'attaque avec des forces plus nombreuses, et obligent le prince-royal de Wurtemberg à quitter si précipitamment la partie, qu'il n'a pas le temps de détruire le pont. Les Français le passent après lui.

Schwarzemberg abandonne ses positions sur la Seine et fait retrograder le quartier-général sur Troyes.

Blucher reparaît en scène, et s'avance pour se lier avec Schwarzemberg, dont il forme ainsi l'aîle droite.

Les Napolitains entrent à Livourne, dont la forteresse capitule le 20.

20 Idem. Monsieur (comte d'Artois) entre à Vesoul; S. A. R. y est reçu avec les plus vifs applaudissemens par le peuple, et avec une certaine perplexité par le commandant autrichien.

« Monsieur était parti d'Angleterre et dé-
» barqué en Hollande. »

Les Alliés avaient pris possession de Tournay, le général Maison s'étant retiré à Lille.

Sas-de-Gand capitule.

21 Idem. Oudinot attaque à Meri le général Blucher sans de grands résultats.

23 Idem. Napoléon investit Troyes de tous côtés : un aide-de-camp russe se présente aux avant-postes, demandant du temps pour l'évacuation

DATES.	*Du Midi.*
1814.	
23 Fév.	Lord Wellington passe l'Adour et fait investir Bayonne par le général J. Hope.

Dates.	Du Nord.
1814.	de la ville, sans quoi elle serait incendiée. Napoléon fait halte, les Alliés évacuent : Napoléon y rentre le lendemain.
	Napoléon furieux, rend deux décrets : par le premier, il ordonne que tout Français, qui avait accompagné les armées alliées dans l'invasion de l'empire, serait traduit devant les tribunaux, et jugé selon toute la rigueur des lois; par le second, il est statué que la peine de mort sera infligée à tout Français, qui aurait porté les décorations des ordres de l'ancienne dynastie, dans les lieux occupés par l'ennemi.
	Vers cette époque, Augereau du côté de Lyon commence à agir sur l'offensive, et avance sur Macon et Bourg. Le prince de Schwarzemberg lui oppose le général Bianchi.
24 Févr.	Blucher apprend que Marmont marche en force de Sezanne sur Châlons, il passe l'Aube avec toute son armée, suit Marmont, qui continue son mouvement sur Ferté-sous Jouare. Parvenu à Rebais, Blucher apprend que Mortier avec la jeune garde est en marche de Château-Thierry pour se joindre à Marmont, et il croit probable que Napoléon, informé du mouvement de l'armée de Silésie, enverra des forces contre son arrière-garde; ce qui rendrait périlleux le passage de la Marne en présence des forces réunies des deux maréchaux français. Blucher manœuvre en conséquence; il dirige les corps de Sacken et de Langeron sur Meaux, tandis que ceux d'York et Kleist continuent leur mou-

1814.

Dates.	*Du Nord.*
1814.	vement sur Ferté-sous-Jouare; ce mouvement oblige les deux maréchaux à quitter promptement la ville, et le passage de la Marne s'exécute sans difficulté : Sacken occupe les faubourgs de Meaux sur la rive gauche.
26 Févr.	Le quartier-général du prince de Schwarzemberg rétrograde jusqu'à Colombe.
	Le général Wreede reprend Bar-sur-Aube, dont les Français s'étaient emparés : ces derniers reviennent à la charge, et s'en emparent une seconde fois : toutefois, les Bavarois se maintiennent dans les faubourgs.
27 Idem.	Schwarzemberg attaque les Français du côté de Vandœvres, et les chasse de toutes leurs positions de l'Aube.
	Le prince royal de Wurtemberg et Giulay s'emparent de la Ferté et de Clairvaux.
	Le même jour, un corps de la garde impériale française attaque Tettenborn à Fère-Champenoise, et le force de rétrograder sur Vertus.
	Napoléon était à Vertus, et un corps considérable de son armée marchait sur Sezanne.
	Le général Frimont, par suite de plusieurs affaires, établit son quartier-général à Vandœvres.
1 Mars.	Le quartier-général du maréchal Blucher entre à Meaux, celui de la grande armée à Bar-sur-Aube.
	Le quartier-général de Napoléon revient à Sezanne.

Dates.	*Du Midi.*
1814.	
4 Mars.	Des dépêches de lord Wellington de cette date, à St.-Sever, portent, que des pluies copieuses avaient tellement enflé l'Adour et les rivières affluentes, qu'il a été impossible à l'armée d'avancer ; que le général Hill avait attaqué à Aix un corps, que les Français y avaient réunis pour protéger leurs magasins ; la ville et les magasins furent pris. Après cette affaire, les Français opérèrent leur retraite par les deux rives de l'Adour sur Tarbes, pour faire leur jonction, avec les renforts envoyés par le maréchal Suchet. Lord Wellington envoya en même-temps le général Tone pour s'emparer de Pau, et le maréchal Beresford, avec un corps, pour prendre possesion de Bordeaux, où il était appellé par les habitans. Lord Wellington s'était refusé aux vœux des Bordelais et les avait prévenus, que les puissances alliées négociaient à Châtillon-sur-Seine avec Napoléon, et que par ce motif il ne veut pas les compromettre. Les Bordelais insistent et demandent que les Alliés entrent dans leur ville.

DATES.	*Du Nord.*
1814.	
1 Mars.	Traité dit de Chaumont, ou de la quadruple alliance, entre l'Autriche, la Prusse, la Russie et la Grande-Bretagne; chacune s'engage à tenir sur pied une armée de 150 mille hommes, sous différentes conditions, pendant vingt ans.
	Le prince-royal de Wurtemberg prend Bar-sur-Seine.
2 Idem.	Le prince souverain des Pays-Bas convoque une assemblée de notables pour examiner un projet de constitution.
	Le prince-royal de Wurtemberg poursuit les Français jusqu'à Maison-Blanche; ces derniers étaient postés le long de Barce, la droite à la Seine, et la gauche à Maison-Blanche.
3 Idem.	L'escadre anglaise arrive au port de Livourne, et lord Bentinck y fait débarquer des troupes le 8.
	Schwarzemberg attaque les Français : Oudinot est forcé à la retraite avec perte de 10 pièces de canon, 54 officiers et 3 mille prisonniers.
	L'armée de Blucher fait sa jonction à Soissons avec les corps de Wintzingerode et de Bulow, et prend position en arrière de Laôn, la droite au village de Laffaut, et la gauche à Craone.
4 Idem.	Wreede somme Troies de se rendre; la ville se rend; les troupes françaises obtiennent une heure et demie pour l'évacuation. La cavalerie des Alliés, passé ce terme, poursuit les Français sur la route de Nogent.
5 Idem.	Napoléon, avec toute sa garde, les corps de

Dates.	*Du Midi.*
1814.	

DATES.

Du Nord.

1814. Marmont et Mortier et un corps fort nombreux de cavalerie attaquent Soissons, défendue par 10 mille Russes du corps de Langeron. L'attaque commence à la petite pointe du jour ; les Français donnent deux fois l'assaut et sont autant de fois repoussés, mais conservent les faubourgs, d'où ils continuent à faire un feu très-vif. Le combat fut très-sanglant, les Russes y perdirent un millier d'hommes.

6 Mars. Napoléon, pendant que ceci se passait, manœuvre par sa droite et effectue le passage de l'Aisne dans la matinée. De fortes colonnes marchent par Corbeil sur Laon. Blucher prend des mesures pour soutenir ce point menacé de sa position : les Français sont repoussés.

Proclamation de Monsieur (comte d'Artois), datée de Vesoul.

7 Idem. Les Français attaquent avec toutes leurs forces le point où était postée l'infanterie de Wintzingerode. Le général Sacken opère la retraite de l'armée sur Laon : la perte des deux côtés fut immense.

8 Idem. Assaut malheureux tenté contre Berg-op-Zoom par 4 mille Anglais, commandés par sir Th. Graham : le général français Bizanet montra la plus grande bravoure, et se conduisit avec la plus grande humanité envers les vaincus.

9 Idem. Napoléon, ayant concentré ses forces, attaque la position de Blucher à Laon. Après un combat des plus mémorables, où les Français déployè-

DATES.	*Du Midi.*
1814.	
12 Mars.	Les Portugais et les Anglais, sous les ordres du maréchal Beresford, entrent à Bordeaux.
	Le maire Lynch, de cette ville, proclame Louis XVIII. Tous les habitans prennent la cocarde blanche avec le plus grand enthousiasme.
14 Idem	Le duc d'Angoulême entre à Bordeaux, et y publie une proclamation aux Français.

Dates.	*Du Nord.*
1814.	rent la plus merveilleuse constance. Ils furent enfin mis en déroute et poursuivis jusqu'à Corbeil.
10 Mars.	Les Français, d'un autre côté, renouvellent l'attaque sur la droite; le combat se prolonge toute la journée; ils bivouaquent sur le champ de bataille et opèrent leur retraite le 11 au matin, suivis faiblement par les Alliés, à cause de l'absence des corps d'York, de Sacken et de Kleist, qui étaient à la poursuite, dès le 9, du corps qui était venu, de Rheims, prendre part à l'action. Les fruits de la victoire, pour les Alliés, furent 44 pièces de canon et 5 à 6 mille prisonniers, et la retraite des Français sur tous les points.
12 Idem.	Le comte de S^t^. Priest, venu de Châlons avec un corps russe, surprend Rheims. Le lendemain, Napoléon la reprend : S^t^. Priest est tué d'un coup de canon, ce qui met sa troupe en désordre. Les Russes perdent 8 canons et 2 mille hommes; le reste se retire, en traversant Rheims, et rejoint Blucher.
10 Idem.	*Ultimatum* de Napoléon à Châtillon.
13 Idem.	Proclamation de Blucher aux Français, pour les détromper sur les fausses nouvelles que Napoléon répandait de ses succès. Il reprend le 14 la Ferté.
15 Idem.	L'empereur Alexandre et le roi de Prusse arrivent à Troies.
16 Idem.	*Déclaration des puissances alliées sur la rupture du congrès de Châtillon.*

DATES.	*Du Midi.*
1814.	
18 Mars.	Lord Wellington, s'étant fait joindre par différens détachemens et par la réserve de cavalerie, poursuivit sa marche en avant : le maréchal Soult se retirait devant lui, et fit halte d'abord à Vic-Bigorre, et ensuite à Tarbes.
20 Idem.	Le maréchal Soult avait réuni ses forces à Tarbes, mais lord Wellington l'ayant attaqué sur deux colonnes, les Français se retirèrent sur toutes les directions, après avoir considérablement souffert.

DATES.

Du Nord.

1814. Napoléon quitte Rheims et prend la route d'Epernay.

18 Mars. Le quartier-général des souverains est à Nogent-sur-Seine.

Blucher se met en mouvement avec toutes ses troupes. Il passe l'Aisne. Les Prussiens prennent la route de Fismes, les Russes celle de Rheims, où ils entrent sans opposition.

N. B. Le prince de Schwarzemberg qui, en conséquence des succès de Blucher, s'était décidé à entreprendre d'agir offensivement, suspend ses opérations à la nouvelle de la défaite de S^t^. Priest et de la réoccupation de Rheims par les Français.

21 Idem. L'armée de Schwarzemberg, après différentes manœuvres sur la Seine et sur l'Aube, s'était concentrée devant Arcis-sur-Aube. Les Français occupaient cette ville par de fortes masses d'infanterie, couvertes par une nombreuse cavalerie. Les deux armées furent en ordre de bataille, l'une devant l'autre, jusques dans l'après-midi. L'on observa alors que les Français se mettaient en mouvement de l'autre côté de l'Aube et prenaient la direction de Vitry, laissant une forte arrière-garde en possession d'Arcis.

Le prince-royal de Wurtemberg attaque à l'instant Arcis, pendant qu'on faisait des dispositions pour faire passer les autres corps sur la rive droite de l'Aube : les Français opposèrent au prince la plus opiniâtre résistance;

Dates.	Du Nord.
1814.	mais culbutés enfin, ils abandonnèrent Arcis, laissant la terre jonchée de morts et de blessés.
23 Mars.	Toute l'armée de Schwarzemberg est en pleine marche sur Vitry; une division de cavalerie légère russe attaque un corps considérable d'infanterie française, lui fait un grand nombre de prisonniers, et lui prend vingt pièces de canon.
	Les Français s'étant retirés de toutes leurs positions près dArcis, étaient en mouvement sur Vitry, où Napoléon fut joint par les maréchaux Ney et Macdonald. Ney somme le commandant prussien de Vitry de se rendre, sous peine d'exécution militaire; mais celui-ci a la constance de refuser, et il conserve la place.
	Napoléon prend la route de St. Dizier avec toute l'armée.
	L'empereur d'Autriche, qui était à Châtillon, se retire en toute hâte à Dijon.
	Les Alliés interceptent des lettres, par lesquelles ils s'assurent que Napoléon se considérant trop faible pour résister aux attaques directes des Alliés, s'était décidé à faire un mouvement désespéré, afin de leur couper les communications, et tomber sur les derrières des Autrichiens, ou entreprendre toute autre opération qui pourrait être convenable en conséquence, les Alliés se décident, sur-le-champ, à réunir toutes leurs forces, et marcher sur Paris. Leurs armées réunies étaient, pour le moins, de 200 mille hommes.

DATES.

Du Nord.

1814.

25 Mars. Les armées alliées marchent par trois colonnes sur Fère-Champenoise. Les corps de Marmont, Mortier et Arrighi, qui se retiraient devant Blucher, étaient en mouvement pour rejoindre Napoléon, et se trouvèrent cernés par l'armée de Schwarzemberg; ce dernier les fit immédiatement attaquer, et les battit, en leur faisant éprouver une grande perte en canons, bagages et en hommes.

Le même jour fut rencontrée une colonne de 5 mille hommes, commandée par le général Amey, qui escortait un grand convoi de munitions pour l'armée de Napoléon. Cette colonne, quoique composée de jeunes conscrits et de gardes nationaux, s'est battue avec bravoure et sang froid; cernée de toute part, elle se forma en carré, et continua de se battre, en avançant toujours, jusqu'à ce qu'une batterie russe, qui ouvrit son feu contre elle, mit les troupes dans l'impossibilité de prolonger leur résistance; tout le convoi fut pris.

Les généraux d'York et Kleist, qui marchaient de Montmirail sur la Ferté-Gaucher, contribuèrent à la destruction des corps de Marmont, Mortier et Arrighi, qui perdirent le tiers de leur monde, et presque la totalité de leur artillerie.

26 Idem. Le quartier-général de la grande armée, sous le prince de Schwarzemberg, et les deux souverains, l'empereur de Russie et le roi de Prusse, sont à Tresseau.

DATES.

Du Nord.

1814. Le maréchal Blucher à Montmirail, les généraux prussiens d'York et Kleist prennent la Ferté-Gaucher.

27 Mars. Le grand quartier-général est à Coulomiers. Les généraux russes et prussiens confirment les deux souverains dans la résolution de marcher sur Paris.

Le prince de Schwarzemberg n'ayant point de communication avec Dijon, se décide à les accompagner avec les troupes autrichiennes.

Napoléon a un engagement avec le général Wintzingerode.

Wintzingerode et Czernicheff, qui avaient été détachés pour harrasser Napoléon, rendent compte que celui-ci marchait avec la plus grande précipitation vers la capitale, par Bar-sur-Aube et Troies.

28 Idem. L'impératrice Marie-Louise, avec son fils, quitte Paris.

Blucher passe la Marne à Meaux et à Tréport. Une partie du corps de Mortier, qui se retirait par Meaux, sans prévenir les habitans, mit le feu à un grand magasin de poudre, dont l'explosion causa de grands dommages à la ville.

D'Yorck, en avançant sur Claye, engagea un vif combat avec l'ennemi, qu'il fit débusquer enfin des bois aux environs de la ville.

Grande alarme à Paris. Le roi nominal Joseph, que son frère avait nommé son lieute-

DATES.	
1814.	nant-général, informe les Français, par une proclamation, que l'ennemi avance sur Meaux, et qu'il est urgent qu'ils défendent la ville, assurant que Napoléon était en marche avec une armée victorieuse, pour les secourir.
29 Mars.	La grande armée alliée passe la Marne à Meaux.
	Les corps de Marmont et Mortier entrent dans Paris, où on avait rassemblé environ 8,000 hommes de troupes régulières du corps du général Gerard, et 30,000 gardes nationales sous les ordres du général Hullin.
	Les Alliés avaient leur droite vis-a-vis Montmartre, et leur gauche près le bois de Vincennes.
	Le prince de Schwarzemberg fait une proclamation aux Parisiens, où il assure que le but de la guerre était d'obtenir une sincère réconciliation avec la France, et mettre enfin un terme aux calamités de la guerre, que le gouvernement qui existait était un obstacle insurmontable à la paix, etc.; il les invitait à suivre l'exemple de Bordeaux.
30 Idem.	Le matin, l'armée française, sous les ordres de Joseph Bonaparte, ayant sous lui les maréchaux Mortier et Marmont, prit position, la droite sur les hauteurs de Fontenay, Romainville et Belleville, la gauche sur les hauteurs de Montmartre, le centre était couvert par des redoutes; 150 pièces de canon garnissaient le front de cette armée.

Dates.	*Du Midi.*
1814. 28 Mars.	Lord Wellington, informe que la retraite des Français, après l'affaire de Tarbes, fut si précipitée, qu'à peine la cavalerie pût ateindre leur arrière garde : le maréchal Soult arriva à Toulouse le 24, et lord Wellington arriva le 28 sur la Garonne, qu'il trouva tellement grossie par la fonte des neiges, qu'il ne fut pas en état de la passer, pendant plusieurs jours.

DATES.
1814.
30 Mars.

Du Nord.

Le prince Eugène de Wurtemberg commença l'attaque, et quoique avec difficulté il s'empara des hauteurs de Romainville, en même-temps que le prince-royal de Wurtemberg attaquait Rosnes et Charenton. Les généraux d'York et Kleist, debouchèrent de St.-Denis sur Aubervilliers, où ils éprouvèrent une forte résistance ; l'affaire fut également chaude à Pantin. Cependant la perte des hauteurs de Romainville, d'où on enfilait les positions des Français, et leurs pertes sur tous les points, les obligèrent enfin à demander une suspension d'armes, qu'on leur accorda à condition qu'ils remettraient les barrières. Pendant ces négociations, les hauteurs de Montmartre avaient été prises d'assaut et le village de la Villette, emporté par la division Woronzoff, qui marchait sur les barrières. Cependant les souverains de Prusse et de Russie, et le prince de Schwarzemberg désirant de sauver la capitale d'être saccagée, accordèrent la trève, et envoyèrent des aides-de-camp pour faire cesser le combat, ce qui ne fut pas sans peine, car les Russes et les Prussiens voulaient venger sur Paris les flammes de Moskow et les insultes de Berlin.

Le roi Joseph s'était retiré furtivement de Paris pendant le combat.

A 4 heures le comte de Nesselrode, ministre russe, entre à Paris.

La perte des alliés fut très-considérable.

Dates.	Du Midi.
1814.	

DATES.

Du Nord.

1814.

31 Mars. A 7 heures du matin, Marmont et Mortier évacuent Paris, avec leurs troupes, laissant la gendarmerie municipale et la garde nationale à la disposition des souverains, etc.

Le même jour les deux souverains et le prince de Schwarzemberg font leur entrée à Paris à la tête de leurs troupes, au milieu des applaudissemens unanimes des habitans, dont quelques uns arborent la cocarde blanche, et proclament Louis XVIII, en criant dans les rues.

Déclaration de l'empereur Alexandre au nom des Alliés, qu'ils ne traiteront plus avec Napoléon ni avec personne de sa famille, qu'ils respecteront l'intégrité de l'ancienne France, et feront encore plus pour elle, parce que la politique de l'Europe exige qu'elle soit grande : il invite en conséquence le sénat à nommer un gouvernement provisoire, qui prépare le projet d'une constitution qui convienne au peuple français, que les Alliés le reconnaîtront et le garantiront.

1 Avril. Le sénat, sous la présidence du prince de Talleyrand, nomme un gouvernement provisoire de cinq membres, dont le même prince en est un, et établit les bases de la constitution.

Le conseil général du département de la Seine publie une proclamation, renonçant à Napoléon et se déclare en faveur de Louis XVIII.

Le saint père arrive à Bologne.

2 Idem. Le sénat déclare Napoléon et toute sa famille

Dates.	*Du Midi.*
1814.	
10 Avril.	Bataille de Toulouse entre lord Wellington et le maréchal Soult, qui eut lieu désormais inutilement, à cause du retard d'un courrier du Gouvernement provisoire, qu'un préfet avait empêché de poursuivre sa route. Ce courrier était porteur des nouvelles des changemens arrivés à Paris, et d'ordres au maréchal Soult de suspendre les hostilités. Le maréchal Soult refusa d'ajouter foi aux nouvelles, qu'à cet égard lui donnait lord

Du Nord.

Dates.	
1813.	déchus du trône, et délie la nation et l'armée du serment de fidélité.
3 Avril.	Le décret de l'expulsion de Napoléon est publié dans tous les quartiers de Paris, et envoyé à l'armée et aux départemens.
	Soixante membres du corps législatif, qui se trouvaient à Paris, adhérent au décret.
	Proclamation du Gouvernement provisoire au peuple français.
4 Idem.	Pendant que ces transactions avaient lieu, Napoléon, qui marchait de Troies par Sens sur Fontainebleau, était arrivé le 30 mars à Fromont. Apprenant ce qui s'était passé, il se retire sur Corbeil et de là à Fontainebleau, d'où il envoya le 4 avril les maréchaux Ney, Macdonald et le général Caulincourt, chargés de proposer de se soumettre à la décision du peuple français et d'abdiquer en faveur de son fils. Cette proposition ayant été rejettée, il abdique sans restriction. Ainsi se termina la carrière de cet homme, qui pendant plusieurs années fut maître du continent.
6 Idem.	Le sénat décrète une constitution en 29 articles, qui doit être proposée à l'acceptation de Louis XVIII et du peuple français. Tous les membres du corps législatif présens et absens ont adhéré à ce décret, ainsi que toutes les autorités départementales, tous les tribunaux et chefs militaires pour eux et pour ceux qui étaient sous leurs ordres.

DATES.

Du Midi.

1814. Wellington, mais la ville de Toulouse est redevable à l'humanité du dernier de n'avoir pas entré immédiatement dans ses murs après avoir gagné la bataille. Les Français évacuent Toulouse, où ils laissent 3 généraux et 1600 prisonniers.

12 Avril. Lord Wellington entre à Toulouse au milieu des acclamations des habitans, qui arborent la cocarde blanche, le même jour, aux nouvelles des événemens de Paris.

15 et 17. Le maréchal Soult avait proposé une suspension d'hostilités pour s'assurer de la vérité sur les événemens de Paris; lord Wellington la refuse, et fait marcher en avant jusqu'à Castelnaudari.

19 Idem. Un autre courier de Paris confirme les nouvelles; le maréchal Soult reconnait le Gouvernement provisoire.

Le général Thouvenot avait fait une sortie de Bayonne, surpris les Alliés, et fait prisonnier le général Hope, qui avait été blessé.

Le duc d'Angoulême entre à Toulouse.

Du Nord.

DATES.	
1814.	
10 et 11 Avril.	Luxembourg se rend aux Alliés.
	Traité de Fontainebleau entre les puissances Alliées et Napoléon Buonaparte, par lequel on lui accorde la souveraineté et la libre résidence de l'île d'Elbe, et le titre d'empereur, durant sa vie, les duchés de Parme et de Plaisance à l'impératrice Marie-Louise et à son fils, avec d'autres stipulations en faveur de la famille de Napoléon.
10 Idem.	Lord Castlereagh déclare que la Grande-Bretagne adhérait seulement à la partie du traité qui regardait les dispositions territoriales.
12 Idem.	Entrée publique de *Monsieur* à Paris.
14 Idem.	Le sénat confère à S. A. R. Monsieur, le gouvernement provisoire.
15 Idem.	Huningue capitule.
17 Idem.	Convention entre le général Bellegarde et le vice-roi d'Italie.
20 Idem.	Entrée pompeuse de Louis XVIII à Londres, le prince-regent va à sa rencontre.
24 Idem.	Le roi de France arrive à Calais.
28 Idem.	Armistice conclu à Paris entre *Monsieur* et les puissances alliées.
29 Idem.	Une députation du corps législatif va complimenter le roi à Compiegne.
2 Mai.	Le prince de Benevent (Talleyrand) va à la rencontre du roi à St.-Omer, et porte la parole au nom du sénat.
	Le roi Louis XVIII publie une déclaration, dans laquelle il promet de donner une constitution, et convoque le sénat et le corps législatif pour le 10 juin.
3 Idem.	Entrée du roi à Paris.
30 Idem.	Il signe la paix-générale avec les puissances de l'Europe.

DATES.

Autres événemens du Midi omis en 1814.

1814.

13 Mars. Ferdinand VII part de Valençay et entre par Perpignan en Espagne.

Sous la même date, Ferdinand VII avait écrit à la Régence pour lui donner connaissance de son départ, sa satisfaction de se voir bientôt au milieu de ses fidèles sujets (Vassallos), exprimant son approbation sur le rétablissement des Cortès et tout ce qui s'était passé pendant son absence. (Le mot Vassallos choque les libéraux.)

24 Idem. Le roi arrive à Girone. Sa majesté avait été escortée jusqu'aux bords de la Fluvia par des troupes françaises, dont aucun homme ne passa la rivière; les Espagnols ont reçu le roi sur le bord opposé. Le maréchal Suchet proposa au général Copons, qu'ayant remis la personne du roi, toute garantie était donnée et qu'en conséquence on pourrait lui remettre les garnisons françaises, qui occupaient les places qui n'étaient pas encore au pouvoir des Espagnols, comme celles de Lérida, de Monron et de Marquinenza; comme cette proposition avait visiblement pour but d'envoyer des renforts au maréchal Soult, le général Copons l'éluda.

A la nouvelle du retour du roi il se fait à Madrid les plus grandes réjouissances, toutes les personnes de tous rangs et de tous les partis y prennent également part.

6 Avril. Le roi entre à Saragosse aux acclamations de la joie générale.

DATES.	
1814. 11 Avril.	Le roi part pour Valence, où il s'arrête assez long-temps, pour donner de l'inquiétude aux Cortès, qui pressent par lettres sa majesté de se rendre à Madrid pour se charger du gouvernement, après avoir prêté serment à la constitution : les lettres restent sans réponse. Le duc de l'Infantado, un grand nombre des grands et plusieurs prélats se rendent près du roi.
4 Mai.	Le roi rend un décret à Valence, par lequel il dissout la Régence et les Cortès. Eguia, gouverneur de Madrid, publie le décret mentionné, dissout la Régence et les Cortès, et met en prison plusieurs des membres.
14 Idem.	Ferdinand VII entre à Madrid.
	La populace a traîné la voiture de sa majesté depuis Aranjuez jusqu'à Madrid, l'espace de 7 lieues. Le roi entre à pied dans Madrid, environné et pressé par le peuple, qui était dans le délire.
	Outre les titres de royale et impériale, dont jouissait la ville de Madrid, le roi lui accorde celui de héroïque, et au corps municipal, celui d'excellence. Les ordres religieux sont rétablis.
4 Idem.	Le S^t. père s'arrête à Cesene, publie une proclamation aux Romains et envoye des délégués pour prendre possession du gouvernement.
24 Idem	Il fait son entrée à Rome.
16 Idem.	Gênes capitule avec lord William-Bentinck.
17 Idem.	Le roi Victor de Sardaigne y débarque.
20 Idem.	Il continue sa route et entre à Turin.

DATES.	
1814. 30 Mai.	Par une circulaire du secrétaire d'état de grâce et justice, les Espagnols qui avaient rempli des charges civiles, administratives ou militaires, sous Joseph Buonaparte sont exclus du royaume, à l'exception des classes inférieures.
6 Juin.	Proclamation du général Nugent à Parme, annonçant la destination de ce duché.
30 Idem.	Le comte Marescalchi, commissaire et plénipotentiaire impérial en prend possession au nom de la grande-duchesse Marie-Louise.
16 Juil.	Le duc Ferdinand IV entre à Modene.
21 Idem.	Ferdinand VII retablit l'inquisition, et tous les autres tribunaux sur le pied de 1808.
27 Sept.	Ferdinand III entre à Florence.
	Le prince Rospigliosi nommé commissaire et gouverneur-général par S. A. I. et R. était venu prendre possession de la Toscane, cédée par les Napolitains le 1er. mai.

FIN.

TABLE.

LA GUERRE DE LA PÉNINSULE.

FIN.

161 - 3PB

BINDING SECT. AUG 28 1973

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DC Funchal, Domingos Antonio de
231 Sousa Coutinho
F814 La guerre de la péninsule
1819 sous son véritable point de vue